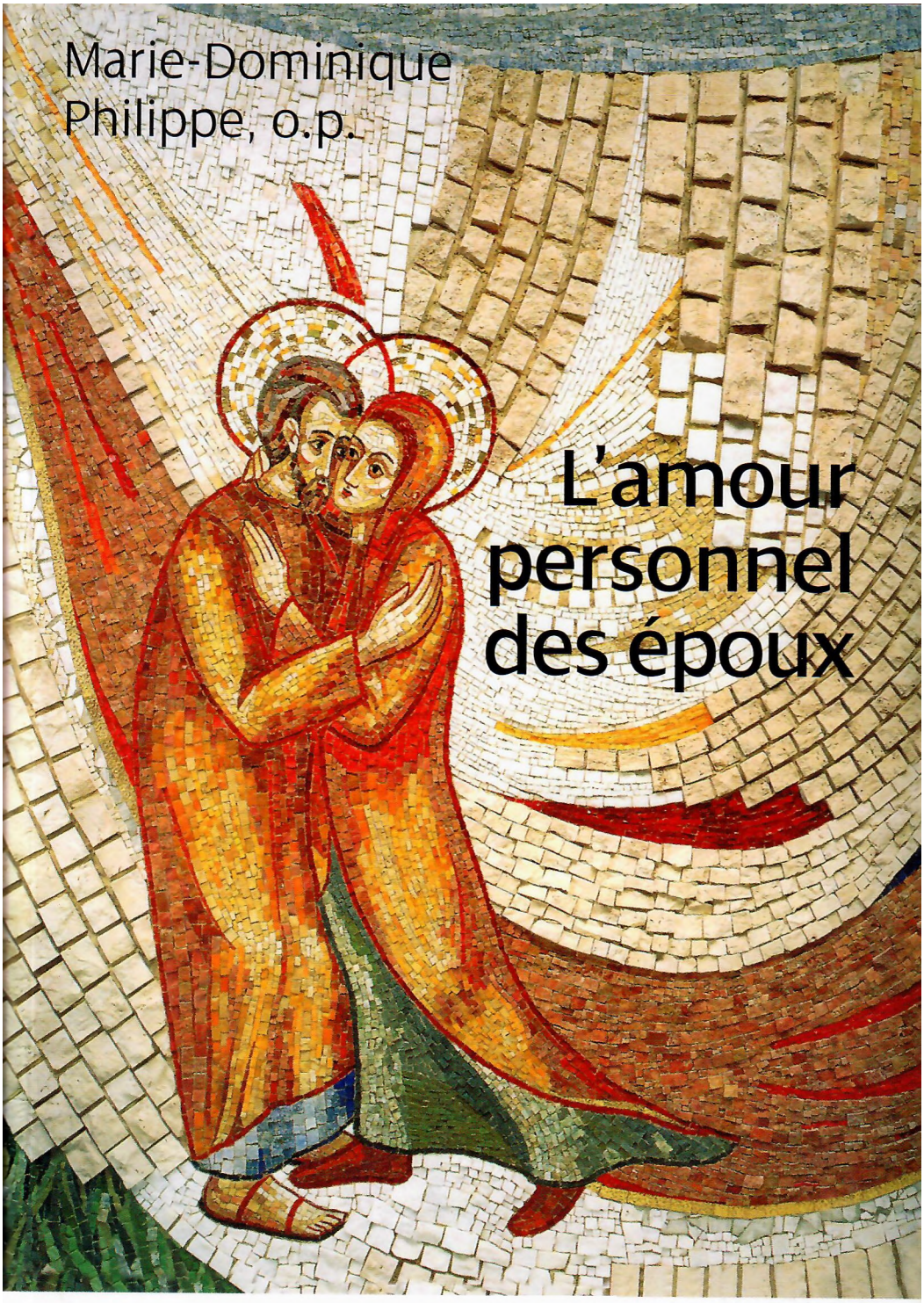
Marie-Dominique
Philippe, o.p.



L'amour personnel des époux

Parole et Silence

L'AMOUR PERSONNEL DES ÉPOUX

Marie-Dominique Philippe, o.p.

L'AMOUR PERSONNEL DES ÉPOUX

P*arole et* **S***ilence*

Nihil obstat
Fr. Philippe-Marie Mossu
Communauté Saint-Jean

© Éditions Parole et Silence, 2009
ISBN : 978-2-84573-802-7

Préface

Les pages qu'on va lire sont la transcription de conférences données par le père Marie-Dominique Philippe, o.p., dans le cadre des Associations Familiales Catholiques en 1979 et 1980. Le père Philippe vivait constamment au contact des étudiants et des familles rencontrées au cours de sa vie apostolique. Pour les aider à vivre leur vie humaine et chrétienne, il avait à cœur d'établir les fondements d'une théologie du mariage et de la famille qui s'enracine dans l'Écriture et se structure à partir d'une philosophie réaliste de la personne.

Chercher les fondements d'une théologie du mariage et de la famille, c'est considérer en premier lieu l'amour personnel des époux.

La grâce du sacrement de mariage, en effet, ne peut assumer dans l'homme que ce qui est vraiment humain. Elle exige donc que l'amour des époux soit un amour vrai. Cet amour, dans son éveil, mobilise spontanément celui qui aime dans son cœur et dans sa sensibilité. Si cet amour s'impose (l'exemple de Jacob et de Rachel est éloquent), il réclame de devenir peu à peu un amour personnel, librement choisi.

C'est à l'intérieur de ce choix d'amour réciproque que la fidélité apparaît. Loin d'être un préalable à la croissance

de l'amour, la fidélité en est comme une propriété, une dimension nécessaire. En effet, plus les conjoints apprennent à se choisir lucidement, plus ils apprennent à croître dans leur amour en l'approfondissant dans le temps.

Puisque tout amour vient de Dieu, l'amour des époux exprime quelque chose de la fécondité de l'amour en Dieu. De même que l'amour divin est fécond, les conjoints peuvent être, avec Dieu, source de vie. Le cri d'Ève l'exprime admirablement, à la naissance de Caïn : « J'ai acquis un homme de par Yahvé. » Cette première fécondité est un mystère. Elle est aussi une épreuve depuis la faute. En effet la sexualité, que Dieu a voulue pour exprimer l'amour et permettre aux époux d'être source de vie, est aussi devenue un lieu d'accaparement du corps de l'autre. C'est le mystère du Christ crucifié qui éclaire alors directement ce que les époux sont appelés à vivre.

La présence des enfants dans un foyer conduit les époux à exercer ensemble leur responsabilité dans l'éducation. De manière complémentaire, le père et la mère disposent le cœur et l'intelligence de l'enfant pour qu'il soit un jour capable à son tour de poser des choix libres et personnels. L'obéissance est une attitude essentielle pour que l'enfant se fortifie et grandisse en apprenant à lutter. Elle est aussi la disposition fondamentale pour apprendre à vivre du mystère de la foi.

C'est à dessein que la retraite prêchée aux membres des AFC sur le thème de la Sainte Famille a été insérée, selon l'ordre où ces conférences ont été données, à l'intérieur du cycle sur l'amour personnel des époux. À travers la Sainte Famille, nous avons un modèle de la triple fécondité à laquelle les familles sont appelées par Dieu. À la fécondité selon la chair et le sang, Dieu a voulu joindre la fécondité propre de l'éducation : permettre à l'enfant de se développer dans toutes ses capacités vitales, celles de son esprit et

celles de son corps. Enfin, dans une perspective chrétienne, les époux sont appelés à vivre une fécondité spirituelle, fruit de leur union au Christ.

Les deux conférences suivantes abordent plus directement la question de la croissance de l'amour personnel des époux dans les luttes liées à l'épreuve du temps et du péché. La dernière d'entre elles constitue comme une reprise dans laquelle le père Philippe éclaire à la fois l'autonomie que donne l'intelligence dans la croissance de l'amour et la dépendance que cet amour implique. Loin de s'opposer, cette autonomie et cette dépendance se situent à des niveaux différents qu'il convient de distinguer pour supprimer les confusions à l'égard de ces deux dimensions de la personne.

Soucieux de rigueur dans sa démarche, le père Philippe s'adresse dans ces conférences à des pères et des mères de famille avec l'intention de les former dans leur vie personnelle, et non d'accroître leur érudition. La qualité de ces enseignements leur vient à la fois de la hauteur de vue du théologien et du philosophe, et de la simplicité avec laquelle le prédicateur introduit ses auditeurs dans sa recherche. La transcription de ces conférences en a respecté le style oral. Certains points de philosophie ou de théologie abordés dans ces pages ont été développés plus largement par le père Philippe dans des articles écrits. Ils ne seront parfois ici qu'évoqués. Mais n'est-ce pas le propre de la prédication que d'éveiller les interrogations, d'ouvrir à une recherche de vérité et d'approfondir notre foi en les mystères qui nous sont révélés ?

Frère Jean-Hilaire
Communauté Saint-Jean

I

Amour personnel et liberté

Nous commençons un cycle sur l'amour personnel dans le mariage et la famille. Nous essaierons progressivement de bien comprendre ce qu'est l'amour personnel. Je voudrais, pour commencer, vous rappeler quelques grands passages de l'Écriture afin de fonder par là une théologie du mariage et de la famille. Nous essaierons, dans une lumière de foi, mais en mettant notre intelligence au service de la foi, de mieux saisir ce que représente, dans la vision de la sagesse de Dieu, le couple : l'époux et l'épouse, ainsi que la famille, qui ont été repris fondamentalement par le Christ dans le sacrement de mariage.

C'est surtout la Genèse qui donne le fondement de la théologie de la famille, car à partir de Moïse, Israël est le *peuple* de Dieu. Il y a toujours les deux aspects : la *famille* et le *peuple* ; et, dans une lumière de foi, l'Église est à la fois famille et peuple. Mais il ne faut pas ramener le mariage au niveau du peuple ; il faut que le mariage demeure famille et que la famille reste ce qu'elle doit être ! C'est pour cela qu'il me semble important de comprendre ce qui nous est donné dans la Genèse comme fondement de toute la théologie du mariage. C'est vraiment là qu'est le fondement. Il y a un autre lieu très important : le Livre de Tobie. Et bien sûr, dans le Nouveau Testament, les grands textes de l'Évangile et de saint Paul

concernant le mariage ; mais ces textes, qui sont repris dans la liturgie du mariage, nous sont beaucoup plus connus.

Nous regarderons ici des textes qui sont peut-être moins connus : ceux de la Genèse. Le premier, évidemment, celui auquel il faut toujours revenir et auquel Jésus lui-même revient, c'est le récit de la Création. Dans la vision de Dieu, le mariage et la Création sont donnés simultanément, ce qui montre combien le mariage est fondamental. Il n'y a pas plus fondamental, surtout d'après le second récit de la Création. Déjà dans le premier il nous est dit : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu, il le créa ; homme et femme il les créa[1] » – ceci pour montrer tout de suite que Dieu a créé le couple, qu'il n'a pas créé l'homme seul. La vie érémitique n'est pas rattachée à la Création ; elle est rattachée à autre chose (on ne peut donc pas remonter à la Création pour trouver le fondement théologique de la vie érémitique) ; tandis que le mariage, lié à la Création, est tout à fait fondamental dans la vision de Dieu.

Le second récit de la Création nous montre quelque chose de très particulier qui doit nous aider à découvrir ce qu'est l'amour personnel dans le mariage. Dieu, Yahvé, crée l'homme en premier lieu. Il façonne le corps de l'homme, comme un potier (symbolisme qui traverse toute l'Écriture et qui est donc très important[2]). Dieu n'a pas seulement créé

---

1. Gn 1, 27.

2. Voir par exemple Is 64, 7 : « Pourtant, Yahvé, tu es notre Père, nous sommes la glaise, et toi notre potier, nous sommes tous l'œuvre de ta main. » Jr 18, 6 : « Oui, comme la glaise dans la main du potier, ainsi êtes-vous dans ma main, maison d'Israël. » Si 33, 13 : « Comme la glaise est dans la main du potier, qui en dispose selon son bon plaisir, ainsi les hommes sont dans la main de Celui qui les a faits… » Ps 119, 73 : « Tes mains m'ont fait et façonné… » Jb 10, 8-9 : « Tes mains m'ont formé et m'ont fait, puis, te ravisant, tu me détruirais ! Souviens-toi que tu m'as fait de glaise. » Rm 9, 20 sq. : « Mais qui donc es-tu, ô homme qui répliques à Dieu ? L'objet façonné dira-t-il à celui qui l'a façonné : "Pourquoi m'as-tu fait ainsi ?" Le potier n'est-il pas maître de l'argile ? »

l'homme par la *parole*, il l'a créé aussi par le *geste*. Il y a ces deux grandes visions que nous devons approfondir toujours davantage. La parole nous manifeste la transcendance du Créateur et sa lumière (la parole est issue directement de l'intelligence), le geste nous manifeste son amour et sa proximité.

Dieu crée par sa parole, sa parole est créatrice, et par elle on voit combien il domine : c'est le mystère de la sagesse de Dieu. Et la parole unit l'homme et la femme : ils sont unis dans la même parole de Dieu, ils sont donc unis dans une lumière divine, puisque la parole, c'est la lumière. Quand il s'agit du *geste*, je ne dis pas que l'homme et la femme sont séparés, mais ils sont distincts. Il y a en effet deux gestes de Dieu : le geste du potier et celui du chirurgien ; puisque Dieu, après avoir façonné le corps de l'homme, lui prend une de ses côtes pour former la femme. Remarquez aussi, en passant, que la création de l'homme comporte deux gestes : le geste du potier pour la création du corps, et le souffle pour la création de l'âme. Quand on vous dit que la distinction de l'âme et du corps n'est pas dans l'Écriture, renvoyez au début de la Genèse : Dieu façonne le corps de l'homme et lui insuffle un souffle de vie – « et l'homme devint un être vivant[3]. »

Dieu crée pour l'homme un jardin, un « paradis », afin qu'il soit heureux. Mais l'homme n'est pas heureux seul, il n'arrive pas à être heureux. Alors Dieu le plonge dans le sommeil :

> « Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : "À ce coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée 'femme', car elle fut tirée de l'homme, celle-ci !"[4] »

3. Gn 2, 7.
4. *Ibid.*, 21-23.

Il y a en effet, au niveau de la langue hébraïque, un jeu de mots très significatif, puisque le mot « femme » en hébreu est dérivé du mot « homme » (comme, en français, « épouse » vient de « époux »), pour bien montrer l'unité profonde qui existe entre les deux. Vient ensuite une glose, une glose moralisante, comme disent beaucoup d'exégètes : « C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme » – alors qu'on n'a pas parlé de père ni de mère jusque-là ! C'est là un de ces manques de logique des textes primitifs qui sont très intéressants ; dans le cas présent cela nous fait comprendre que ce qui est premier dans la vision de Dieu, c'est la création de l'homme et de la femme, et qu'à partir de là on comprend quantité d'autres choses qui sont des conséquences.

« C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme et ils deviennent une seule chair[5]. » Ce texte est capital du point de vue théologique, parce qu'il fait comprendre qu'entre l'homme et la femme, entre l'époux et l'épouse, il y a un amour fondamental voulu par Dieu, qui est d'un ordre tout à fait différent de celui des autres amours. Il faudra essayer de comprendre cela. Quand je dis : « tout à fait différent », cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des analogies ; mais c'est bien un amour tout à fait différent, quelque chose de fondamental qui est voulu par Dieu. On touche là à une volonté de Dieu fondamentale, première. Et Dieu a voulu se servir d'une côte de l'homme pour former la femme. C'est là évidemment un langage symbolique. Mais n'oublions jamais ce que dit un Père de l'Église[6] : quand Dieu prend un langage dont le symbolisme est particulièrement grossier, c'est parce qu'il veut nous révéler un grand secret. C'est le cas ici : Dieu plonge l'homme dans le

5. *Ibid.*, 24.

6. Voir DENYS L'ARÉOPAGITE, *La hiérarchie céleste*, II, 5, 144B-145A, collection « Sources chrétiennes » n° 58 bis, Le Cerf 1970.

sommeil et fait un geste de chirurgien. Je ne veux pas dire que le geste du chirurgien, en soi, soit grossier! Mais par rapport à Dieu, il l'est. Que Dieu se serve de la côte de l'homme pour former la femme, on n'ose plus aujourd'hui affirmer cela – alors que les Pères de l'Église n'ont cessé de revenir là-dessus parce qu'ils comprenaient qu'il y a là quelque chose de particulièrement important à saisir. On revient aujourd'hui à un langage symbolique au niveau théologique – et on a raison; l'Écriture en effet use du langage symbolique, parce qu'il peut exprimer davantage certains aspects de l'amour. Mais il ne faut pas pour autant éliminer le langage de la théologie scientifique de saint Thomas.

Dieu, donc, plonge l'homme dans le sommeil – de sorte que la liberté de l'homme est assez restreinte! ou, plus exactement, le choix de l'homme n'est pas mis en pleine lumière. C'est Dieu qui a choisi pour lui. Or ce que Dieu a choisi est toujours parfait! Mais les goûts de Dieu ne sont pas les goûts de l'homme, on voit cela aussi dans l'Écriture! Là c'est Dieu qui a choisi le premier; et Adam ratifie ce choix: « Os de mes os, chair de ma chair. » C'est le premier *Magnificat* de l'homme, devant ce cadeau inouï que Dieu lui fait. Encore une fois, c'est Dieu qui a choisi, et l'homme répond à ce choix, il répond librement – nous essaierons de comprendre ce qu'est cette liberté fondamentale et première – à ce choix de Dieu.

Nous sommes donc ici en présence d'un lien d'amour fondamental, tout à fait unique. La première faute, le premier péché, va avoir des conséquences à l'intérieur même de cette première harmonie, de ce premier amour que Dieu a voulu entre l'homme et la femme. À la femme Dieu dit: « Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi[7]. » L'autorité se transforme

7. Gn 3, 16.

en domination ; cela arrive de temps en temps… c'est une conséquence du péché, et non une volonté première de Dieu ! Dieu ne veut pas, fondamentalement, que l'homme domine sur son épouse ; c'est une conséquence du péché : l'amour n'a plus sa pureté première. Que l'homme ait l'autorité, c'est autre chose, nous le verrons ; mais il ne doit pas dominer, il doit exercer une autorité d'amour – ce qui est du reste très difficile et demande une grande purification.

Remarquons bien que la première conséquence du péché se situe au niveau de l'amour. Pourquoi ? Parce que le péché empêche l'homme et la femme d'aimer vraiment. Quelque chose est « détraqué », et ce désordre est présenté de deux manières : « Ta convoitise te poussera vers ton mari, et lui dominera sur toi. » Quant à l'homme, il lui est annoncé uniquement la difficulté qui s'introduira dans son travail[8]. Il est important aussi de rappeler cela. La conséquence du péché, pour l'homme, est du côté du travail : son travail sera laborieux, de sorte que l'homme sera facilement de mauvaise humeur après son travail, parce que celui-ci n'aura pas été joyeux. Cette mauvaise humeur de l'homme, due au travail, se reportera sur sa femme – c'est facile à comprendre ! Ils n'auront plus la joie normale de se retrouver…

Deuxième texte important dans l'Écriture : là où nous est montré le premier choix que l'homme fait de son épouse. On ne nous dit pas comment Abraham choisit Sara ; n'en parlons donc pas. On nous montre tout de suite Sara et Abraham, un foyer déjà établi, et Dieu choisit Abraham après de longues années de mariage. Sara est stérile. Voilà tout ce qu'on nous dit. Cela cache pas mal de difficultés : on voit que le caractère de Sara n'est pas particulièrement facile ! Et l'Écriture ne montre pas le véritable amour qui existe entre elle et Abraham. Ce qui nous est montré, c'est la

8. Voir Gn 3, 17-19.

jalousie de Sara, quand Agar devient enceinte[9] et surtout, plus tard, quand Sara voit Isaac jouer avec Ismaël, l'enfant de la servante[10]. Sara est jalouse à cause de l'héritage : elle a peur que l'héritage soit divisé. Si elle avait aimé Abraham davantage, elle n'aurait pas agi de cette manière. On peut donc considérer qu'il y a là encore une conséquence du péché : au lieu de regarder en premier lieu l'amour, on regarde en premier lieu l'héritage. Cela arrive de temps en temps dans les foyers, quand les époux commencent à prendre de l'âge. Tant qu'ils sont jeunes, ils ne pensent pas beaucoup à l'héritage. Mais quand le foyer prend de l'âge, la question de l'héritage prend de l'importance, et à ce moment-là des divisions peuvent s'introduire. Combien de divisions se sont produites dans les familles à cause de l'héritage ! Manque d'amour ! D'où domination et possession. L'Écriture nous montre la division qui s'est opérée, la blessure qu'Abraham a reçue de Sara : parce qu'elle n'a pas su aimer assez Abraham, elle s'est laissée prendre ; elle a aimé son fils plus que son mari, elle a regardé l'intérêt de son fils Isaac en s'opposant à l'autre fils d'Abraham, Ismaël.

Mais ceci ne concerne qu'indirectement notre sujet : *Amour personnel et liberté*. Regardons un autre passage plus intéressant pour nous : celui où il nous est montré comment Rébecca est choisie comme épouse pour Isaac.

> « Abraham était alors un vieillard avancé en âge, et Yahvé avait béni Abraham en tout. Abraham dit au plus vieux serviteur de sa maison, le régisseur de ses biens : "[...] Je te fais jurer par Yahvé, le Dieu du ciel et le Dieu de la terre, que tu ne prendras pas pour mon fils une femme parmi les filles des Cananéens au milieu desquels j'habite. Mais tu iras dans mon pays, dans ma parenté, et tu choisiras une femme pour mon fils Isaac."[11] »

9. Voir Gn 16, 5-6.
10. Gn 21, 9-10.
11. Gn 24, 1-4.

C'est la première fois que l'on voit dans l'Écriture le choix d'une épouse. Pour Abraham, c'est bien plus important que l'héritage ! Pour Sara, non ; mais pour Abraham, oui, beaucoup plus. Et pour que cette femme soit bien choisie, il faut nécessairement retourner dans la parenté.

Nous retrouverons dans le Livre de Tobie[12] la même exigence ; il faudra essayer de comprendre ce que cela signifie. Abraham a accepté de quitter sa terre, tous les siens, toute sa culture, pour aller en Canaan ; mais quand il s'agit de choisir une épouse pour son Isaac, il faut retourner au « pays de la parenté[13] », et cela parce que c'est la volonté de Dieu. On dira : « Ce sont les mœurs du temps. » Attention ! Cela nous est donné comme un geste et un choix d'Abraham. Abraham ne laisse pas Isaac choisir lui-même, c'est très curieux. Là encore, on peut dire que ce sont les mœurs du temps. Oui, sans doute, mais il y a quelque chose de plus. Isaac est incapable de choisir, il est beaucoup trop « dans les jupons de sa mère » ! Tous les psychologues diraient cela, et pas seulement les psychologues : il suffit de regarder le texte de l'Écriture. Sara avait un pouvoir extraordinaire sur Isaac ; elle était possessive et quand les mères sont possessives, les fils manquent un peu d'autonomie, pour ne pas dire plus. De ce fait, ils deviennent incapables de choisir eux-mêmes une épouse, et cela entraîne des catastrophes ! Le vieil Abraham a compris cela. Inutile d'attendre la psychanalyse pour comprendre ces choses-là, l'Écriture les a comprises. On voit en effet que le vieil Abraham a bien compris cela. Il choisit le serviteur le plus âgé, le serviteur le plus sage de sa maison à qui il peut demander un serment. Et l'on sait comment le serviteur va, lui, découvrir Rébecca. C'est un passage très beau qu'il faut relire de temps en temps. C'est émouvant, parce que c'est

12. Tb 4, 12.
13. Gn 24, 7.

le premier moment de l'Écriture où l'on voit un choix personnel, le choix libre d'une épouse. Or le premier moment est toujours important :

> « Le serviteur lui demanda : "Peut-être la femme ne voudra-t-elle pas me suivre dans ce pays-ci [il a tout prévu] : faudra-t-il que je ramène ton fils dans le pays d'où tu es sorti ?" Abraham lui répondit : "Garde-toi bien de ramener mon fils là-bas. Yahvé, le Dieu du ciel et le Dieu de la terre, qui m'a pris de ma maison paternelle et du pays de ma parenté, qui m'a dit et qui m'a juré qu'il donnerait ce pays-ci à ma descendance, Yahvé enverra son Ange devant toi, pour que tu prennes une femme de là-bas pour mon fils."[14] »

Abraham veut rester fidèle à la promesse de Dieu : il faut que la terre de Canaan soit donnée à sa descendance[15] ; son fils ne doit donc pas retourner dans son pays. Mais celle qui sera capable de donner la joie au cœur de son fils, il faut aller la chercher dans sa parenté. C'est extraordinaire, à la fois comme tendresse du cœur d'Abraham pour son fils et comme désir d'obéissance à Yahvé : « Yahvé enverra son Ange. » Et le serviteur choisit pour Isaac qui n'est pas assez mûr. Le premier choix qui nous est montré dans l'Écriture est fait par un serviteur. Ou du moins, après le premier choix (Ève) qui était fait par Dieu, le second est celui du serviteur de Dieu.

Troisième moment : on arrive enfin à un choix personnel – il a fallu du temps avant d'y arriver ! Cela est très significatif. Et le texte lui-même est étonnant : Jacob, « écoutant son père et sa mère », s'en va en Paddân-Aram pour y prendre femme[16]. Après le songe de Béthel,

---

14. *Ibid.*, 5-7.
15. Gn 24, 7 ; cf. 12, 7 ; 13, 15 ; 15, 18 ; 17, 8.
16. Voir Gn 28, 6-7.

« Jacob se remit en marche et alla au pays des fils de l'Orient. Et voici qu'il vit un puits dans la campagne, près duquel étaient couchés trois troupeaux de petit bétail : c'était à ce puits qu'on abreuvait les troupeaux ; mais la pierre qui en fermait l'ouverture était grande. Quand tous les troupeaux étaient rassemblés là, on roulait la pierre de sur la bouche du puits, on abreuvait le bétail, puis on remettait la pierre en place sur la bouche du puits. Jacob demanda aux pâtres : "Mes frères, d'où êtes-vous ?", et ils répondirent : "Nous sommes de Harân." Il leur dit : "Connaissez-vous Laban, fils de Nahor ?" – "Nous le connaissons", répondirent-ils. Il leur demanda : "Va-t-il bien ?" Ils répondirent : "Il va bien, et voici justement sa fille Rachel qui vient avec le troupeau." Jacob dit : "Il fait encore grand jour, ce n'est pas le moment de rentrer le bétail. Abreuvez les bêtes et retournez au pâturage." Mais ils lui répondirent : "Nous ne pouvons le faire avant que soient rassemblés tous les troupeaux et qu'on roule la pierre de sur la bouche du puits ; alors nous abreuverons les bêtes."

Il conversait encore avec eux lorsque Rachel arriva avec le bétail de son père, car elle était bergère. Dès que Jacob eut vu Rachel, la fille de son oncle Laban, et le bétail de son oncle Laban, il s'approcha, roula la pierre de sur la bouche du puits et abreuva le bétail de son oncle Laban. Jacob donna un baiser à Rachel puis éclata en sanglots. Il apprit à Rachel qu'il était le parent de son père et le fils de Rébecca, et elle courut en informer son père. Dès qu'il entendit qu'il s'agissait de Jacob, le fils de sa sœur, Laban courut à sa rencontre, il le serra dans ses bras, le couvrit de baisers et le conduisit dans sa maison. Et Jacob lui raconta toute cette histoire. Alors Laban lui dit : "Oui, tu es de mes os et de ma chair !" [on retrouve l'expression d'Adam devant Ève] et Jacob demeura chez lui un mois entier[17]. »

C'est la première fois que nous découvrons dans l'Écriture un amour personnel, un choix qui est fait

17. Gn 29, 1-14.

directement. On sait que cela a coûté cher à Jacob, mais qu'il a tenu bon.

Vous voyez donc que si nous regardons les fondements de l'Écriture, il y a d'abord le choix de Dieu, puis le choix de la sagesse représentée par le serviteur d'Abraham, puis le choix personnel. C'est assez étonnant. Le point de vue de l'Écriture est tout différent du point de vue philosophique. L'Écriture veut nous faire comprendre que le choix personnel qui doit avoir lieu entre l'homme et la femme implique toute une sagesse : sagesse de Dieu, sagesse des hommes.

Passons maintenant au Livre de Tobie. Je ne vais pas l'analyser, mais il est tout de même important ; relisez-le dans la perspective de l'étude que nous ferons ensemble, car c'est le livre du mariage par excellence. Le Livre de Tobie nous rapporte l'histoire invraisemblable d'une autre Sarra, fille de Ragouël, habitant en Médie. Cette pauvre fille n'avait pas eu de chance ! Elle avait eu sept fiancés, sept maris successifs qui étaient morts auprès d'elle, tués par un démon tous les sept – comme s'il y avait eu une jalousie farouche du démon à l'égard de Sarra, et que le démon jaloux qui voulait dominer sur elle ait écarté d'elle tous les hommes. Et voilà que Tobie, fils de Tobit, est amené auprès de Sarra par l'ange Raphaël. Il faut au moins un ange, devant un tel conditionnement humain, devant la situation-limite de l'épouse ou plutôt de celle qui désire se marier : sept fois elle a été donnée à un mari et sept fois le mari est mort avant de s'être uni à elle[18]. Il faut donc que celui que Dieu a choisi pour Sarra soit amené par Raphaël, un ange, un envoyé de Dieu.

Je passe sur les détails, qui sont assez curieux (Tobie brûle le foie et le cœur du poisson, et l'odeur du poisson chasse le démon[19] !). Ce qui nous intéresse, c'est de voir que

18. Voir Tb 3, 8 ; cf. 6, 14.
19. Voir Tb 8, 2-3.

Dieu tire Sarra de l'impasse dans laquelle elle se trouve en lui amenant Tobie. Car c'est vraiment Dieu qui lui amène par la main Tobie, « un de ses parents ». Nous retrouvons ici la même exigence que chez le vieil Abraham. Et ici, c'est le vieux père aveugle qui donne un conseil directement à son fils :

> « Garde-toi, mon enfant, de toute inconduite. Choisis une femme du sang de tes pères. Ne prends pas une femme étrangère à la tribu de ton père, parce que nous sommes les fils des prophètes. Souviens-toi de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, nos pères dès le commencement. Ils ont tous pris une femme dans leur parenté, et ils ont été bénis dans leurs enfants, et leur race aura la terre en héritage. Toi aussi, mon enfant, préfère tes frères, n'aie pas le cœur de mépriser tes frères, les fils et les filles de ton peuple, et prends ta femme parmi eux. Parce que l'orgueil entraîne la ruine, et beaucoup d'inquiétudes ; l'oisiveté amène la pauvreté et la pénurie ; car la mère de la famine, c'est l'oisiveté[20]. »

Nous retrouvons donc ici l'exigence d'être très attentif au choix de l'épouse – la sagesse de la tradition ! Nous essaierons de comprendre ce que cela signifie pour l'amour personnel. Ce qu'il faut noter maintenant, c'est que, dans l'Ancien Testament, le choix de l'épouse est montré comme quelque chose de capital, destiné à maintenir les traditions ; les traditions (traditions religieuses et traditions liées à la foi) se maintiennent par l'épouse. Il faut voir dans quelle mesure, dans la Nouvelle Alliance – c'est-à-dire avec le Christ –, tout cela est dépassé, d'une certaine manière. C'est peut-être pour cela que Jésus revient à ce qu'il y a de tout à fait premier : « N'avez-vous pas lu que le Créateur, dès le commencement, les fit homme et femme, et qu'il dit : "À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, et

20. Tb 4, 12-13.

il s'attachera à sa femme…"[21] » Au-delà de la tradition juive, de toute la tradition du peuple d'Israël, qui est quelque chose de très fort, il y a comme une reprise radicale de ce que Dieu a voulu faire au point de départ. Or ce que Dieu a fait au point de départ, avant la faute, c'est l'amour de choix qui doit exister entre l'homme et la femme.

Autrement dit – je pose la question puisque nous sommes au point de départ – n'y a-t-il pas, dans l'amour de l'époux et de l'épouse, qui constitue le mariage, un regard du Christ qui veut tout reprendre à la racine, au-delà de toute la tradition religieuse qui était si forte dans le peuple d'Israël? N'y a-t-il pas, à partir du Christ, un regard de foi qui dépasse les traditions religieuses et, par le fait même, un regard sur l'homme et la femme qui a un caractère universel, et non pas limité par la tradition religieuse? Je pose la question. Si nous regardons l'Écriture en essayant d'interroger – je ne fais pas toute l'enquête ici, ce serait beaucoup trop long, je vous ai donné les lieux essentiels –, nous voyons que Notre-Seigneur, lui, ne reprend pas toutes ces traditions. Il y a certes une sagesse dans la tradition juive, mais une sagesse dépassée par un regard de foi, dépassée par le Christ qui reprend tout radicalement et qui nous fait comprendre que le mariage est quelque chose de tout à fait fondamental dans le regard de Dieu sur l'homme et la femme. Dans l'Épître aux Éphésiens, saint Paul nous dit que l'homme et la femme doivent être unis comme le Christ est uni à l'Église[22]. Nous avons là l'autre pôle qui nous permet de saisir ce qu'est l'amour de l'époux et de l'épouse dans le sacrement de mariage: c'est le mystère du Christ et de l'Église. La vision de la Nouvelle Alliance implique un dépassement de toute une tradition très forte, une tradition séculaire – elle a duré deux mille ans! –, pour revenir à l'origine, au regard premier de Dieu et, en

21. Mt 19, 4-5.
22. Voir Éph 5, 22-32.

même temps, découvrir le regard ultime de Dieu à travers le Christ et l'Église. Pour comprendre en profondeur ce qu'est l'amour de l'époux et de l'épouse, nous sommes obligés de faire appel à ces deux aspects.

Après avoir ainsi parcouru très rapidement l'Écriture, réfléchissons à ce qu'est l'amour personnel ; et comprenons d'abord que l'amour est à la fois ce qui est le plus enraciné en nous et ce qui est le plus difficile à éduquer, ce qui s'élève le plus haut et aussi ce qui a été le plus blessé par le péché. Cela est dit très nettement à Ève, à la femme, celle qui doit être médiatrice de l'amour et donc éducatrice de l'amour : elle ne pourra plus remplir son rôle comme elle aurait dû le remplir, à cause de la brisure de l'amour, conséquence du péché.

C'est à l'égard de l'amour et de la croissance de l'amour que les attaques du démon sont le plus virulentes. Je vais m'expliquer et, pour cela, commencer par analyser.

Le premier amour, pour nous, est un amour instinctif. Tout le monde le sait. L'enfant a besoin du lait maternel ou du biberon (ou autre chose, peu importe : il s'agit toujours de la nourriture). L'enfant a un appétit naturel à l'égard de l'*aliment*. Le premier amour se traduit de cette manière-là. Y a-t-il un autre amour plus fondamental ? Je le crois, mais il est caché. Le premier amour qui se manifeste est l'appétit de nourriture ; c'est un amour sensible, impératif. La preuve en est que, quand l'enfant commence à avoir faim ou soif, il devient insupportable ; l'« irascible » l'emporte, et l'enfant se met à crier. L'appétit du « concupiscible » portant sur l'aliment est lié à un appétit instinctif très fort qu'on ne peut pas supprimer. Et l'« irascible[23] » (la colère)

23. Au sujet du « concupiscible » et de l'« irascible », nous renvoyons à *Lettre à un ami* (Itinéraire philosophique), Éditions Universitaires, 2e éd., Paris 1992, p. 83 sq.

intervient lorsqu'on ne donne pas à l'enfant ce dont il a besoin. La colère est inconsciente, chez l'enfant, mais c'est bien une colère, qui s'exerce pour rétablir l'ordre perturbé dans le lien de l'enfant avec le bien dont il a besoin.

Peu à peu s'éduque chez l'enfant un amour qui va porter non seulement sur la nourriture mais sur les personnes. Il est possible – je dis bien : il est possible – que l'amour à l'égard de sa mère soit l'éveil le plus fondamental de l'amour chez l'enfant, mais il est caché, et ne se développera que par la suite. Je dis que c'est « possible » parce que nous n'avons pas le droit de l'affirmer de façon catégorique, étant donné que nous ne pouvons pas nous rappeler le premier amour que nous avons eu pour notre mère. À moins qu'il y ait parmi nous des génies qui se le rappellent... mais j'ai toujours peur, quand on se rappelle trop bien ! parce que, en réalité, c'est très enfoui. Nous avons commencé notre vie dans le brouillard...

Peu à peu s'éveille un amour non plus instinctif (comme l'appétit de l'aliment), mais passionnel, qui porte sur autre chose que l'aliment : les jouets, le jeu avec d'autres enfants. Le jeu représente le premier moment de l'éveil de la passion. La passion s'exerce aussi à l'égard de l'aliment, mais liée à l'instinct ; tandis que dans le jeu, la passion peut se libérer de l'instinct ; elle devient, du même coup, quelque chose de beaucoup plus complexe. On commence à voir l'amour s'idéaliser ; l'amour du jeu est un amour qui s'idéalise. Et progressivement l'amour spirituel, c'est-à-dire l'amour volontaire, s'éveille. L'amour spirituel est présent dès le point de départ, mais encore une fois il est enfoui, et ne s'éveille que progressivement. Cet amour spirituel va s'éveiller dans une relation personnelle. Dans l'éducation chrétienne, ce sera une relation personnelle avec Jésus, avec le Christ, dans la foi. Un enfant qui a été baptisé, qui a reçu le don de la grâce, et qui a la foi, a très vite une relation personnelle, qui reste vague, sans doute, et qu'il ne pourrait

pas préciser, mais une relation personnelle avec Jésus. Avec le Dieu Créateur, la relation personnelle mettra plus longtemps à s'établir; la première relation est avec Jésus. Cette relation est très liée à la relation que l'enfant a avec sa mère et son père, mais elle en est tout de même distincte. À partir de ce moment-là un amour spirituel commence à naître.

Les deux amours personnels premiers sont l'amour à l'égard de la mère et l'amour à l'égard de Jésus. Ce sont les deux premiers amours, qui sont, encore une fois, liés à toutes sortes de choses. L'amour n'est jamais limpide en nous, il ne faut pas l'oublier. Quand on veut un purisme absolu de l'amour, on n'y parvient pas. Il faut accepter que l'amour ne soit jamais absolument pur; mais ce qu'il faut, c'est purifier l'amour par un désir toujours plus profond de quelque chose de plus parfait. Très vite, donc, naît en nous un amour spirituel, un amour personnel. Dire « amour spirituel », c'est dire « amour personnel »; et cet amour relève de la volonté: quand nous *voulons* aimer, nous aimons spirituellement. C'est la première approche de l'amour spirituel, de l'amour personnel qui porte sur une personne, c'est-à-dire sur une réalité qui est mon bien, qui est autre que ce que j'accapare. L'aliment, je l'accapare; le jeu, je l'accapare; tandis que la personne est autre. Certes, je veux sa présence et par là je l'accapare, mais en même temps je prends conscience qu'elle est au-delà.

Progressivement va naître de cette manière ce qu'on appelle l'*amour d'amitié*. L'amour d'amitié, dont la naissance en nous est une chose très importante, est un amour réciproque. Il y a amitié quand je sais que la personne que j'aime m'aime; et quand je sais que le désir que j'ai de son amour existe aussi, réciproquement, chez l'autre, et que son désir, je suis capable de le recevoir. C'est à l'intérieur de l'amour d'amitié que va naître la liberté. Nous y reviendrons puisque nous parlerons de l'amour personnel dans toutes les conférences. Ce que je voudrais que vous saisissiez

ici, c'est d'abord la complexité de l'amour en nous. L'amour est toujours complexe en nous. L'*amour instinctif* est le plus visible, il n'est pas un mystère : nous avons tous envie de manger quand nous avons faim, de boire quand nous avons soif ; c'est un appétit, un désir, un besoin. Puis il y a l'amour plus imaginatif, plus *passionnel*, du jeu. Cela peut aller très loin : il y a des gens qui sont pris par le jeu d'une façon invraisemblable ; l'amour du jeu naît très vite chez l'enfant : il aime mieux jouer que travailler, et c'est normal (on voit parfois des enfants qui aiment mieux travailler... mais il faut prendre garde, et maintenir une certaine détente dans le travail). Puis il y a l'*amour personnel*. Comprenez bien que si je distingue ces degrés, c'est au niveau de l'*analyse*. L'aspect génétique est très difficile à préciser ; car si vous le précisez uniquement d'un point de vue psychologique, ce n'est pas entièrement juste, parce que vous regardez alors l'amour dans ses manifestations et ne saisissez pas ce qu'il y a de plus profond.

L'amour personnel implique le choix d'une personne ; et cet amour, pour se développer pleinement, exige la réciprocité. C'est dans l'amour d'amitié que l'amour personnel peut se développer. Je n'ai pas d'amour personnel pour un aliment ; je n'ai d'amour personnel qu'à l'égard d'une personne qui est capable de m'aimer. Je n'ai pas non plus d'amour personnel, au sens fort, pour un animal ; cela peut être un amour réel, passionnel, et même peut-être un peu spirituel dans la mesure où je considère que cet animal est pour moi un reflet de la splendeur de Dieu et que je peux m'en servir pour glorifier Dieu (ce qui spiritualise cet amour), mais ce n'est pas un amour personnel. L'amour personnel porte sur une personne capable de me choisir, capable de m'aimer. Et c'est dans la mesure où il y a réciprocité dans cet amour que la liberté va naître.

L'amour d'amitié peut avoir des modalités très différentes. Il y a un amour d'amitié fondamental qui assume

l'instinct, l'amour sensible, l'amour passionnel, dans un choix personnel : celui de l'époux et de l'épouse. L'amour d'époux et d'épouse est bien premièrement un amour personnel, un amour d'amitié, mais c'est en même temps un amour fondamental qui reprend tout, qui doit tout assumer. Cet amour personnel fondamental implique une liberté ; autrement ce ne serait pas un véritable amour personnel. Qu'est-ce donc que la liberté ? Nous le verrons progressivement ; nous verrons que la véritable liberté ne peut naître que dans un amour personnel (c'est pour cela qu'il y a, au fond, quantité d'actes qui ne sont pas vraiment libres). Il y a d'autres formes de libertés : par exemple une liberté à l'égard du jeu. L'enfant dira : « J'aime mieux jouer à cela qu'à autre chose », et il fera des caprices. Mais il ne faut pas croire que la liberté naît avec les caprices. La liberté est quelque chose de très grand, qui nous fait comprendre le lien entre l'amour et l'intelligence. Pour qu'il y ait une vraie liberté, une liberté plénière, il faut que l'intelligence soit présente dans un véritable jugement qui porte sur le moyen uni à la fin. Ce n'est pas si facile que cela, un véritable jugement qui porte sur une fin ! Il n'y a pas de liberté tant que je n'ai pas découvert une fin, une finalité, tant que je n'ai pas découvert une personne capable d'être mon bien et donc de me finaliser, tant que je n'ai pas découvert Dieu comme capable d'être mon Bien. S'il n'y a pas de finalité, il ne peut pas y avoir de vraie liberté. Encore une fois, il y a d'autres libertés qui sont secondaires ; mais ici je parle de la liberté au sens fort. La vraie liberté naît à l'intérieur d'un amour personnel, et l'amour personnel ne demeure que dans la liberté ; les deux sont conjoints.

Si nous revenons aux textes que je vous ai cités, nous voyons que la liberté et l'amour personnel ont mis un certain temps avant de pouvoir s'épanouir pleinement. Au point de départ, quand il s'agit du premier amour d'Adam et Ève, c'est Dieu qui a choisi et la liberté a été une réponse.

Lorsqu'il s'agit d'Isaac, la liberté a été une réponse, et le choix n'apparaît que progressivement. Or le véritable amour personnel implique une liberté de choix, une préférence à l'égard de tous les autres, et non pas simplement une liberté d'exercice et de réponse. Il y a en effet deux libertés : la liberté d'exercice et la liberté de choix ; mais pour que la liberté soit plénière il faut les deux.

La prochaine fois, nous entrerons plus profondément dans l'amour personnel qui implique la liberté, pour essayer de saisir, progressivement, tous les éléments de l'amour personnel. Et nous essaierons de comprendre comment cet amour personnel est transformé par la grâce dans la charité fraternelle.

II

Amour personnel, engagement et fidélité

L'oraison de la Messe du jour était tout à fait appropriée au sujet sur lequel nous devons réfléchir : « Accorde-nous, Seigneur, de trouver notre joie dans notre fidélité[1]. » Cela est vrai aussi par rapport au mariage. Nous avons tendance à vouloir chercher la joie uniquement dans les choses nouvelles, et nous avons de la peine à la trouver dans la fidélité...

Commençons par ce mystère de fidélité. Je dis bien : « mystère » de fidélité. Fidélité à l'égard de Dieu, fidélité à l'égard du prochain. Nous allons d'abord voir comment l'amour réclame la fidélité. Cela me permettra de mieux vous faire comprendre ce que j'appelle « amour personnel ». En effet, cela présente pour certains quelques difficultés. Je voudrais donc que vous compreniez bien ce que cela signifie. En prenant le sujet de cette manière-là, nous comprendrons mieux comment l'amour, à un certain degré de pénétration, c'est-à-dire à un certain degré de spiritualité (ou mieux, de profondeur), réclame la fidélité.

En effet, on ne peut pas dire que tout amour réclame la fidélité. Et toute la difficulté est là ! Nous sommes des

---

1. Oraison d'ouverture de la Messe du 33e Dimanche du Temps Ordinaire.

êtres très complexes et, en raison même de cette complexité, l'amour s'épanouit en nous de multiples manières. L'amour réclame l'unité, et cependant il faut bien reconnaître que, dans son développement dans le cœur de l'homme – comme dans le cœur de la femme –, l'amour prend des formes diverses. C'est en voyant ces formes diverses de l'amour que nous pouvons le mieux saisir que, lorsqu'il atteint son sommet – c'est-à-dire lorsqu'il est un véritable amour « personnel », comme nous le verrons –, il réclame la fidélité. La fidélité n'est pas extérieure à l'amour. Il n'y a pas de devoir de fidélité. Il y a un devoir d'aimer qui implique la fidélité. Si on met la fidélité en dehors de l'amour, on ne comprend plus – exactement comme si on met l'engagement en dehors de l'amour. Il arrive en effet que l'on signe en quelque sorte un « contrat » d'engagement, un « contrat » de fidélité, et l'amour, lui, est « à côté », et quelquefois... il disparaît. On veut alors être fidèle à un contrat de justice ; on veut être fidèle, mais à un *devoir*, sans comprendre que c'est l'*amour* qui réclame l'engagement et la fidélité. C'est cela que nous devons essayer de comprendre. Car cela se comprend, en effet ; ce n'est pas seulement un mystère auquel on adhère. En dernier lieu c'est un mystère ; mais il y a d'abord une *compréhension* de l'amour. Le mariage n'est pas seulement un sacrement, il est d'abord une rencontre humaine entre deux êtres qui se choisissent, qui s'aiment, qui s'engagent l'un envers l'autre et qui se promettent mutuellement fidélité. Le sacrement sera là pour donner la force du Christ, pour donner l'amour du Christ, pour permettre à l'amour divin de transformer l'amour humain sans le détruire, en lui donnant au contraire de croître sans cesse et en permettant à la grâce de tout prendre dans le cœur de l'homme et de la femme, dans le cœur des époux, donnant ainsi à cet amour, lié à celui du Christ, une nouvelle dimension d'engagement et de fidélité.

Il faut bien respecter – tel a toujours été l'enseignement de l'Église – la distinction entre les exigences de la nature humaine et le mystère de la grâce. Cela est vrai pour toute notre vie chrétienne, mais c'est spécialement vrai pour le mariage, parce qu'il exige que l'amour humain aille jusqu'au bout de ses exigences d'amour humain, et que, allant jusqu'au bout de ses exigences, il soit transformé par un amour divin qui ne le détruit pas mais qui lui permet au contraire de connaître comme une nouvelle vigueur, un nouvel élan qui l'entraîne toujours plus loin.

Voyons donc d'abord, sur le plan proprement philosophique, ce qu'est l'amour et ce qu'est l'amour *personnel*. Nous savons qu'il y a en nous – nous pouvons en prendre conscience – un amour passionnel. Ce n'est pas un mystère. Nous avons tous été, plus ou moins, passionnés dans notre vie pour certains biens sensibles. La passion porte en effet sur le *bien sensible*; et parmi les biens sensibles il y a la personne humaine, qui a une grandeur unique. Je peux être passionné pour la sensibilité d'une personne, pour son regard, pour sa beauté que je découvre. Je me souviens d'un voyage que j'ai fait en Grèce avec un sculpteur. Il voyait des choses que je ne voyais pas. Un jour où nous étions sur une île, je reçois soudain un coup de coude dans la poitrine – c'était lui: « Regardez cette déesse! » Une femme passait, qui avait en effet quelque chose d'une déesse. Je l'ai regardée avec lui et je le voyais, lui, passionné esthétiquement – je crois que cela n'allait pas plus loin! – devant cette « déesse »: une femme dont le regard était d'une beauté extraordinaire – le regard grec, les yeux grecs tels qu'on les représente; mais quand on les voit vivants, cela fait un autre effet! Elle nous regardait du reste avec beaucoup de gentillesse, parce qu'elle nous voyait stupéfaits et qu'elle était très heureuse d'être objet d'admiration! Une passion peut s'éveiller ainsi. Quand on ne fait que passer parce

qu'on voyage, on ne s'arrête pas; mais si mon sculpteur était resté là, il serait peut-être revenu plusieurs fois dans cette île pour retrouver ce regard, pour retrouver cette physionomie, pour retrouver ce contact sensible qui éveille la passion. Saint Thomas n'hésite pas à dire que la passion est une disposition au mariage; c'est très possible. La passion en soi n'est pas mauvaise; être passionné pour un bien sensible, c'est bon. Si nous n'avons jamais été passionnés pour un bien sensible, il nous manque une expérience humaine, la petite expérience de l'étincelle qui peut devenir un grand feu. Ce qu'il faut, c'est savoir de quoi il s'agit. Il est évident que ce n'est pas au moment où l'on est pris qu'on peut réfléchir; mais après l'expérience passagère, nous prenons conscience du fait qu'il y a un amour passionnel en nous, qui porte sur le bien sensible. Parfois cet amour reste uniquement au niveau passionnel. Saint Thomas étudie très longuement cet amour dans son traité des passions[2]. Ce théologien s'intéresse aux passions, alors que les autres théologiens ne les regardaient guère, parce que le stoïcisme qui avait marqué les Pères de l'Église était passé chez beaucoup de théologiens. Pour les stoïciens, en effet, il ne faut surtout pas s'arrêter à l'amour passionnel, qui est considéré par eux comme mauvais, et non seulement par eux, mais par beaucoup de théologiens du temps de saint Thomas. Par contre saint Thomas lui-même, à cause de son réalisme, a écrit tout un traité sur la passion-amour. Il en avait sûrement eu l'expérience; mais comme il avait un cœur très limpide, cela ne l'inquiétait pas! Saint Augustin, lui, ne s'est pas arrêté aussi longuement à l'amour passionnel, parce que cela lui avait joué des tours!

Saint Thomas définit la passion-amour comme l'éveil en nous d'une connaturalité affective qui nous lie au bien sensible. Et il nous dit que l'amour passionnel « liquéfie »

---

2. Voir *Somme théologique*, I-II, q. 26 et sq.

notre cœur. Cela veut dire que notre cœur, avant l'éveil de la passion, peut être un peu dur, et que subitement, avec la passion, il devient accueillant; subitement notre cœur devient sensible et aime être en présence du bien qui l'attire, auquel il se connaturalise et dont il cherche à être le plus proche possible pour être transformé. Le bien sensible, en effet, agit sur nous d'une manière active et nous transforme, il nous transforme sensiblement, passionnellement. La passion est une chose très grande. Il nous faudra peut-être y revenir, parce qu'il est important de bien saisir la complexité de la passion.

La passion-amour implique une ambivalence: elle peut tourner à la haine. Les psychologues le disent très fortement, mais en oubliant de souligner que c'est l'amour passionnel lui-même qui est ambivalent. Tout amour passionnel est ambivalent, du fait même que cet amour est en nous l'attraction d'un bien sensible. Nous sommes attirés par ce bien, « possédés » par ce bien, pris par lui, et nous désirons par le fait même nous unir à lui, être le plus proches possible de lui. Nous voulons que ce bien ne nous quitte plus, nous voulons sa présence. Mais comme ce bien reste un bien sensible, il est toujours un peu extérieur à nous. De plus, si ce bien sensible est une personne, il peut ne pas répondre à notre appel passionnel, il peut être lui-même attiré par un autre bien sensible, qui n'est pas nous! Attiré par un autre bien sensible, il ne s'intéresse pas à notre propre attraction; parfois, du reste, il l'ignore. La passion ne se déclare pas nécessairement. Pour en revenir à l'histoire que je vous racontais précédemment, nous n'avons pas déclaré à notre « déesse », en Grèce, que nous étions en admiration devant elle! Nous sommes restés à la regarder comme on regarde une belle statue, sans lui faire de déclaration. La passion n'exige pas cela. On est saisi, on est pris, on est possédé, on est comme « délogé » de soi pour être porté vers l'autre; c'est le propre de la passion qui porte sur

un bien sensible. Si ce bien sensible est une personne, cette personne peut très bien être elle-même prise par un autre bien sensible et se détourner de nous, ne pas faire attention à nous. Il peut alors naître en nous une tristesse. La tristesse naît de ce que l'on n'est pas uni au bien sensible qui nous attire ; alors qu'il y a joie, et jouissance, lorsqu'on est uni à ce bien sensible. Si ce bien sensible s'écarte, il y a tristesse ; une tristesse affective au niveau de la passion, une tristesse qui est normale, qui n'est pas mauvaise en soi.

La passion n'est pas mauvaise en soi. Ce qui est mauvais, c'est l'excès de la passion ; c'est lorsque la passion étouffe toute autre éclosion de l'amour. Quand elle étouffe toute autre éclosion de l'amour, elle devient dangereuse ; parce que, du fait qu'elle est sensible, nous la ressentons plus que tout autre épanouissement de l'amour, nous la ressentons dans toute notre sensibilité, dans tous nos sens et notre imagination ; elle nous saisit et devient comme un grand feu. Elle peut se propager comme un grand feu, surtout quand il y a du vent – ce vent qu'est l'imaginaire ! L'imaginaire tourne autour de la passion et vient attiser le feu. Nous nous imaginons que c'est vraiment là le trésor que nous avions cherché indéfiniment, que nous n'avions pas encore découvert et qu'enfin nous découvrons. Et si l'autre n'écoute pas, ou s'il se détourne, nous nous impatientons, et non seulement la tristesse, mais parfois la haine, naît en nous. Car celui que nous considérions comme notre bien peut devenir pour nous un mal. Aiguisant en nous la tristesse parce qu'il est absent, parce qu'il ne répond pas à notre présence, il devient pour nous le mal, parce que sans le savoir, involontairement, il nous blesse. À ce moment-là naît en nous la passion de la haine. La haine-passion, en soi, n'est pas mauvaise, c'est une réaction affective de recul qui est juste l'inverse de l'amour. Amour et haine sont deux passions qui sont en opposition, en opposition dialectique ; dans la mesure même où l'amour nous attire vers le bien, la

haine nous replie sur nous-mêmes et nous fait prendre nos distances affectives. Nous devenons comme de la glace (un iceberg!), volontairement, à l'égard de celui qui avait été pour nous source d'amour, qui avait allumé en nous l'amour. Nous connaissons bien ce petit jeu affectif, qui peut devenir dramatique. Cela fait partie des passions qui sont en nous. La passion de l'amour, c'est le « concupiscible » qui nous porte vers le bien sensible. Quand ce bien nous échappe, il peut y avoir en nous, venant au secours du concupiscible, l'éveil de l'« irascible ». C'est toujours l'amour qui éveille les passions. Et l'éveil de l'irascible, c'est la colère. Nous nous mettons en colère comme si nous avions des droits sur ce bien. Ce bien nous a attirés, il a suscité en nous cet amour (involontairement) : nous y avons donc droit, puisque de fait nous lui sommes liés... alors nous nous mettons en colère, parce que ce bien sensible n'a pas l'air de nous répondre. Ou bien nous nous mettons en colère parce qu'un autre l'attire loin de nous; c'est alors contre ce troisième que nous sommes en colère. C'est la situation triangulaire bien connue des psychologues : le troisième qui arrive est toujours le trouble-fête. Quand on est deux, on arrive à s'entendre, mais le troisième!... Le troisième écarte de nous celui qui était pour nous le bien sensible qui nous attirait; notre colère à l'égard de ce troisième peut aller parfois jusqu'à la volonté de le détruire : la colère peut aller jusque-là.

La colère peut vouloir détruire le bien sensible, quand elle est alimentée par la jalousie, par tous ces « dessous » qui sont en nous, et que nous n'osons pas regarder. Il faut de temps en temps les regarder, dans une lumière très saine : nous savons qu'en nous il y a les passions. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est de les nier, c'est d'être « dedans » et de ne pas s'apercevoir que l'on est complètement passionné. Il y a des gens qui vous disent : « Tout est raisonnable dans ma vie. » Mais dès qu'on regarde attentivement, on voit qu'en

réalité c'est la passion qui est là. Il faut reconnaître qu'il y a en nous un soubassement passionnel. Je dis bien : un « soubassement » passionnel, parce que normalement on doit s'élever plus haut, on doit aller plus loin. Si ce soubassement est pour nous le sommet, c'est que nous sommes alors déchaînés dans la passion. Cela arrive assez facilement chez les jeunes ; mais je ne sais pas s'il y a un âge pour la passion ! Aristote dit que c'est chez les jeunes et chez les plus âgés que la passion est le plus forte. Cela se comprend ; car ceux qui sont en pleine activité sont pris par leur activité, de sorte qu'ils ont moins de temps pour l'imaginaire ! Les jeunes, eux, ne sont pas encore polarisés par une fin : ils sont à l'âge où l'on n'a pas encore choisi, où ce qu'on fait n'est pas très agréable, où on travaille parce qu'il faut travailler, sans avoir vraiment de finalité ; c'est alors la passion qui domine. De plus, ils se trouvent au milieu d'autres jeunes, et le cinéma et la télévision font grandir l'imaginaire, ce qui développe le concupiscible ou l'irascible. Chez les meilleurs, c'est l'irascible ! Quand l'irascible se développe, on désire les luttes, et on se fait héros dans la lutte. Chez les plus âgés, c'est autre chose. Quand ils n'ont plus de métier, quand on leur a retiré leur activité et qu'ils n'ont plus d'œuvre à faire, quand les enfants ont quitté le nid et qu'ils ont grandi un peu trop vite, et qu'on se retrouve seul, il y a alors une recrudescence passionnelle. La nature a horreur du vide ! et la passion est toujours là pour combler le vide : la passion renaît, elle est en nous comme volcanique...

Nous connaissons tout cela, mais il est important de le regarder de temps en temps, sans attendre que les psychanalystes nous disent qu'il y a en nous l'imaginaire et les passions. Il faut avoir suffisamment de lucidité pour le comprendre soi-même, et pour comprendre que ce terrain passionnel qui est en nous est très complexe, parce qu'il est toujours obscur.

Le propre de l'amour passionnel, c'est d'attirer à lui. C'est un amour qui est nécessairement « captatif »: on ramène à soi. Aristote donne un exemple qui est très grec: la passion pour le vin. On aime le vin, le bon vin, non pas à cause du vin, mais pour soi, simplement, parce qu'on aime le bon vin. C'est normal: il vaut mieux qu'il soit bon! On aime donc le bon vin, mais on l'aime pour soi: amour captatif. Cet amour passionnel lié à l'imaginaire peut, tout en assumant l'instinct, se confondre avec lui: l'amour du bon vin peut comme s'identifier à l'instinct de conservation au niveau de l'individu (si je ne bois pas mon alcool, je meurs...); et l'amour passionnel peut comme s'identifier à l'instinct sexuel... Il est certes normal que les passions aient une répercussion sur les instincts, qu'elles les excitent; mais par l'imaginaire elles tendent toujours à s'identifier de plus en plus à eux, désirant qu'ils soient source d'une jouissance toujours plus grande.

Il y a en nous un amour beaucoup plus fort, beaucoup plus grand, qui est l'amour *volontaire*. Là j'insisterai davantage, parce que c'est cela qui est le plus important à découvrir. L'amour passionnel, il faudra l'éduquer, mais *bien* l'éduquer. Il ne s'agit pas de le réprimer pour le plaisir de le réprimer; il ne faut pas être stoïcien en éducation: c'est très mauvais. Il faut comprendre qu'un amour ne peut être dépassé que par un autre amour; et que, quand on veut dominer un amour, même un amour passionnel, au nom du devoir, ce n'est jamais entièrement assumé. Il se prépare alors des lendemains terribles. Il faut au contraire comprendre qu'il y a en nous, au plus intime de notre âme spirituelle, une capacité d'aimer spirituellement. C'est ce que j'appelle *l'amour personnel*. En effet, l'amour passionnel et l'amour instinctif, s'ils sont bien personnels, ne sont cependant pas ce qui caractérise notre personne humaine. L'animal a des instincts et des passions. Le propre de

l'homme est de dominer ses passions, de les dominer en s'en servant, de les dominer en les transformant, en les spiritualisant, en les purifiant. Le propre de l'homme est de dominer ses instincts ; non pas de les supprimer, mais de les dominer et de leur donner leur pleine signification, parce que l'instinct par lui-même n'a pas de signification. Le propre de l'homme – et c'est pour cela que je parle d'« amour personnel » – est cet amour spirituel. Comprenons bien ce que cela veut dire. Je dis « amour *personnel* » pour ne pas dire « spirituel », parce que, quand je dis « amour spirituel », on croit toujours qu'il s'agit de quelque chose d'un peu abstrait – ce qui est très faux. L'amour spirituel, l'amour personnel, n'est pas abstrait : s'il l'était, ce ne serait plus un amour. Le propre de l'amour est cette force intérieure d'une tendance, d'une orientation, d'une inclination, d'un appétit vers un bien qui existe, donc un bien concret, qui peut être spirituel. Le spirituel n'est pas toujours abstrait ! L'être le plus spirituel qui soit est l'être le plus personnel et le plus singulier et le plus concret qui soit : Dieu ; Dieu n'est pas une réalité abstraite – ce ne serait plus Dieu. Dieu est le Bien – « Dieu seul est bon[3] » –, il est le Bien par excellence.

L'amour spirituel s'éveille en nous progressivement ; du moins, nous en prenons conscience progressivement. Et cette capacité d'aimer personnellement est ce que nous appelons la *volonté*. J'insiste sur ce point parce que, depuis Descartes, la volonté est regardée uniquement comme une capacité d'efficacité, et l'amour n'est plus regardé qu'au niveau passionnel ; alors qu'en réalité la volonté est premièrement en nous un « appétit spirituel » (c'est ainsi que l'appelle saint Thomas[4]), une capacité d'aimer, c'est-à-dire d'atteindre un bien spirituel, un bien personnel. Nous

3. Mt 19, 17 ; Mc 10, 18 ; Lc 18, 19.
4. *Somme théologique*, I-II, q. 8, a. 1.

sommes attirés par une personne comme par notre bien. Le tout petit enfant est attiré par sa mère. Il y a évidemment ici un aspect passionnel – l'aliment qui attire –, mais il y a quelque chose de beaucoup plus profond, un lien qui est très difficile, du reste, à détecter, entre le tout petit enfant et sa mère. Il y a un « appétit personnel », qui n'est pas encore conscient, qui est souterrain, mais qui est réel et qui lie l'enfant à sa mère ; c'est pour cela que l'enfant, en présence de sa mère, se calme. Il y a un lien très mystérieux, qui reste pour nous difficile à découvrir, encore une fois, puisque nous n'en avons pas eu conscience. Mais ce n'est pas parce que nous n'en avons pas eu conscience qu'il n'est pas réel. La mère, elle, a conscience de ce lien souterrain, radical, profond, qui existe entre son enfant et elle-même. Le premier sourire de l'enfant !... Ce lien est certes affectif, passionnel, mais il est aussi quelque chose de plus.

Il est difficile de dire à quel moment nous en prenons conscience, parce que l'amour s'éveille progressivement et lentement. Mais à un moment donné nous prenons conscience du fait qu'il y a un lien personnel d'amour. On s'en aperçoit surtout au moment des séparations. C'est à ce moment-là que l'on découvre combien ce lien personnel est fort, que l'on se rend compte que cet amour personnel était toute notre vie et prenait possession de toute notre volonté ; mais c'était quelque chose de tellement simple que nous n'avions pas besoin de dire « Je *veux* aimer » : nous aimions. Il y a en effet une différence entre « J'aime » et « Je veux aimer ». Tout amour spirituel implique cette *volonté* d'aimer. Mais quand l'amour spirituel, l'amour personnel, est suffisamment fort, on ne dit plus : « Je veux aimer », mais simplement : « J'aime ». J'aime spirituellement, j'aime avec mon cœur, ma volonté, et donc je veux que cet amour grandisse. C'est là qu'apparaît la volonté : je veux que cet amour grandisse ; je ne veux pas m'arrêter à cet amour tel qu'il est actuellement, car je comprends que cet amour peut progresser

et je veux qu'il progresse. La volonté d'aimer apparaît à l'intérieur du désir de croissance. À ce moment-là nous comprenons que cet amour est un amour volontaire, qu'il est spirituel et volontaire. C'est cela qu'il faut redécouvrir aujourd'hui, parce que les affirmations de Descartes ont fait des dégâts terribles, en ramenant l'amour au niveau passionnel, de sorte qu'il n'y a plus eu d'éducation volontaire d'un amour spirituel. Or, quand l'amour reste au niveau imaginatif et passionnel, il n'a plus – comme le dit admirablement saint Thomas – d'autre finalité que les instincts.

L'amour passionnel n'a pas de finalité propre; si donc on le sépare de la volonté, la seule finalité qui lui reste est celle de l'instinct. C'est bien ce que nous voyons aujourd'hui. Ceux qui disent « aimer » pensent que l'amour passionnel qu'ils éprouvent va les stabiliser; mais en fait ils ne se stabilisent pas, car l'instinct ne peut pas stabiliser. Ne pouvant pas être une fin personnelle, il ne peut pas stabiliser une personne. Il peut momentanément donner une détente, une jouissance au niveau sensible, au niveau passionnel, mais il ne peut pas stabiliser parce qu'il n'est pas la fin de l'homme. Il peut finaliser l'animal – et l'animal qui est en nous, il faut bien le reconnaître. L'animal est finalisé par la procréation. Par la procréation, pas par l'instinct sexuel. Or l'homme voudrait parfois se finaliser par l'instinct sexuel, ou même simplement par l'instinct qui le porte vers le bon vin ou vers les bons repas! Mais il ne peut pas se finaliser ainsi parce que la fin de l'homme est au-delà. C'est pour cela qu'il est si terrible d'oublier que le véritable amour est *volontaire*.

L'amour spirituel est donc au niveau de la volonté, cet « appétit spirituel » qui est en nous. Cet « appétit spirituel » s'éveille progressivement en nous, il met du temps à s'éveiller pleinement et à être parfaitement conscient. Et il faut l'éduquer, en prenant conscience du fait qu'il y a en nous une force plus grande que celle de la passion, une force

qui provient justement de cet appétit spirituel, de cet appétit volontaire qui porte sur un bien personnel, une personne que je considère comme *mon bien spirituel*, une personne capable de me perfectionner, capable de susciter en moi un véritable amour. Cette personne, il faut que je la connaisse, c'est évident; tout amour spirituel présuppose un minimum de connaissance. Il faut donc connaître cette personne, il faut savoir qu'elle est capable de me finaliser, autrement dit de susciter en moi un amour et de me perfectionner, de devenir mon bien. La personne devient mon bien, le lieu où mon cœur en ce qu'il a de plus profond, c'est-à-dire ma volonté, pourra s'épanouir pleinement. Et cet amour spirituel, pour se stabiliser, pour être parfaitement lui-même, demande que celui que j'aime m'aime. Avoir un amour spirituel pour quelqu'un ne suffit pas pour que notre cœur soit satisfait. Notre cœur spirituel, c'est-à-dire notre volonté, ne peut être satisfait que lorsque la personne que nous considérons comme notre bien et que nous aimons comme une personne, et donc au-delà du sensible, nous aime.

Notez bien que « au-delà du sensible » ne veut pas dire qu'il faille soustraire le sensible, le rejeter. Cette personne que j'aime est une personne singulière, qui a telle sensibilité, telle imagination; c'est cette personne concrète que j'aime. Mais je l'aime au-delà du sensible, au-delà de la beauté de ses yeux!... On peut aimer uniquement à cause de cela, mais l'ennui, c'est que cela ne dure pas! Tout amour sensible s'use. Seul l'amour spirituel, qui dépasse la beauté sensible, qui dépasse l'attraction sensible et passionnelle, peut demeurer.

Cet amour spirituel qui porte sur une personne en tant qu'elle est mon bien, en tant qu'elle est pour moi un certain absolu (une personne humaine est bien un certain absolu: je peux donc l'aimer vraiment comme mon bien), ne peut être parfait que si cette personne m'aime, que s'il y a réciprocité dans l'amour. Voilà le grand problème de l'amour

spirituel : il ne peut pas y avoir de véritable amour spirituel sans que celui que j'aime m'aime, et sans que je *sache* que celui que j'aime m'aime vraiment, qu'il essaie de m'aimer avec l'intensité avec laquelle je l'aime. L'amour spirituel et personnel demande de se réaliser dans la réciprocité, d'être ce que nous appelons un « amour d'amitié ». Comprenez bien : on réduit souvent l'amitié à une camaraderie ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, mais de l'amitié au sens fort, la *philia* grecque, qui est un amour volontaire *réciproque*, dans lequel on se choisit et, en se choisissant librement, on s'engage à s'aimer mutuellement. Il y a un engagement dans le choix. On prend mutuellement la responsabilité de s'aimer, de s'aider et de tout faire pour que cet amour puisse progresser, puisse s'intensifier. C'est la grandeur de l'amour d'amitié, de cet amour personnel par lequel on aime l'autre pour lui-même. Je n'aime plus l'autre premièrement pour moi en l'accaparant, je l'aime pour lui-même ; mais pour pouvoir l'aimer pleinement pour lui-même, il faut que je sache qu'il m'aime. C'est là le point délicat, car, apparemment, on a l'air de revenir à un amour captatif : j'aime l'autre dans la mesure où il m'aime, et par conséquent, si je m'aperçois que son amour diminue, mon amour diminuera !

Pour répondre à cette objection, comprenons d'abord que si l'amour d'amitié réclame la réciprocité, il réclame aussi la connaissance ; il exige non seulement que je connaisse que l'autre m'aime, mais que je connaisse ce qu'il est. Je dois connaître cet autre qui est mon bien, et chercher à le connaître toujours plus. Cependant je sais que mon amour dépasse la connaissance que j'ai de lui, que mon amour n'est pas mesuré par cette connaissance. Si mon amour était mesuré par la connaissance que j'ai de celui que j'aime, ce ne serait plus un véritable amour, parce que l'amour réclame le dépassement de toute connaissance. Par la connaissance en effet, je risque toujours de

demeurer dans l'immanence ; alors que l'amour est « extatique », selon l'expression de Denys reprise par saint Thomas[5]. Autrement dit, l'amour nous fait sortir de nous-mêmes et nous fait aller à la rencontre de l'autre. Voilà l'« extase », non pas l'extase charismatique, mais l'extase propre à l'amour. Il ne s'agit pas d'une extase qui nous ferait tomber par terre les bras étendus en disant : « Je t'aime tellement que je tombe en extase ! » Il s'agit d'une extase vécue spirituellement, volontairement, qui consiste à aimer l'autre en le regardant avant de se regarder soi-même, à le regarder plus que soi-même et à l'aimer au-delà de ce que l'on connaît de lui. L'amour n'est pas mesuré par la connaissance. Heureusement ! parce que, au bout d'un certain temps, on découvre que l'autre a des défauts. La découverte des défauts va-t-elle diminuer l'amour ? Pas du tout ! Si on aime vraiment, l'amour est capable d'absorber ces défauts et de faire qu'on aime l'autre encore plus pour l'aider à vaincre ses défauts, à les dépasser ; c'est le propre de l'amour.

Si la connaissance mesurait l'amour, la découverte des défauts de quelqu'un arrêterait immédiatement l'amour. C'est là une chose importante et difficile, surtout dans le monde d'aujourd'hui où nous avons un tel culte de la connaissance. Nous sommes tous plus ou moins des intellectuels et des cérébraux, ou nous sommes tentés de l'être à cause des idéologies modernes, parce que le propre de l'idéologie est de mettre l'idée avant tout, la connaissance avant tout. Or, en réalité, la connaissance est ordonnée à l'amour, elle doit aider l'amour : la connaissance des qualités, mais aussi la connaissance de ce qui est moins « qualité », de ce qu'on appelle « défauts », de ce qu'on appelle « limites ». Il faut que l'amour arrive à dépasser cela.

---

5. Cf. *Somme théologique*, I-II, q. 28, a. 3 ; II-II, q. 82, a. 2 ; q. 175, a. 2.

Aimer vraiment l'autre, c'est l'aimer *pour lui-même*, dans sa grandeur personnelle, dans sa dignité personnelle, dans son absolu de personne humaine. Chaque personne humaine représente un certain absolu, déjà sur un plan purement philosophique, et encore bien plus sur le plan surnaturel et divin, puisque chacun est aimé de Dieu et du Christ d'un amour unique, ce qui fait la dignité de l'homme au sens plénier. Dans l'amour spirituel et personnel, c'est cette dignité de la personne humaine que je découvre, que je découvre intérieurement. Car l'amour me donne une connaissance *intérieure* de l'autre ; ce n'est pas la connaissance que les autres ont de lui, c'est une connaissance qui est toujours personnelle et qui est toujours comme un secret : j'ai découvert la dignité de telle personne et je l'aime. Je ne l'aime pas à cause de sa dignité, mais parce que c'est elle, parce que c'est lui. Sa dignité est comme sa « gloire » intérieure, qui l'enveloppe, mais je l'aime pour lui, pour elle, parce que c'est une personne qui est mon bien. Et quand cette personne m'aime, l'amour que j'ai pour elle peut avoir alors une liberté beaucoup plus grande : je peux me reposer dans l'autre. Tant que je *désire* seulement l'autre et que je ne sais pas s'il m'aime, il n'y a pas ce repos, il n'y a pas cette confiance en l'autre ; mon choix ne peut pas s'épanouir totalement ; j'aspire à l'autre, je tends vers lui, mais je ne peux pas me reposer en lui ; or l'amour spirituel demande de se reposer dans l'autre. L'autre est mon « lieu » spirituel, il est celui qui donne à ma vie sa signification, et toute ma vie prend une signification nouvelle grâce à cet amour.

La réciprocité de l'amour est donc absolument nécessaire ; mais ce n'est pas la réciprocité, l'amour de l'autre, qui mesure mon amour pour lui. J'ai besoin de cette réciprocité ; mais je n'aime pas l'autre parce qu'il m'aime, je l'aime parce qu'il est lui. C'est lui que j'aime. Mais parce que je

sais qu'il m'aime, cette réciprocité permet l'épanouissement dernier de mon amour.

Reprenons encore ce que nous avons dit, pour bien le préciser. Si tout amour spirituel exige une certaine connaissance du bien personnel qui m'attire, cet amour n'est cependant pas déterminé (spécifié), finalisé par la connaissance que j'ai de ce bien, mais par ce bien lui-même. Et si tout amour d'amitié exige une réciprocité et la conscience de cette réciprocité, l'amour d'amitié n'est cependant pas déterminé (spécifié), finalisé par cette réciprocité. Il y a là deux exigences, propres à l'amour spirituel et à l'amour d'amitié, qu'il ne faut jamais oublier.

L'amour spirituel assume l'amour passionnel et l'amour passionnel n'est parfaitement limpide et parfaitement « lui-même » que dans un amour spirituel. À ce moment-là, la passion est purifiée, tout en continuant d'exister : elle est véritablement *assumée*. Quant à l'instinct, il est lui aussi purifié ; il demeure, certes, il n'est pas refoulé, mais il est véritablement *dépassé*, toutes nos énergies vitales étant comme captées en vue de quelque chose de plus, car nous avons découvert la personne, tout ordonnée au bien spirituel. Une personne humaine est en effet un être spirituel, un esprit capable de connaître et d'aimer une autre personne, un bien spirituel. La personne humaine se présente à moi comme une réalité qui a vraiment son absolu ; je la découvre comme cet absolu et je la choisis. C'est là qu'interviennent l'engagement et la fidélité.

L'engagement et la fidélité naissent *à partir de ce choix personnel*. Une personne choisit une autre personne comme son bien, comme ce qui donne une signification à sa vie humaine, dans un amour réciproque, un amour conscient où l'on se choisit. Le choix est l'engagement spirituel de l'un par rapport à l'autre : on s'engage à s'aimer et à vouloir s'aimer, en comprenant que cet amour

peut croître indéfiniment, qu'il peut s'approfondir indéfiniment parce qu'il y a dans la personne humaine un certain absolu et que cet absolu, nous pouvons être attirés par lui, le découvrir de plus en plus, nous laisser prendre par lui de plus en plus.

Cet amour extatique qui me fait sortir de moi me permet en même temps de recevoir l'autre et d'être accueillant. Et dans l'engagement de ce choix mutuel, un lien se fait, ce lien de deux personnes qui désirent avoir le même vouloir dans leur amour – en respectant la différence des opinions et des sensibilités, en respectant tout ce que représente la diversité d'une personne humaine. On ne veut pas que l'autre devienne semblable à nous, on veut que l'autre soit parfaitement ce qu'il doit être. Le choix implique ce respect, l'engagement implique le respect de l'autre. Ne pas respecter l'autre dans sa propre dimension personnelle, c'est le tyranniser; et la tyrannie supprime l'amour, parce que vouloir dominer sur l'autre, c'est le ramener à nous... c'est donc l'aimer comme on aime le bon vin! À ce moment-là on ne l'aime plus vraiment, parce qu'il n'y a plus ce regard sur lui, regard qui peut être un regard d'admiration, mais qui ne l'est pas nécessairement. Ne disons pas qu'il faut tout le temps s'admirer pour s'aimer; il y a quelque chose de plus profond que cela; mais l'admiration est peut-être au départ. On dit toujours qu'une femme ne peut vraiment aimer son mari que quand elle est en admiration devant lui. Je ne suis pas sûr que ce soit vrai! Car l'amour dépasse cela. L'admiration est du côté de la connaissance. Il y a un amour plus profond, un amour plus simple, plus vrai, qui consiste à s'aimer parce que l'on veut réaliser ensemble quelque chose (nous reviendrons là-dessus); et la fidélité naît de là.

Voilà ce qui me semble tellement important. Au niveau passionnel, il n'y a pas de fidélité; il y a une usure de l'amour. Au niveau passionnel, on veut changer tout le

temps, parce que la sensibilité change. Notre sensibilité de quinze ans, notre sensibilité de vingt ans, ne sont pas les mêmes que notre sensibilité de quarante-cinq ans ou de soixante-dix ans. Il ne peut en être autrement, parce que notre sensibilité est dans le devenir. C'est pour cela que nous avons besoin, quand nous sommes trop tendus, de voir d'autres visages, d'autres paysages, de voir autre chose : cela nous détend. Il n'y a pas de fidélité au niveau passionnel : il serait faux de la chercher là. Mais il y a une fidélité au niveau de l'amour spirituel. Pourquoi ? Parce que l'amour spirituel dépasse le sensible et est capable de renouveler notre sensibilité. Ce n'est pas facile à réaliser, mais c'est vrai. Notre amour spirituel est capable de renouveler notre sensibilité à l'égard de la personne que nous aimons. Il ne faut pas le vouloir à tout prix : ce serait le meilleur moyen de ne jamais y arriver. Cela doit se faire de l'intérieur. L'amour spirituel renouvelle notre cœur, il demande de croître sans cesse, comme un feu, et d'aller toujours plus loin. En effet, l'amour spirituel, l'amour personnel, n'a pas de limites, puisqu'il touche une personne dans ce qu'elle a de plus profond ; il demande donc de s'approfondir toujours davantage.

La croissance de l'amour spirituel se fait par approfondissement. Il ne s'agit pas de variété, il ne s'agit pas de chercher les petits « trucs » qui font qu'on change de perspective. Ce qu'on veut, c'est aller toujours plus loin dans le lien avec l'autre. On comprend alors que le temps aide à approfondir. Le temps, qui use la sensibilité, permet un approfondissement de l'amour personnel, de l'amour spirituel. Et c'est dans cet approfondissement que nous découvrons la grandeur de la fidélité. La fidélité, c'est l'amour spirituel qui s'approfondit, qui veut toujours aller plus loin. On est fidèle dans la mesure où l'on veut aller toujours plus loin. Il y a une expression de l'Apocalypse qui me semble être le secret de la fidélité : « Ceux-là [...] sont vierges ; ils

suivent l'Agneau partout où il va[6]. » La vierge est celle qui suit l'Agneau partout où il va. La virginité, selon le langage de l'Écriture, c'est la fidélité. Un cœur virginal est fidèle et un cœur fidèle est virginal. La vraie fidélité, c'est cela. Par rapport à Dieu, c'est adorer le Dieu unique et ne pas adorer d'autres dieux. La fidélité est dans ce « premier amour[7] » de l'adoration, elle consiste à creuser ce premier amour de l'adoration, et ainsi à suivre l'Agneau partout où il va. Transposons sur le plan humain : la fidélité consiste à suivre celui qu'on aime dans toutes les profondeurs ; non pas à le suivre dans ses bêtises s'il en fait – cela n'est pas de la fidélité –, mais à le suivre dans ce qu'il a de plus profond, de plus « lui-même ». La fidélité implique donc que l'on soit intelligent pour celui qu'on aime : on sait ses limites, mais on sait qu'il est une personne humaine aimée de Dieu. On veut alors creuser en profondeur, en évitant les choses qui risquent de susciter des heurts et d'être des obstacles. La fidélité est la force d'un amour conquérant, d'un amour qui doit toujours conquérir de nouveau le cœur de l'autre, parce qu'un amour demande toujours de progresser : il ne peut pas s'arrêter ; et cette croissance constante réclame la fidélité. C'est pour cela que la fidélité, nous permettant d'aller toujours plus loin dans l'amour à l'égard de celui que nous avons choisi, de celui que nous aimons, réalise une unité toujours plus grande : on suit celui qu'on aime, c'est-à-dire qu'on est attiré par lui et que lui est attiré par nous dans la mesure même où nous sommes proches de lui. C'est dans cette unité de l'amour

---

6. Ap 14, 4. Rappelons-nous aussi ce passage du Livre de Ruth (1, 16-17) : « Ne me presse pas de t'abandonner et de m'éloigner de toi, car où tu iras, j'irai, où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et là je serai ensevelie. Que Yahvé me fasse ce mal et qu'il y ajoute encore cet autre, si ce n'est pas la mort qui nous sépare ! »

7. Ap 2, 4.

réciproque, c'est dans ce choix réciproque, que la fidélité peut et doit s'accomplir pleinement.

La fidélité est donc, pour l'amour personnel, à la fois *disposition* et *épanouissement*. On peut dire, en employant le terme en son sens fort, son sens philosophique, qu'elle est comme la « propriété » de l'amour spirituel. L'amour spirituel ne peut exister que dans et par la fidélité. Cela n'est pas facile. Aimer vraiment est ce qu'il y a de plus difficile. On croit, au début, que c'est facile, parce que l'on confond amour et passion; mais l'amour spirituel est une conquête constante; c'est notre spiritualité qui grandit toujours, c'est notre personnalité qui s'approfondit grâce à l'autre. C'est donc difficile, parce qu'il y a des moments où l'on n'est plus porté par la passion et où l'amour spirituel doit porter la passion et la renouveler — ce qui est rude. Il y a des moments de désert, où on ne sent plus rien du tout. Cela n'a aucune espèce d'importance. Ce n'est pas ce qu'on sent, qui est important, c'est la volonté d'aimer. C'est cette volonté d'aimer qui est l'amour. Quand cette volonté d'aimer est dépassée par un amour très grand et que la passion aide, c'est très simple, c'est très beau. Mais ce n'est pas à ces moments-là que la fidélité devient quelque chose d'absolument indispensable; c'est au moment où la passion, en quelque sorte, n'est plus là, où elle est comme éteinte, et où nous ne sentons plus rien. Nous avons aimé, nous avons choisi, et voilà que nous nous disons: pourquoi celui-là? pourquoi celle-là? Vraiment, on ne comprend plus, on ne sait plus... À ce moment-là il faut comprendre que l'amour spirituel qui a existé, qui est, ne meurt pas. Un amour spirituel ne peut pas mourir. L'amour passionnel se corrompt par la haine ou par la tristesse, mais l'amour spirituel ne peut pas mourir parce qu'il est spirituel et qu'il porte sur une personne. Ce qui peut arriver, c'est qu'on ne le sente plus; on peut très bien ne plus en avoir conscience. À ce moment-là il n'y a plus qu'un seul recours: vouloir aimer et

se dire : « Il y a eu ce choix entre nous, nous nous sommes choisis et nous nous sommes aimés, et nous voulons être fidèles. » Et il faut que cette détermination soit réciproque. Mais il arrive qu'elle ne le soit pas ; il faut alors que la fidélité de l'un porte l'autre ; malgré l'autre il faut être fidèle. Cela, c'est l'héroïcité dans l'amour d'amitié, c'est l'héroïcité dans l'amour spirituel : être fidèle alors que l'autre ne l'est pas et savoir qu'on est capable de porter l'autre même dans son infidélité. Porter l'autre dans son infidélité, c'est vraiment l'aimer pour lui-même au-delà de tout.

Parce que cet amour humain est très difficile au milieu des luttes, et qu'il réclame une fidélité constante, le sacrement de mariage est là pour donner la grâce et pour transformer cet amour en un amour divin : le Christ est présent, le Christ unit ceux qui se sont aimés, ceux qui s'aiment. La fidélité, dans le mariage, prend donc une nouvelle dimension : c'est la fidélité du Christ à l'égard de l'Église[8], la fidélité de Yahvé à l'égard de son peuple. Le prophète Osée, qui est le prophète de la fidélité, nous montre comment Dieu continue d'aimer Israël malgré son infidélité, et aussi comment Dieu réclame de nous cet héroïsme dans l'amour, ce don total de nous-mêmes, comment il nous demande d'aller toujours au-delà, d'être fidèles et de trouver notre joie dans cette fidélité.

8. Cf. Éph 5, 22 sq.

III

Amour personnel et fécondité

Avant d'aborder ce sujet, je vous rappelle que Jean Paul II en parle lui-même dans ses allocutions du mercredi[1], où il commente les premiers chapitres de la Genèse. On sent qu'il les aime profondément et que pour lui il y a quelque chose d'important dans ces premiers chapitres qui sont des chapitres fondamentaux, mais aussi difficiles à comprendre. Il serait intéressant de reprendre ce que le Saint-Père dit et de « creuser » avec lui, mais ce n'est pas ce que je vais faire. Je ne ferai que vous rappeler ces passages de la Genèse – où nous est montré ce qu'est l'amour personnel de l'homme et de la femme dans l'intention profonde de Dieu et en même temps le mystère de la fécondité – et nous essaierons de bien saisir les liens qui existent entre l'amour personnel et la fécondité.

Rappelons-nous donc quelle est, dans la Genèse, la première intention de Dieu :

> « "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, [...] et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre." Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; homme

1. Voir *À l'image de Dieu, homme et femme*, Le Cerf 1980 (audiences du mercredi du 5 septembre 1979 au 2 avril 1980).

> et femme il les créa. Dieu les bénit et Dieu leur dit: "Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout être vivant qui rampe sur la terre." Dieu dit: "Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de toute la terre, et tout arbre qui a en lui fruit d'arbre portant semence; cela vous servira de nourriture." [...] Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici que cela était très bon[2]. »

C'est un passage très fondamental où nous voyons la bénédiction de Dieu sur le couple, sur l'homme et la femme. Cette bénédiction de Dieu avait déjà été donnée – cela est important pour ce que nous essaierons de comprendre par la suite – aux vivants créés avant l'homme, aux animaux. L'Écriture nous montre que la communication de la vie s'accompagne du don de la fécondité, nous le voyons dès la première fois où il y a communication de la vie:

> « Dieu créa les grands monstres marins et tous les êtres vivants qui se meuvent et dont les eaux pullulent, selon leur espèce, et toute la gent ailée, selon son espèce. Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit, en disant: "Fructifiez et multipliez-vous, remplissez les eaux dans les mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre"[3]. »

La bénédiction de Dieu sur les vivants, telle qu'elle nous est montrée dans le récit de la Création, c'est le don de la fécondité. Voilà pourquoi, dans l'Ancien Testament, la stérilité est présentée comme une peine due au péché. Dieu communique la vie, et la bénédiction de Dieu sur les vivants est le don de la fécondité. Vous voyez tous les problèmes que cela pose, problèmes très actuels que nous regarderons

2. Gn 1, 26-30.
3. *Ibid.*, 21-22.

d'abord dans la lumière de la foi et pour lesquels nous ferons ensuite appel à la philosophie. Le Saint-Père nous y invite ; il nous invite même à faire appel à la métaphysique (il n'y a plus que le Saint-Père qui dise cela aujourd'hui !) pour comprendre en profondeur les premiers chapitres de la Genèse.

Nous voyons, dans le chapitre 2, que Dieu crée entre l'homme et la femme un lien étonnant : il veut qu'ils deviennent « une seule chair[4] ». Cela nous est dit dans le second récit de la Création, où nous voyons que l'homme a d'abord été façonné par Dieu. Dieu modèle le corps de l'homme et lui insuffle dans les narines une haleine de vie, et l'homme devient un vivant. Mais l'homme est seul, et il n'est pas bon qu'il soit seul ; cela est dit avec force, ce qui montre que l'homme risque, s'il reste seul, de ne pas pouvoir être pleinement ce qu'il doit être dans la vision de Dieu. Cela ne va pas contre le célibat ecclésiastique ! Comprenons bien que ce sont deux choses différentes ; mais il faut rappeler que le célibat ecclésiastique n'est pas premier. Ce qui est premier, c'est cette vision de Dieu : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul[5]. » Dieu, alors, agissant de nouveau comme Créateur, reprend tout. Il plonge l'homme dans « un profond sommeil » – le Pape va très loin quand il interprète ce sommeil ; il l'interprète d'une manière étonnante. Les Pères de l'Église ont toujours été très impressionnés par ce fait que Dieu plonge l'homme dans le sommeil, sans lui demander son avis, et qu'après l'avoir plongé dans le sommeil il se sert de lui. Il n'avait certes pas besoin de l'homme (il l'a créé sans aucun secours), mais il se sert de la « côte » de l'homme, et donc de l'homme lui-même. Il blesse en quelque sorte l'homme. Saint Augustin voyait dans cette blessure une figure de la

4. Gn 2, 24.
5. Gn 2, 18.

blessure du cœur de Jésus à la Croix[6]. Le Saint-Père voit dans cette blessure comme un retour de l'homme, pas tout à fait au néant, mais presque, pour qu'ils soient repris tous les deux dans l'unité : « Os de mes os, chair de ma chair ! »

Ce second récit de la Création est un récit primitif, donc très symbolique ; et parce qu'il est très symbolique il est difficile à comprendre. Ce qui est clair, je vous l'ai déjà dit, c'est que le premier récit nous montre Dieu créant par sa *parole*, qui exprime la transcendance de Dieu, et que le second récit nous montre Dieu créant par un *geste* qui exprime son amour[7]. Dans le premier récit, où c'est la transcendance de Dieu qui est montrée en premier lieu,

---

6. « Adam, qui était *la figure de celui qui devait venir* (Rm 5, 14), nous a présenté un signe remarquable de ce mystère, ou plutôt Dieu nous l'a présenté en lui. Adam mérita en effet, tandis qu'il dormait, de recevoir une épouse, et cette épouse lui fut formée de l'une de ses côtes ; c'est que du Christ dormant sur la Croix l'Église devait être formée et formée de son côté tandis qu'il dormirait, car c'est du côté du Crucifié, frappé par la lance, qu'ont coulé les sacrements de l'Église. » (*Tract. in Io.*, XV, 8 ; BA 71, p. 767 et 769) « Un des soldats, écrit encore saint Augustin citant saint Jean, lui ouvrit le côté avec sa lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau (Jn 19, 34). L'Évangéliste a choisi ses mots avec soin ; il n'a pas dit : il frappa son côté, ou : le blessa, ou autre chose, mais : *il l'ouvrit*, pour que par là s'ouvrît en quelque sorte la porte de la vie, d'où ont coulé les sacrements de l'Église, sans lesquels on n'entre pas dans la vie qui est la vraie vie. Ce sang a été répandu en rémission des péchés ; cette eau est mêlée à la coupe du salut, elle nous donne à la fois le bain et la boisson. Cela était déjà annoncé par la porte que Noé reçut l'ordre de pratiquer dans l'arche, par laquelle entreraient les animaux qui devaient être épargnés par le déluge, et qui préfiguraient l'Église. C'est pour cela encore que la première femme a été tirée du côté de l'homme endormi, et qu'elle a été appelée la mère des vivants. [...] Ici, le second Adam inclina la tête pour s'endormir sur la Croix, pour que de ce qui coule de son côté pendant son sommeil lui fût formée une épouse. Ô mort par laquelle les morts revivent ! Est-il rien de plus pur que ce sang ? Rien de plus salutaire que cette blessure ? » (*Tract. in Io.*, CXX, 2 ; PL 35, col. 1953).

7. L'Écriture ne nous donne pas seulement les paroles de Dieu, mais aussi ses gestes : Dieu nous parle à travers l'homme et à travers les gestes de l'homme.

Dieu crée l'homme et la femme dans l'unité : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. » Dans le regard de Dieu, dans l'intention de Dieu, l'homme et la femme sont un ; dans la réalisation ils sont homme et femme, mais dans l'intention de Dieu ils sont un. Dans le second récit, nous voyons le geste d'amour de Dieu, son geste de tendresse à l'égard de l'homme, le geste du potier. Mais l'homme est seul. Dieu a voulu que l'homme fasse cette expérience fondamentale de la solitude. L'homme est bien avec Dieu, mais il fait l'expérience de la solitude au fond de son cœur humain : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Dieu reprend son œuvre. On peut dire qu'il la reprend fondamentalement, parce que s'il ne la reprenait pas fondamentalement on ne verrait pas comment l'homme et la femme sont « un » dans la pensée de Dieu (ce qui a été dit avant). Il reprend fondamentalement son œuvre en créant la femme par un nouveau geste d'amour où il façonne le corps de la femme à partir du corps de l'homme, et présente la femme à l'homme. L'homme est dans l'admiration devant ce don que Dieu lui fait. Le premier *Magnificat,* c'est le *Magnificat* de l'homme devant la femme : il reconnaît qu'il y a là quelque chose de merveilleux. Et l'Écriture dit : « Ils deviennent une seule chair. » Ce n'est qu'ensuite – il est important de le souligner – que nous voyons la fécondité de l'homme et de la femme, dans le premier fils de la femme : Caïn. Et quand la femme enfante ce premier fils, elle dit cette phrase qu'il ne faut jamais oublier : « J'ai enfanté un homme de par Yahvé[8]. » Cette phrase étonnante nous montre que la fécondité ne relève pas seulement de l'homme et de la femme, mais qu'il y a là un mystère qui implique le concours de Dieu, un concours direct de Dieu, puisque Ève peut dire : « J'ai enfanté, j'ai acquis un homme de par Yahvé. » Il ne s'agit pas

8. Gn 4, 1.

simplement du concours habituel de Dieu présent à travers tout ce que nous faisons (le mystère du gouvernement de Dieu, Dieu présent à toute son œuvre). Il y a ici quelque chose de plus : une intervention de Dieu tout à fait différente de la première intervention de Dieu pour la création de l'homme et de la femme. La création du couple apparaît en effet comme une intervention unique qui réalise l'intention de Dieu.

Comprenez bien que je regarde ici l'Écriture, sans m'occuper de ce que l'on peut dire du point de vue historique, du point de vue de l'évolution, etc. Il faut essayer de temps en temps de purifier notre regard et d'être des croyants tout simples en face de Dieu. C'est très important, parce que notre foi est première. Ensuite nous pouvons voir comment accorder ces choses-là avec la science. Pour un chrétien, la foi est première. Et c'est l'audace de Jean Paul II – que je trouve admirable et courageuse, parce qu'il faut un grand courage pour faire cela – de vouloir, pour se pencher sur la famille, regarder ces premiers chapitres de la Genèse qui nous donnent le regard de Dieu sur l'homme et la femme. De temps en temps, pour renouveler votre regard sur la femme, sur votre épouse, il est bon de relire la Genèse, parce que cela vous permettra d'avoir un nouveau regard : le regard qu'Adam a eu sur Ève, avant la faute. Nous, nous avons un regard d'après la faute ! Et ce regard voit les défauts, il voit que la femme n'est plus telle qu'elle est sortie directement des mains de Dieu, qu'il y a beaucoup de choses qui sont à côté, qui ne sont pas ce qu'elles devraient être… et nous en restons à ce regard. Or la faute n'a pas supprimé le premier regard de Dieu, elle a simplement tout embrouillé, de sorte que l'essentiel, que nous devrions toujours regarder en premier lieu, est enveloppé d'une gangue de dysharmonie, de déséquilibre, si bien qu'on ne voit plus suffisamment le chef-d'œuvre de Dieu. Le chef-d'œuvre de Dieu est comme caché à cause de la

faute. C'est pour cela qu'il est bon pour nous, et même nécessaire, de revenir à cette vision première, du point de vue de la foi, qui est essentielle pour comprendre le mystère du couple: l'homme et la femme unis dans un amour personnel, unis comme responsables de l'espèce humaine. En effet, ils sont toujours responsables de l'espèce humaine: le premier moment de la Genèse demeure toujours vrai. Et même, si l'on est attentif à ce qui est dit dans saint Matthieu[9], on voit que le sacrement de mariage, donné par le Christ dans la Nouvelle Alliance, ne peut réaliser tous ses effets, aller jusqu'au bout de ses exigences, que si on revient sur le premier regard de Dieu. C'est du reste tout à fait normal: la re-création opérée par le mystère de la Rédemption et les sacrements reprend tout dans son intention première. Le sacrement est là justement pour qu'on enlève la gangue du péché, pour qu'on chasse toutes les choses secondaires qui proviennent du péché et que notre regard sur l'œuvre de Dieu se trouve renouvelé. C'est pour cela que ce n'est pas du tout aller déraciner quelque chose de très lointain que de regarder la Genèse; c'est au contraire essayer d'avoir un regard nouveau sur le mystère de l'homme et de la femme. Ce mystère est actuel: c'est pour cela que le Saint-Père dit que le regard de la Genèse est un regard métaphysique, au-delà du temps.

Si donc nous regardons attentivement ces premiers récits de la Genèse, que voyons-nous? Nous voyons, dans le premier récit de la Création, l'intention profonde qu'a Dieu de réaliser l'unité de l'homme et de la femme, et cette bénédiction de Dieu qu'est la fécondité. Dans le second récit, nous voyons que Dieu a un amour unique pour l'homme, un amour unique pour la femme, qu'il les aime chacun d'une manière particulière parce que chacun est une personne. Nous voyons aussi qu'ils ne sont pleinement

9. Voir Mt 19, 4-9.

eux-mêmes que lorsqu'ils comprennent que Dieu les a unis – il n'est pas bon pour l'homme d'être seul – et que dans cette union Dieu veut qu'ils se reconnaissent mutuellement comme aimés d'une manière unique par lui. Nous voyons encore que Dieu a voulu qu'il y ait ce lien dans la sensibilité, dans la chair, qu'ils soient liés l'un à l'autre dans un amour qui ne soit pas seulement spirituel, mais qui assume la chair, la sensibilité, qui assume tout l'individu, qu'ils soient liés en étant ensemble « une seule chair » – qu'il n'y ait pas seulement même vouloir comme dans tout amour d'amitié, mais une seule chair.

Nous voyons ensuite comment, dans le mystère de la fécondité, il y a une intervention directe de Dieu, de sorte que la fécondité n'est pas seulement une affaire humaine. Si elle n'était qu'humaine, elle ne serait pas un mystère, elle serait simplement le fruit d'un amour et d'une union, d'un don mutuel des corps. Mais il y a quelque chose de plus dans la fécondité humaine, et c'est là qu'il y a un mystère : parce que cette fécondité est liée à la volonté même du Créateur de créer l'âme humaine. La procréation est donc liée à l'action créatrice de Dieu, et inséparable de cette action créatrice. On ne peut pas l'en séparer. C'est l'alliance première et fondamentale de l'homme avec Dieu : Dieu répond au désir et à la volonté de l'homme et de la femme quand ils s'unissent avec le désir de la fécondité[10]. Dieu répond lui-même comme Créateur ; c'est pour cela qu'Ève dit : « J'ai enfanté, j'ai acquis un homme de par Yahvé. » Et c'est vrai : c'est avec la femme et en elle que se réalise ce lien de l'amour humain et de l'amour créateur de Dieu. De sorte que tout homme qui naît, s'il est bien le fruit d'un amour humain, s'il est bien le fruit de deux vivants, est aussi

10. Dieu répond même quand le désir de fécondité est mis entre parenthèses. Si l'homme peut séparer ce que Dieu a uni, Dieu, lui, est fidèle et répond toujours, même s'il y a faute du côté de l'homme.

le fruit de Dieu Créateur, d'un amour de prédilection de Dieu pour son chef-d'œuvre, d'un amour de prédilection de Dieu pour les époux puisqu'il coopère avec eux. Dieu ne peut pas coopérer sans amour, Dieu ne peut pas créer sans amour. Si donc Dieu confie une âme humaine à la femme qui est mère, à l'homme qui est père, si Dieu confie cette âme humaine dans sa petitesse, dans sa fragilité – une fragilité étonnante –, c'est pour montrer à l'homme et à la femme toute la confiance qu'il a en eux. Nous l'oublions mais c'est pourtant cela, la réalité. Dieu fait à l'homme une confiance totale puisqu'il veut que l'homme coopère avec lui dans la multiplication de l'espèce humaine. Et c'est réservé à l'homme et à la femme puisque cela n'existe pas pour les créatures angéliques : les créatures angéliques ne connaissent pas cette fécondité.

Voilà ce que nous pouvons dire dans un regard de foi qui est le regard le plus simple. La Genèse dit tout cela avec une telle simplicité ! parce que c'est une œuvre d'amour et que l'œuvre d'amour exige toujours une très grande simplicité. Évidemment, entre deux, il y a eu le péché ; et nous savons que quantité de problèmes peuvent se poser. C'est pourquoi nous allons essayer d'avoir un regard théologique, nous allons faire appel à une analyse de la complexité de l'homme pour mieux comprendre l'intention profonde de Dieu dans cette alliance sacrée qu'il réalise avec l'homme dans la procréation. Je dis cela tout de suite parce que c'est très important. Si on regarde l'alliance de l'homme et de la femme, les relations entre époux, en dehors de ce regard de foi – je m'adresse ici aux croyants –, on ne comprend plus que, selon la volonté de Dieu, les relations de l'homme et de la femme au niveau sexuel ont une profondeur qui dépasse notre conscience humaine, une profondeur que seule la foi peut atteindre directement parce que ces relations impliquent une alliance fondamentale avec Dieu Créateur. C'est pour cela que ces relations ne sont pas seulement morales, pas seulement

humaines, mais qu'elles ont quelque chose de sacré parce qu'elles touchent directement le mystère du Créateur. On voit là, constamment, que notre foi, hélas, n'a plus la force et la grandeur qu'elle devrait avoir : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, y aura-t-il encore la foi[11] ? » L'homme aura-t-il encore un regard en profondeur sur cette alliance fondamentale avec Dieu ? D'une certaine manière il est facile (comprenez ce que je veux dire !) de croire en Dieu-Trinité ; on ne sait plus très bien ce que cela veut dire et on se dit que cela n'a pas tellement d'importance, car c'est lointain, cela regarde Dieu... Quant au mystère du Christ, s'il nous regarde un peu plus, il est tout de même assez loin de nous... Mais le mystère de l'alliance première avec Dieu, la procréation, se réalise maintenant, aujourd'hui : c'est vécu dans notre vie. C'est là l'épreuve de la foi aujourd'hui, parce que nous vivons dans un monde qui veut légiférer humainement, sociologiquement, à propos de quelque chose sur quoi il n'a pas le droit de légiférer, au sens propre ; et en légiférant de cette manière, il se met en opposition à l'égard de Dieu. Pour le croyant, cela doit être très net. Le croyant n'a pas de doute à avoir là-dessus. S'il commence à avoir des doutes, cela prouve qu'il n'a plus la foi, tout simplement, ou qu'il commence à être « malade », à flageoler un peu : « Tout le monde dit cela ! »... on se laisse impressionner par la multitude, comme si la multitude nous disait la vérité. Il ne faut pas oublier que la multitude ne dit pas toujours la vérité. Vous connaissez la parole de Cicéron, qui reste toujours vraie : chaque sénateur est intelligent, mais le Sénat est bête. Autrement dit, lorsqu'il s'agit de choses importantes, vous ne pouvez pas demander conseil à la multitude. La multitude est toujours entraînée comme par un poids vers les choses plus faciles, elle descend le fleuve ; et parce qu'elle descend le fleuve, ce n'est pas elle qui nous donne la vérité.

---

11. Lc 18, 8.

Les croyants doivent donc, aujourd'hui, comprendre qu'il y a là une épreuve de la foi. Je parle ici des croyants mariés, car l'épreuve de la foi est différente pour le religieux et pour le prêtre. Mais pour eux aussi il y a une épreuve dans ce domaine. Aujourd'hui le clergé, au moins dans certains pays (dont la France, hélas), voudrait bien que la loi du célibat soit relativisée, qu'on ne lie plus le sacerdoce ministériel au célibat, comme l'a fait l'Église latine. Or c'est peut-être la grande grâce que Dieu a faite à l'Église latine, à l'Église de Rome, de lui faire comprendre que le sacerdoce du Christ réclame la totalité du don parce que c'est un sacerdoce contemplatif. Mais je parle ici pour les hommes mariés et les femmes mariées qui veulent vivre leur vie chrétienne jusqu'au bout. Pour eux il y a là, dans la chair et le sang, l'épreuve de leur foi. C'est là qu'ils témoignent, l'un en face de l'autre, et l'un avec l'autre, de leur amour authentique pour le Christ et pour le Père. Cela n'empêche pas qu'il y ait des faiblesses; il faut reconnaître ses faiblesses, et Dieu les pardonne toujours. Mais ce que Dieu n'aime pas, c'est que l'on n'essaie pas de voir la vérité jusqu'au bout, qu'on essaie de transformer la vérité, de la falsifier; c'est cela qui est mauvais. On prétend que certaines choses ne sont pas dans la ligne de l'alliance de l'homme avec Dieu, alors qu'elles le sont, ce qui est magnifique, car cela prouve que Dieu nous aime intensément. Si Dieu a réalisé cette alliance au cœur même de l'amour qui unit l'homme et la femme, s'il a voulu que son alliance aille jusque-là, c'est pour nous montrer combien il s'intéresse à nous. Si Dieu ne s'intéressait pas à nous, il n'aurait pas fait cette alliance-là; il aurait dit: cela n'a aucune importance, l'homme fera ce qu'il veut. Non, Dieu a voulu que l'amour humain s'incarne, qu'il implique la chair et le sang, qu'il aille jusque-là. Si donc Dieu aime son chef-d'œuvre, cet esprit lié à la matière, on comprend que l'alliance de Dieu doive nécessairement aller jusque-là, jusqu'à ce lien entre

l'homme et la femme dans leurs relations les plus intimes, dans leurs relations les plus individuelles et les plus personnelles, dans leur don mutuel. Cela intéresse Dieu. Et Dieu, Dieu Créateur, est plus présent à ce moment-là qu'à aucun autre moment – je veux dire : aucun autre moment de la vie humaine ; car dans notre vie de foi, dans notre vie mystique, il y a une présence immédiate du mystère de la Très Sainte Trinité, et à cause de cela une autre fécondité. Cette autre fécondité, qui est la fécondité mystique, est celle du sacerdoce du Christ, celle de la maternité divine de Marie à la Croix. Il y a ainsi deux fécondités ; mais chaque fois qu'il y a fécondité, il y a présence immédiate de Dieu. La fécondité relève de la bénédiction de Dieu. Une fois qu'on a compris cela, la fécondité prend une autre dimension, celle d'un mystère. C'est Dieu lui-même qui intervient, parce qu'il est source de toute fécondité. En effet, étant source de tout amour et source de toute vie, il est source de toute fécondité. Il n'y a pas de fécondité en dehors de Dieu ; c'est, encore une fois, la bénédiction de Dieu.

Après avoir rappelé la grandeur de la foi dans toute sa nudité (ce qui nous est montré dans les premiers chapitres de la Genèse), entrons dans des précisions proprement théologiques. Revenons pour cela sur ce dont nous avons déjà parlé précédemment : la complexité et l'unité de la personne dans l'ordre de l'amour. C'est en effet dans l'ordre de l'amour que la personne humaine est le plus immédiatement engagée. L'intelligence est très importante parce que sans elle il n'y a pas d'autonomie, mais l'autonomie demande toujours à être dépassée, au niveau de la personne humaine, par le don qui se réalise dans l'amour. Ce n'est pas l'intelligence qui nous permet de nous donner. L'intelligence maintient en nous un sens très aigu de notre autonomie ; et quand l'intelligence n'est pas suffisamment ordonnée à l'amour, saisie du dedans par l'amour, nous

risquons de ne plus pouvoir aimer suffisamment, en ne nous dépassant plus pour nous perdre dans l'autre.

Comprenons d'abord cela sur un plan purement humain, pour le comprendre ensuite au niveau chrétien. D'un point de vue purement humain, philosophique, nous savons qu'il y a en nous un appétit naturel qu'on appelle l'instinct, et que l'instinct en nous est double : il y a un instinct au niveau de l'aliment et un instinct sexuel. Les anciens avaient parfaitement raison de distinguer les deux. L'instinct à l'égard de l'aliment, c'est l'instinct individuel de chacun d'entre nous. Le tout petit enfant, dès sa naissance, a besoin du lait maternel, ou du biberon, il a besoin de se nourrir. Cet instinct à l'égard de l'aliment est très fondamental. Plus tard s'éveille l'instinct sexuel, qui est lié aussi à l'individu mais qui s'enracine dans l'individu en tant qu'il est *responsable de l'espèce*. En chacun d'entre nous il y a ces deux aspects : l'individu et le lien avec toute l'espèce humaine. Nous sommes tous de la même espèce, même si nous sommes très différents, même si les générations sont très différentes (du point de vue de l'intention de Dieu, c'est toujours la même chose). Nous sommes, pour reprendre l'expression du Saint-Père, de la même essence humaine, nous sommes de la même nature humaine. L'instinct sexuel est individuel pour chacun d'entre nous, mais il relève de quelque chose de très fondamental en nous qui est au niveau de l'espèce, de la « nature ». C'est pour cela qu'il est toujours très obscur. Il est plus obscur que l'instinct de l'aliment, beaucoup plus obscur, et aussi plus volcanique, en raison même de son enracinement en nous en tant que chacun d'entre nous est responsable de l'espèce humaine. Je n'insiste pas plus. On a tellement parlé de l'instinct sexuel que ce n'est pas la peine d'en parler trop ici, mais il était important de situer les deux niveaux de l'instinct : instinct de l'aliment, instinct au niveau sexuel. Il est évident qu'au niveau du comportement il sera parfois

difficile de distinguer les deux, mais au niveau philosophique on doit distinguer les deux, autrement on fait des erreurs monstrueuses. L'erreur fondamentale du freudisme n'est-elle pas d'avoir confondu les deux? On ne voit plus que l'instinct de l'aliment, dans son caractère profond, dans sa nature même, est autre que l'instinct sexuel. L'instinct de l'aliment est pour la survie de l'individu et l'instinct sexuel pour la survie de l'espèce. Il se porte vers l'autre et en même temps il est tellement enraciné dans l'individu qu'il implique la possibilité d'une plus grande jouissance. Les anciens soulignent cela avec force. Tout instinct implique, dans la mesure où il est assouvi, une certaine jouissance; il est donc lié à ce moment-là à la passion.

Après avoir situé l'instinct, rappelons ce qu'est l'amour-passion. L'amour-passion, l'amour passionnel, est un amour sensible. Tant qu'on ne possède pas le bien sensible sur lequel porte cet amour, il y a désir; et quand on possède le bien on en *jouit.* On peut jouir de l'aliment: le gourmet jouit de l'aliment. Il y a même tout un art qui permet d'en jouir plus. Il y a également une jouissance, mais différente, du côté de l'instinct sexuel dans la mesure où il est assouvi. Jouissance d'ordre passionnel, enracinée dans l'instinct, et qui a une force particulièrement grande du fait que ce n'est pas seulement l'individu qui est impliqué, mais aussi l'espèce. La passion est liée à l'imaginaire, et à cause de l'imaginaire il peut y avoir quantité de perversions. S'il n'y avait que la passion et l'instinct, il n'y aurait qu'une ligne droite déterminée par la nature. Mais à cause de l'imaginaire – et l'on sait combien il peut jouer – la passion s'amplifie et peut alors apparaître comme infinie. Et quand il est lié à l'instinct, l'imaginaire peut mettre dans la sensibilité de l'homme et de la femme, dans leurs rêves, dans leur psychisme, un très grand désordre; il est difficile d'être lucide à l'égard de l'imaginaire. Si l'on n'est plus suffisamment spirituel, si l'on se « drogue » d'imaginaire (car il n'y a

pas seulement ce qu'on appelle « la drogue », il y a d'autres drogues qui sont d'ordre imaginaire), on peut s'enfermer dans ce domaine et devenir esclave de ses passions et de ses instincts. À ce moment-là, à cause de l'imaginaire, la passion sexuelle s'impose d'une manière telle que l'on est persuadé qu'on ne peut pas s'en passer. Nous avons tous entendu ce genre de réflexions faites pour se justifier. En réalité elles ne justifient rien du tout; elles veulent tout simplement dire qu'on est esclave. On n'ose pas le dire ouvertement et, de fait, on n'en a pas toujours immédiatement conscience, parce que c'est venu progressivement; mais, au fond, c'est cela: on devient esclave de l'instinct, qui, normalement, doit être au service de l'espèce humaine et doit être dépassé, dominé par l'homme. On devient esclave parce que l'amour spirituel et personnel n'est pas assez fort. Je reviens ici sur ce que je vous ai déjà dit parce que cela me semble capital. Si notre esprit (considéré ici sur un plan purement humain) ne se développe pas comme esprit, comme intelligence et comme volonté, très vite ce qui s'est développé avant lui, c'est-à-dire nos passions, notre imaginaire et nos instincts, l'emportent. C'est pourquoi nous devons lutter pour acquérir progressivement des vertus (notamment la vertu de tempérance à l'égard de l'instinct), pour que le point de vue spirituel domine toujours. C'est pour cela que la vertu existe; elle n'a pas d'autre sens. La vertu est au service de l'amour personnel, de l'amour spirituel qui nous unit à un autre, elle est là pour nous aider à l'aimer pour lui-même, au-delà de notre propre joie, au-delà de nos propres jouissances. Si l'amour personnel n'arrive pas à être victorieux de nos passions et de notre imaginaire, alors nous succombons à l'imaginaire, aux passions et à l'instinct. Il y a une lutte au-dedans de nous-mêmes et, du point de vue chrétien, cette lutte est d'autant plus grande que nous savons que, de fait, il y a en nous un déséquilibre fondamental qui est la conséquence du péché.

Ce déséquilibre fondamental, conséquence du péché, consiste en ceci : il y a en nous une propension plus grande au sensible, à l'imaginaire, à l'instinct, et ce qu'il y a de spirituel en nous a beaucoup de difficulté à être victorieux. Autrement dit, il y a en nous une lutte constante si nous voulons aimer vraiment spirituellement.

Mais comprenons bien que cet amour spirituel, cet amour personnel qui nous lie à l'autre dans un choix libre, demande un don mutuel qui, tout en étant le don de ce qu'il y a de plus intime et de plus profond en nous, implique également notre sensibilité, implique tout ce que nous sommes ; car l'amour ne peut pas s'abstraire de l'homme qui aime. Quand cet amour spirituel n'est plus victorieux et que l'on retombe dans l'amour passionnel, imaginatif, lié à l'instinct sexuel, le véritable amour de l'autre se détruit. C'est cela qu'il faut saisir. Quand nous ne cherchons plus que notre jouissance, il y a nécessairement à l'égard de l'autre un manque d'amour, parce que nous utilisons l'autre pour notre jouissance. Or on n'a pas le droit d'*utiliser* un être personnel. C'est pourtant ce que nous faisons quand nous aimons l'autre avant tout pour nous-mêmes, pour notre joie sensible, pour notre joie passionnelle, pour la satisfaction de nos instincts. Il y a alors un certain mépris (qui n'est pas toujours conscient) de l'autre. Cela peut arriver ; il faut alors savoir reconnaître sa faiblesse, reconnaître qu'à certains moments le terrain passionnel qui est volcanique peut l'emporter sur le point de vue personnel et spirituel : c'est un manque de domination de soi, un manque de vertu qui est une conséquence du péché. Cela arrive fatalement, car l'amour personnel est une conquête qui se réalise progressivement. Nous tendons vers cet amour spirituel et personnel qui assume les passions et qui est capable d'assumer aussi l'amour instinctif, capable de s'en servir. C'est cela qu'il faut bien comprendre : il ne le supprime pas, il l'assume et il lui donne sa véritable dimension. Aristote

dit cette chose très simple : ce qui est commun à l'homme et à l'animal n'est pas proprement humain. De sorte que l'homme ne peut être homme dans ses relations à l'égard d'une autre personne, dans ses relations personnelles, que si l'amour spirituel est présent. Quand, de fait, il n'y a plus que l'amour instinctif, que l'instinct et son assouvissement, il n'y a plus de relations humaines. Ce ne sont plus des relations humaines, ce sont des relations bestiales : il faut appeler les choses par leur nom. L'amour humain implique toujours le point de vue personnel. Sans doute l'amour personnel peut, à certains moments, s'avouer vaincu ; mais il est encore présent quand il reconnaît sa faute, et il est présent quand il domine et assume.

Il est évident que le problème se pose de manières différentes pour chacun d'entre nous. Il prend des nuances très différentes suivant la première éducation que nous avons reçue, et suivant notre atavisme. Tout ce qui concerne l'instinct et les passions touche à notre chair et à notre sang, et touche donc à tout notre atavisme ; cela ne dépend pas de nous. Si nous avons eu un Don Juan pour arrière-grand-père… nous aurons des problèmes, car le tempérament de l'arrière-grand-père peut se retrouver dans les arrière-petit-fils ! L'atavisme joue particulièrement ici, du fait qu'on est au niveau de l'instinct. Dieu seul sonde les reins et les cœurs, et c'est pour cela qu'on ne peut *jamais* juger. Nous serons très étonnés au ciel de voir combien certains ont « mérité » alors qu'ils nous semblaient manquer de force. On ne peut jamais juger de l'extérieur, parce que les difficultés sont différentes pour chacun. Mais ce qui est sûr, c'est qu'en chacun de nous l'amour spirituel doit arriver à dominer la passion et l'instinct.

Il serait très intéressant de voir la manière dont l'amour spirituel domine la passion, l'assume, et la manière différente dont il assume et domine l'instinct, parce que l'instinct est beaucoup plus déterminé, beaucoup plus violent, de

sorte qu'il faut agir à son égard avec plus de prudence. La passion, on peut plus facilement l'assumer, sauf quand l'imaginaire s'en mêle, ce qui déchaîne des tempêtes de lac... Or une tempête de lac, c'est terrible, parce qu'on tourne en rond. Certaines personnes vous disent : « Quand je suis pris par la passion, c'est effrayant : je ne sais plus où me mettre. » Il y a des saints qui, dans ces cas-là, se roulaient dans les ronces pour essayer de dominer leur passion ! Mais on ne peut plus faire cela, ce ne sont plus les mœurs d'aujourd'hui, nous devons nous dominer autrement. Et nous devons avoir conscience de l'influence qu'exerce sur nous le climat dans lequel nous vivons, un climat postfreudien, un climat caractérisé par la désagrégation de la morale, des mœurs. Désagrégation pire encore que celle qui a marqué l'effondrement de l'Empire romain, parce que maintenant c'est une culture *chrétienne* qui disparaît. Nous vivons dans un climat difficile, dans ce domaine-là en particulier. Il faut le savoir. Pour certains c'est très difficile ; d'autres passent à travers tout cela, car Dieu est là, il y a la grâce de Dieu, comme pour Daniel jeté dans la fosse aux lions[12]. Il y en aura toujours qui seront là pour être Daniel dans la fosse aux lions et pour louer et bénir Dieu au milieu d'un climat auquel beaucoup d'autres ne résistent pas. Les autres sont atteints, mais eux, cela ne les touche pas beaucoup ; c'est une grâce de Dieu, ils doivent le reconnaître et être miséricordieux pour les autres, afin de ne pas les juger.

L'amour personnel impliquant le don de la sensibilité, le don mutuel, doit assumer la passion (qui est sensible), et doit assumer aussi l'instinct sexuel. L'amour spirituel doit pouvoir se servir de cet instinct dans sa véritable finalité. Cet instinct implique un aspect sensible et il est ordonné à la procréation. Il faut donc que l'amour personnel des époux (il est très important que les deux soient profondément

12. Voir Dn 6, 17-24.

d'accord, car on ne peut pas lutter seul : c'est impossible) domine véritablement de manière à user de l'instinct sexuel en vue d'un amour plus fort, en respectant ce qu'il implique naturellement : la fécondité. Cela vaut même au niveau purement naturel, au niveau d'une morale *humaine*. Si bien que l'avortement, même du point de vue purement naturel, est condamnable[13], parce que c'est agir dans un domaine où l'homme doit respecter l'autre et respecter pleinement la nature humaine. L'avortement est condamnable au nom du respect fondamental à l'égard de l'autre ; plus l'autre est petit, plus on doit le respecter, d'un point de vue purement humain. *A fortiori* si (toujours à un niveau purement humain) on a découvert le Créateur et ce qu'est l'attitude religieuse de l'homme ; à ce moment-là on comprend beaucoup mieux pourquoi l'avortement est condamnable, parce qu'on saisit qu'il y a dans l'homme une âme spirituelle.

Du point de vue *chrétien* nous savons que Jésus, par le sacrement de mariage, unit les époux à la Croix. Le sacrement de mariage implique un lien avec la Croix. Et le mystère de la Croix, c'est le mystère du grain de blé qui, s'il ne tombe en terre et ne meurt, ne porte pas de fruits[14]. Je me demande s'il ne faudrait pas voir un lien entre cette affirmation du Christ sur le grain de blé qui tombe en terre et qui meurt pour porter beaucoup de fruits (le mystère de la fécondité spirituelle de la Croix, qui est la première fécondité), et ce que nous voyons dans le second récit de la Création, qui est si symbolique et si caché : comment Dieu plonge l'homme dans le sommeil pour, à partir de là, créer la femme afin de la lui donner. Je me demande s'il ne faudrait pas voir un lien entre les deux, pour comprendre

13. Voir *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2272 : « L'Église n'entend pas ainsi restreindre le champ de la miséricorde. Elle manifeste la gravité du crime commis, le dommage irréparable causé à l'innocent mis à mort, à ses parents et à toute la société. »

14. Cf. Jn 12, 24.

que le sacrement de mariage rappelle à l'homme et à la femme la grandeur de leur amour semblable à l'amour de Jésus pour l'Église, pour comprendre que cet amour se réalise dans une offrande, dans un sacrifice. Depuis le péché, l'amour ne peut se réaliser que dans un sacrifice, et donc, pour les époux, dans une offrande profonde de l'un à l'autre, dans l'acceptation de mourir profondément l'un et l'autre dans leur égoïsme, dans leur soif de jouissance, dans un dépassement du sensible pour vraiment s'aimer dans ce qu'il y a de plus profond, s'aimer divinement et humainement, en comprenant que plus ils s'aimeront divinement, dans la lumière du Christ, plus leur amour humain pourra se développer, plus il y aura une intensité d'amour humain à l'intérieur d'un amour divin. C'est cela que le sacrement de mariage doit réaliser. Il doit donc faire comprendre la force de l'amour personnel, puisque Jésus est garant de cet amour personnel. Cet amour doit permettre d'assumer toutes les luttes passionnelles et toutes les forces de l'instinct sexuel. On sait que Jésus est là. On sait que, s'il y a des moments de faiblesse, il y a le pardon du Christ et que ce pardon nous permet de nous servir même de nos faiblesses pour aller plus loin. On sait que l'amour du Christ domine totalement, qu'il est victorieux du péché, victorieux de la mort, et donc victorieux de l'instinct. Voilà ce que la grâce du mariage donne en premier lieu. C'est dans cette lumière-là que l'on comprend que les exigences de l'Église concernant les rapports entre les époux ne doivent pas être considérées comme des freins, comme des limites, mais au contraire comme la sagesse du Christ qui nous apprend à aimer et à ne pas perdre de temps dans l'amour, à toujours maintenir ce qu'il y a de premier. On comprend alors que la passion doit être dominée, que l'instinct sexuel peut être dominé et qu'il doit être utilisé pour ses véritables finalités, en reconnaissant la grandeur de la fécondité, puisque c'est un mystère de coopération avec le Dieu Créateur.

IV

Amour personnel et éducation

Le titre de cette conférence reprend encore une fois l'expression « amour personnel », pour que nous ne perdions pas de vue de quel amour il s'agit : un amour volontaire, un amour spirituel impliquant la volonté d'aimer et un choix libre qui se refait constamment (nous y reviendrons plus tard à propos de la croissance de cet amour).

L'amour personnel, dans le mariage, implique une responsabilité mutuelle des conjoints, de l'époux et de l'épouse. C'est déjà vrai de tout amour d'amitié. L'amour d'amitié, nous l'avons vu, implique une réciprocité. Il ne s'agit pas simplement de l'amour d'un bien qu'on désire, mais de l'amour d'une personne qui nous aime également, que nous choisissons et qui nous choisit. Cette réciprocité dans le choix permet au choix d'aller plus loin et d'être parfaitement lucide. Cette lucidité, parce qu'elle est à l'intérieur de l'amour, garde toujours une certaine obscurité, car la personne humaine implique un mystère : nous ne pourrons jamais prétendre connaître parfaitement quelqu'un, nous n'aurons jamais fini de le découvrir. Mais il y a tout de même une lucidité à l'intérieur de l'amour réciproque, et cette lucidité permet qu'il y ait responsabilité : on se porte l'un l'autre à l'intérieur du choix et dans le choix. La responsabilité au sens le plus fort s'exerce toujours à

l'égard d'une personne et à l'intérieur d'un amour, d'un amour libre – puisque tout amour vraiment personnel implique la liberté.

La responsabilité mutuelle des époux implique une autorité de l'un sur l'autre : l'autorité de l'époux à l'égard de l'épouse, autorité à laquelle répond la responsabilité de l'épouse à l'égard de l'époux. L'Épître aux Éphésiens nous rappelle que l'homme a autorité et que la femme doit obéir[1]. Il faut bien comprendre que cette autorité s'exerce à l'intérieur d'une responsabilité mutuelle. Celui qui obéit, du fait même qu'il obéit, est coresponsable. Si la responsabilité commence dans celui qui a autorité, elle se prolonge dans celui qui obéit. Il ne faut pas dire que, quand on obéit, on n'est pas responsable ! C'est une conception tout à fait fausse, une conception matérielle de l'obéissance. Dès qu'on obéit on est engagé, personnellement, avec celui à qui on obéit et avec qui on fait œuvre commune. Tout acte d'obéissance engage notre responsabilité. On a trop tendance à obéir matériellement en disant : « C'est toi qui commandes : c'est donc toi qui es responsable. » Et quand on n'est pas de bonne humeur et qu'on n'a pas envie d'obéir, on veut montrer que celui qui a commandé s'est trompé, et on fait tout pour prouver qu'on a raison, en obéissant matériellement pour tout faire échouer. Nous connaissons tous ces petits « trucs », ces réactions d'ordre imaginatif qui ne sont pas de la vraie lucidité, ces obéissances matérielles qui ne sont plus la véritable obéissance, mais une obéissance sans amour. La véritable obéissance implique toujours l'amour : « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements[2]. » C'est donc l'amour qui permet l'obéissance.

---

1. Voir Éph 5, 22-24 ; cf. Col 3, 18 ; 1 P 3, 1-6.

2. Jn 14, 15 ; cf. 14, 21 : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. »

Au niveau de l'amour personnel de l'époux et de l'épouse, l'autorité est partagée, en fonction même de l'amour mutuel. Certes, c'est l'homme qui a l'autorité première; mais il ne faudrait pas croire que, de ce fait, l'épouse n'a pas d'autorité; elle en a une, du fait même qu'elle est liée dans l'amour. Voilà pourquoi j'ai commencé par parler de « responsabilité mutuelle ». Dans cette responsabilité mutuelle il y a une autorité partagée – sans quoi il n'y aurait pas de responsabilité. Peut-on penser une responsabilité sans une certaine autorité? Il serait intéressant de poser la question sur le plan philosophique et sur le plan théologique.

La responsabilité commence avec l'amour personnel. L'amour passionnel ne connaît pas de responsabilité, et c'est pourquoi il conduit souvent à des désastres. L'amour personnel, lui, est responsable. On sait qu'on s'adresse à une personne; en l'aimant on la porte, on la respecte, et on sait (s'il y a réciprocité dans l'amour) qu'on s'engage ensemble, et l'un envers l'autre, selon une certaine orientation. C'est là, dans cet amour personnel et ce lien mutuel, que commence la responsabilité; et avec la responsabilité, l'autorité. Il est clair qu'on ne peut pas exercer l'autorité sans responsabilité; et je crois que, inversement, on ne peut pas être vraiment responsable sans qu'il y ait une certaine autorité.

Il faut bien comprendre ce que sont, entre époux, la responsabilité et l'autorité mutuelles. Pour commencer, débarrassons-nous du schème que nous avons, au niveau imaginatif, et qui nous fait voir l'autorité comme le *pouvoir*. L'autorité n'est pas le pouvoir. Un exemple: le démon a un pouvoir, il a même un pouvoir extraordinaire, mais il n'a aucune autorité. Je prends l'exemple du démon pour ne pas prendre un exemple parmi des hommes politiques... Il y a en effet des gens qui jouissent d'un pouvoir mais qui n'ont pas d'autorité. Il y a un moment, qu'il faudrait pouvoir

saisir avec précision, où l'autorité se désagrège en pouvoir. Celui qui possède un pouvoir domine et, en dominant l'autre, le conduit dans la direction qu'il veut. Au contraire, avoir l'autorité consiste à prendre l'autre en charge et, en le prenant en charge et en l'aimant, à le conduire vers *son* bien (et non pas vers *notre* bien). Cela explique pourquoi il est si difficile d'exercer l'autorité ; car cela exige d'avoir un amour plénier pour celui sur qui on exerce l'autorité afin de l'aider à découvrir son bien, et de le conduire vers ce bien.

Ainsi, c'est dans l'amour mutuel des époux, où naît la responsabilité, que nous découvrons ce qu'est l'autorité, une autorité qui est mutuelle. L'époux est responsable de l'épouse, et inversement. Ils sont mutuellement responsables de leur épanouissement, c'est-à-dire que l'un doit permettre à l'autre d'être pleinement lui-même et réciproquement, et qu'ils doivent l'un et l'autre permettre à leur amour de s'épanouir pleinement. Il n'y a pas de pouvoir au sens strict dans un amour d'amitié. Même si autrefois on a pu admettre qu'il y ait pouvoir d'un côté et non de l'autre, on voit bien qu'en réalité cela n'existe pas dans un véritable amour d'amitié. Et, du point de vue chrétien, le sacrement de mariage regarde, non pas le pouvoir, mais l'amour des conjoints. C'est cet amour des conjoints qui est pris en charge par le Christ. Par le sacrement, le Christ lui-même est présent pour sanctifier cet amour mutuel et lui permettre de croître vraiment. Et c'est dans la mesure où cet amour croît que s'approfondit la responsabilité de l'un à l'égard de l'autre.

Parce que cette responsabilité est mutuelle, l'autorité est partagée. Mais il y a un ordre dans ce partage, un ordre qui est double. Je parle ici d'un ordre intérieur, face à Dieu. En effet, des deux époux, il y en a un qui a pris l'initiative de l'amour (ceci en face de Dieu encore une fois ; car aux yeux des hommes, c'est différent). Il y en a un qui a aimé « le premier » et qui, ayant pris l'initiative de l'amour, a une

responsabilité plus grande (puisqu'il a entraîné l'autre), et donc une autorité plus profonde, en raison même de cette responsabilité.

Il y a là un examen de conscience à faire de temps en temps : se rappeler le « premier amour ». L'Écriture nous demande de nous rappeler toujours le « premier amour[3] », qui doit toujours être présent et qui fait comprendre en quel sens il y a un ordre dans la responsabilité mutuelle – un ordre qui n'est pas celui que les hommes voient, un ordre qui reste un secret. En tout amour d'amitié, et en tout amour d'amitié entre époux, il y a un secret. Ce secret est sans doute le premier moment de l'amour, l'initiative de celui qui choisit l'autre et qui l'entraîne. Quand Jésus nous dit que c'est *lui* qui nous a choisis[4] – ce que saint Jean souligne en disant que Dieu nous a aimés « le premier[5] » –, il veut nous rappeler quelque chose de très important, à savoir qu'il y en a toujours un qui a aimé le premier et qui a donc, profondément, une responsabilité plus grande, parce qu'il a entraîné l'autre. Certes l'autre a répondu librement ; mais il a été entraîné, il a été saisi, il a été pris.

En tout foyer il y aura donc un secret, au cœur de cette responsabilité dans l'amour. Le premier amour, comme tel, est fervent ; il possède donc une très grande spontanéité à l'intérieur de la volonté. L'amour spirituel en effet est plus spontané encore que l'amour passionnel ; mais il est en même temps réfléchi, c'est-à-dire volontaire et lucide. Et parce qu'il est lucide il sait où est en premier lieu la responsabilité.

---

3. Ap 2, 4.

4. Cf. Jn 15, 16 : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis. »

5. Cf. 1 Jn 4, 10 : « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est Lui qui nous a aimés » et 4, 19 : « Quant à nous, aimons, puisque Lui nous a aimés le premier. »

Mais si la responsabilité commence dans ce premier amour, ce premier amour lui-même peut être comme dépassé par l'amour de celui qui répond, et sa responsabilité peut être alors plus grande. Ce n'est pas forcément celui qui répond qui aime le moins ! Il peut même répondre avec une intensité d'amour beaucoup plus grande. Il est toujours très difficile de mesurer l'intensité de l'amour ; mais cela se comprend de l'intérieur, et l'on peut être lucide sur ce point. À quoi se mesure, de l'intérieur, l'intensité de l'amour ? À ce qu'on est capable de sacrifier pour cet amour. Un amour intense est capable de dépasser toutes les difficultés qui peuvent se présenter...

Nous reviendrons là-dessus ; mais je voulais vous parler aujourd'hui de cette responsabilité mutuelle des époux, car si on ne la saisit pas on ne peut pas comprendre tout ce qu'implique l'éducation des enfants. S'il n'y a pas ce « nœud » très profond de la responsabilité mutuelle dans l'amour, on ne peut pas comprendre en quel sens on fait œuvre commune. L'œuvre commune va concrétiser cette responsabilité et la fortifier, mais la responsabilité est antérieure à l'œuvre commune. Ne disons pas que c'est l'œuvre commune à réaliser qui fonde la responsabilité. Non, la responsabilité est fondée sur l'amour réciproque, et c'est l'amour réciproque qui donne à la responsabilité mutuelle ce caractère tout à fait particulier que je soulignais plus haut : l'un a pris l'initiative et l'autre a répondu en prenant à son tour une nouvelle initiative, et en assumant donc une nouvelle responsabilité.

La responsabilité mutuelle des époux croît avec l'œuvre commune qu'ils réalisent. Le premier moment de cette œuvre commune est le commencement d'une nouvelle vie humaine. À ce moment-là se noue d'une manière très forte la responsabilité commune des époux, des parents : dès le premier moment de la conception ils sont responsables l'un

et l'autre de la vie embryonnaire de l'enfant. Dieu a voulu que la vie humaine soit remise à des hommes, au couple, à l'homme et à la femme, qu'elle leur soit remise dans cet état de petitesse, de fragilité, pour que les parents, l'époux et l'épouse, comprennent davantage leur responsabilité. Plus celui en face de qui on se trouve est faible, fragile, plus on comprend la responsabilité qu'on a. Quand nous sommes en face de quelqu'un qui a une autonomie suffisante, nous pouvons certes être responsables de lui, mais notre responsabilité n'est pas la même qu'à l'égard d'un être qui dépend totalement de nous. Le tout-petit, aussitôt après sa conception, est dans une dépendance totale à l'égard de sa mère puisque si on le sépare d'elle il ne peut plus vivre. Le milieu vital maternel, à ce moment-là, est absolument essentiel, non seulement au développement de sa vie, mais à sa vie elle-même, à sa vie substantielle, à ce qu'il est; hors de ce milieu il disparaît. Il y a donc là une responsabilité qui va très loin : une responsabilité *substantielle.* Dieu a voulu cela pour faire comprendre que l'amour des conjoints dépasse tous les autres amours, de ce point de vue-là; entre amis, en dehors du mariage, en dehors de la procréation, il n'y a jamais une telle responsabilité. Des amis peuvent certes être responsables dans une œuvre commune, réaliser ensemble une grande œuvre! Pensons à une œuvre comme celle de Jean Vanier, ou de Mère Teresa. Ceux qui ont pensé de telles œuvres, s'ils les ont pensées avec un ami, sont engagés avec lui et responsables avec lui. Très souvent les grandes œuvres ont été pensées d'abord à deux; il faut qu'auprès d'un berceau il y ait toujours deux regards différents pour se compléter. Toutes les grandes œuvres ont commencé ordinairement par deux personnes qui ont pensé, prié, porté ensemble. Mais les œuvres humaines (je parle ici de l'*œuvre* comme telle), comparativement au mystère de la procréation, comparativement à cette œuvre de la génération, ne sont rien. Elles sont très grandes, encore une fois, mais elles

ne sont rien comparativement à la procréation en ce sens que celle-ci touche quelque chose de *substantiel.* On a complètement perdu ce sens-là aujourd'hui. Et on dira que, pour réaliser telle ou telle chose importante, absolument nécessaire à notre vie, il faut ne pas avoir d'enfants. Attention! Si on est marié, on a pris cette responsabilité en face de Dieu, et on doit comprendre la grandeur de porter ensemble une vie nouvelle, un être nouveau, pour l'éternité. Toutes les autres œuvres disparaîtront avec l'éternité, même les œuvres de la plus grande miséricorde; tandis que là il y a une œuvre qui est éternelle. Dans la génération vous touchez quelque chose d'éternel, puisque vous touchez un être humain qui est appelé à l'éternité, un être qui n'est pas uniquement humain puisqu'il est appelé à être enfant de Dieu. Il faut comprendre cette responsabilité; il faut la vivre. Et c'est cette responsabilité qui fait comprendre la grandeur de l'amour conjugal. L'amour conjugal est source de cette responsabilité substantielle, personnelle, à l'égard d'un nouvel être humain. Parmi les œuvres humaines, c'est la plus grande, encore une fois. Car elle touche une personne humaine et a, de ce fait, quelque chose de substantiel; et comme la personne humaine est appelée à être éternelle, cette œuvre touche quelque chose d'éternel. Éternellement un père restera père; éternellement une mère restera mère. Il y a là un lien que Dieu a voulu, un lien fondamental.

Cette responsabilité à l'égard du tout petit enfant, la mère la vit d'une manière plus immédiate que le père; mais lui aussi doit la vivre et la porter avec l'épouse, avec la mère. C'est la conséquence de son amour et de son acte: il en est donc responsable. L'un et l'autre portent cette responsabilité de deux manières différentes, mais il faut que l'époux comprenne combien à ce moment-là l'épouse réclame son attention. Il peut arriver que l'époux se désintéresse un peu en disant: « C'est toi qui l'as voulu, ce n'est pas moi. » D'autre part l'épouse, à ce moment-là, ne peut plus être

exactement ce qu'elle était avant : elle est liée à un fardeau ; elle est liée à une œuvre. Si l'époux, alors, s'écarte pour continuer sa vie comme si rien n'était changé, il fait porter à l'épouse un poids trop lourd et c'est un manque de responsabilité et donc un manque d'amour. Et à cause de cela l'autorité de l'époux diminue.

L'autorité du père et de la mère par rapport à l'enfant commence dès la conception. Cette autorité s'exercera évidemment surtout dans l'éducation ; mais il faut qu'elle se noue, très profondément dès ce moment-là et que, pendant toute la grossesse, il y ait une œuvre commune. La fragilité de la femme portant son enfant, il faut que l'époux la vive à sa manière, en aidant, en soutenant, en comprenant ce que cela représente. Et si durant la grossesse il y a des moments difficiles, des risques à prendre, il faut qu'ils soient assumés en commun. Les deux sont responsables et les deux doivent vivre pleinement la grandeur de la procréation, avec ses risques, ses difficultés. S'il y a risque, il ne faut surtout pas rejeter la faute sur l'autre : « C'est toi qui l'as voulu », etc. (on fait cela très facilement). Quand cela va bien, quand l'enfant est né, qu'il est beau et que tout le monde l'admire, on reconnaît l'œuvre commune, c'est bien évident ! Mais quand il y a des risques, quand il y a une difficulté, quand le médecin est là pour dire que cela va être périlleux, ce sont les deux qui prennent la responsabilité, jusqu'au bout, en face de Dieu, dans leur conscience. À ce moment-là, la responsabilité mutuelle devient quelque chose de très grand. C'est quand il y a des luttes, des difficultés, que la responsabilité grandit, que l'autorité de l'un par rapport à l'autre grandit. L'autorité, quand elle s'exerce toujours dans la facilité, n'est pas véritablement l'autorité. L'autorité s'exerce avant tout aux moments périlleux. C'est à ce moment-là que l'on voit si on a affaire à quelqu'un qui aime, et c'est à ce moment-là que l'on sent la grandeur de l'autorité et de la responsabilité.

Le second moment, c'est le baptême ; après le don de la première vie, celui de la deuxième vie. Nous parlons ici d'un foyer chrétien. Si le foyer n'est pas suffisamment chrétien, il a tout de même reçu la grâce du mariage et, par le fait même, il s'est engagé à élever ses enfants chrétiennement – autrement le mariage ne signifie rien. Cela, il faut le rappeler : on s'engage à élever les enfants chrétiennement et donc on s'engage, normalement, à demander le baptême[6]. Il y a des questions qui peuvent se poser, dans les mariages mixtes, surtout aujourd'hui où l'Église laisse plus de liberté. Autrefois, en effet, l'Église était très nette ; maintenant, elle laisse beaucoup plus de liberté. Mais elle rappelle au conjoint catholique que son devoir est de faire tout ce qu'il peut pour élever chrétiennement ses enfants et pour les élever dans l'Église catholique. Et un catholique ne doit jamais oublier que sa conscience chrétienne, sa conscience religieuse, doit aller plus loin. S'il regarde, en catholique, l'Église catholique comme celle qui a la plénitude de la Révélation, il doit comprendre que, pour lui, il y a une exigence de foi qui va plus loin. Il faut toujours se rappeler cela, et il faut pouvoir se le dire. Quand on s'aime on peut se le dire. On peut se dire : « Tu épouses un catholique ou une catholique : sache que cela implique des exigences profondes. » Si on ne le dit pas tout de suite, on ne pourra plus le dire ensuite ; car il y a au point de départ une grâce particulière, la grâce euphorique (et vraie) du premier

6. Le mariage implique un amour personnel de l'homme et de la femme qui les engage jusqu'au don de la vie. Or cette vie humaine possède déjà, humainement parlant, une dimension spirituelle qui ne peut pas provenir seulement des parents et qui appelle une intervention de Dieu pour la création de l'âme. Si, de plus, les époux sont chrétiens, c'est leur vie chrétienne qu'ils veulent donner à leurs enfants, et cette vie est une grâce qu'ils ne peuvent pas communiquer eux-mêmes. Pour que les époux puissent ainsi aller jusqu'au bout du don de la vie, il faut l'intervention du Christ dans le baptême et celle de son Église pour une véritable éducation chrétienne.

amour. Si on le dit tout de suite, on est dans la vérité. Si on ne le dit pas, on ne pourra plus le dire ensuite; j'insiste là-dessus parce que j'ai vu maintes fois cela. Certains, au début, disent: « Attendons un peu, ce sont des complications; ce qui est premier, c'est l'amour. » Oui, ce qui est premier est l'amour, mais un véritable amour! On s'épouse en s'engageant à être responsable l'un de l'autre et à se respecter. Il doit donc y avoir suffisamment de confiance mutuelle pour que chacun puisse dire tout de suite les exigences profondes de sa conscience religieuse. Si on ne les dit pas au point de départ, ce sera impossible ensuite parce que dès le point de départ quelque chose n'aura pas été net.

Il est évident que si l'un dit: « J'ai une conscience religieuse qui réclame de moi ceci », l'autre pourra dire: « Moi aussi j'ai une conscience religieuse, qui réclame cela... » On pourra alors discuter et demander conseil. Ce qu'il faut, c'est regarder le problème en face et le régler sans perdre de temps, car, en tant que catholique, on n'a pas le droit de priver du baptême les enfants qui vont naître du foyer, et on doit pouvoir les faire baptiser le plus vite possible. Je dis bien: le plus vite possible, parce que celui qui a la foi chrétienne, la foi catholique, sait que l'enfant naît avec le péché originel et ses conséquences, et il sait que le baptême donne la grâce du Christ qui permet de lutter avec efficacité. Il faut se rappeler cela. C'est pour cela que l'Église désire que le baptême soit donné le plus vite possible. Ce sont les parents qui ont choisi de procréer, et Dieu leur laisse la responsabilité de la vie surnaturelle de l'enfant comme il leur laisse la responsabilité de sa vie naturelle. Ce n'est pas l'enfant qui a demandé à vivre! Personne d'entre nous n'a dit avant sa naissance: « Je demande de naître! » Et nous n'avons pas de complexe, normalement, de ne pas avoir choisi de vivre. Certains peuvent se poser des questions, mais on sait que c'est une inquiétude qui manque de « santé » profonde, de réalisme. Nous n'avons pas demandé à vivre, ni choisi de

vivre ; et c'est la même chose sur le plan surnaturel. C'est étonnant, de voir que Dieu met ici le mystère surnaturel au rythme même du naturel. Il laisse aux parents la responsabilité de la vie surnaturelle de leur enfant, et ils n'ont pas le droit d'abdiquer cette responsabilité. Si on abdique sa responsabilité, on abdique son autorité et on diminue l'amour. On doit aller le plus loin possible dans ses responsabilités, si on est conscient de ce que sont cet amour et cette responsabilité mutuelle.

Les parents, s'ils sont catholiques, s'ils ont reçu le sacrement de mariage, doivent donc demander le baptême pour leur enfant le plus vite possible et comprendre que tous les arguments qu'on leur donnera dans un autre sens ne sont pas divins, mais sont des arguments sociologiques et psychologiques, un regard qui n'est pas celui de l'Église où la vérité vient d'en haut et non pas d'en bas. Si je dis cela très nettement, c'est parce que cela est discuté dans certains milieux. Il s'agit donc de se rappeler la doctrine de l'Église ; et la doctrine de l'Église n'est pas la doctrine *de l'Église*, mais la doctrine *du Christ*, comme la doctrine du Christ est la doctrine du Père[7].

Il faut donc comprendre que c'est l'exigence profonde du sacrement de mariage qui demande que, lorsque l'enfant est né, il soit baptisé le plus vite possible. Je dirai même qu'avant la naissance les parents doivent avoir le *désir* d'offrir leur enfant et le *désir* qu'il soit baptisé, pour que, si jamais il y a un accident, le désir des parents tienne lieu du baptême. Selon la Tradition de l'Église, si quelqu'un a le désir de recevoir le baptême et qu'il ne puisse pas le recevoir effectivement, ce désir remplace le baptême : c'est ce qu'on a appelé « le baptême de désir ». Le tout petit enfant ne peut pas avoir ce désir, mais ses parents peuvent l'avoir.

---

7. Cf. Jn 7, 16 : « Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. »

Et une femme, dès qu'elle sait qu'elle attend un enfant, doit immédiatement l'offrir à Dieu et doit demander à Jésus la grâce pour son enfant, grâce qui passe par elle. Une mère chrétienne attend son enfant autrement qu'une mère païenne, parce qu'elle sait qu'il y a cette alliance avec Dieu, avec le Christ. Elle attend donc son enfant en l'offrant à Dieu, en demandant au Christ de le prendre tout de suite sous sa protection. Et à partir de ce désir de la mère il y a comme une anticipation de la grâce du baptême. C'est très grand, ce que Dieu a confié aux parents ! C'est « l'Église des tout-petits », qui est remise aux parents, directement, au-delà de tout ministère visible. C'est le sacerdoce royal de la mère – et du père, des deux ensemble – qui s'exerce, sacerdoce dont l'acte principal est l'offrande du tout-petit. Autrefois les mères chrétiennes, spontanément, y pensaient tout de suite. Aujourd'hui on l'oublie un peu ; c'est pourquoi il faut rappeler aux parents que leur rôle est très important parce qu'ils portent ensemble le don que Dieu fait de la fécondité, et le don que Dieu fait de l'âme spirituelle du tout petit enfant (puisque l'âme spirituelle vient directement de Dieu). Cette âme spirituelle est ordonnée, selon la sagesse de Dieu, au baptême, à la grâce ; et parce qu'elle est ordonnée à la grâce les parents veulent coopérer jusqu'au bout à l'œuvre de Dieu dans cette alliance fondamentale.

Le baptême réclame l'éducation religieuse ; et l'éducation religieuse est en premier lieu l'œuvre de la mère, dans un très grand respect du tout petit enfant. La première éducation se fait par les gestes maternels. Il ne faut pas oublier que la liturgie chrétienne commence par les gestes de Marie à l'égard du tout petit Enfant Jésus. Ces gestes maternels de Marie auprès de l'Enfant Jésus sont des gestes liturgiques : « Elle l'emmaillota et le posa dans la crèche[8]. »

8. Lc 2, 7.

Toute la liturgie chrétienne commence par ces gestes maternels. Les gestes d'une mère à l'égard d'un petit enfant baptisé sont aussi des gestes liturgiques. Il y a une liturgie familiale ; et elle est absolument nécessaire, surtout dans le monde d'aujourd'hui, parce que nous sommes plus responsables qu'autrefois. Quand on vivait en chrétienté, c'était plus facile. Aujourd'hui, on ne vit plus en chrétienté, on vit dans un monde qui se matérialise ; c'est pourquoi le foyer, qui a encore une certaine indépendance, une certaine autonomie, doit vivre une véritable liturgie familiale. Et celle-ci commence chez la mère : avant que l'enfant ne réponde, la mère devance. On cite souvent ce geste d'un disciple d'Origène, qui est si grand : après le baptême, il baise la poitrine de son tout petit enfant, reconnaissant par là qu'il est le tabernacle de Dieu. C'est vrai : un petit enfant purifié par le baptême est le tabernacle de Dieu. Les parents le savent, dans leur regard chrétien sur leur enfant. Et ils savent que ce tout-petit reçoit ce don, sans le savoir, mais qu'il le reçoit réellement par la médiation des parents. C'est en effet la médiation de la foi des parents, la médiation de l'amour des parents, qui a permis à Dieu de communiquer ce don. Les parents sont donc responsables parce qu'ils sont médiateurs de la communication de ce don. Leur sacerdoce royal de fidèles s'exerce là en premier lieu.

La mère doit donc comprendre qu'elle prépare l'éclosion de la vie spirituelle, de la vie surnaturelle de son enfant. Ses gestes y disposent. Son attitude, sa présence, son amour, vont permettre l'éclosion de la foi chez le tout petit enfant. Le don de la foi est fait au baptême, mais il faut qu'il s'exerce, et qu'il s'exerce très vite. Un enfant a beaucoup plus vite qu'on ne le pense des possibilités divines d'exercer la foi, l'espérance et la charité. L'exercice des vertus théologales, chez un tout petit enfant, peut aller beaucoup plus vite que l'éclosion de la prudence humaine, des sciences humaines, et même du langage humain. Il faut très peu

d'éclosion de connaissance, d'amour, pour qu'immédiatement il puisse y avoir une foi qui reste embryonnaire, certes, mais qui est réelle. C'est pour cela que la mère doit très vite prier avec l'enfant, et lui apprendre à faire le signe de la Croix, à comprendre que Dieu est présent, que Jésus est là. Elle doit surtout prier avec lui. Il est très important de l'entraîner dans la prière et de lui apprendre à prier. C'est le rôle de la mère au point de départ. Car le père n'est pas tellement présent quand l'enfant est tout petit. Il peut être présent, certes, mais il l'est de manière intermittente, tandis que la mère demeure avec l'enfant. C'est donc elle avant tout qui est responsable de cette première éclosion de la foi, de l'espérance, et de l'amour; et cette première éclosion de la foi, de l'espérance et de l'amour se fait dans un climat de prière. La foi de l'enfant ne peut pas s'éveiller en dehors de ce climat de prière.

Il faut que l'époux respecte cela, qu'il en soit comme le gardien et que très vite, dans la mesure où cela lui est possible, il vienne s'associer à cette prière. L'enfant, en effet, remarque beaucoup plus de choses qu'on ne le pense; s'il ne voyait prier que sa mère, et jamais son père, il y aurait vite dans son cœur des petites interrogations. La comparaison est une activité qui s'éveille très vite dans l'intelligence humaine: l'intelligence de l'enfant se développe dans la comparaison. L'enfant fera donc cette comparaison, qui est première puisque c'est l'amour qui est premier chez l'enfant – et un amour de Celui qui nous dépasse (puisque l'enfant a la foi). Il faut donc que le père, dans la mesure du possible, ne soit pas étranger, qu'il soit présent à la prière. Cela peut du reste être merveilleux pour le père lui-même. S'il n'a pas beaucoup de foi, ou s'il n'a pas du tout la foi, Dieu peut se servir de cela. Dieu se sert beaucoup plus des enfants qu'on ne le pense pour redonner ou communiquer la foi. De plus, la mère peut parler simplement à son enfant, alors qu'elle ne peut pas dire aussi simplement les choses à

son époux; c'est donc une manière très belle de communiquer la vérité parfaite. L'époux écoute pour l'enfant; et comme il l'aime, il faut bien qu'il s'intéresse! S'il aime son enfant il s'intéresse à tout ce qu'il y a en lui. Il ne faut jamais oublier cela, surtout dans les foyers où les époux n'ont pas la même religion ou pas la même intensité de foi. Le plus souvent, l'épouse a une foi plus profonde et une dévotion plus grande. C'est le privilège de la femme, il faut bien le reconnaître. Il faut qu'elle comprenne qu'elle a ce privilège, non pas de communiquer la foi, puisque la foi, c'est Dieu qui la donne directement, mais de communiquer l'exercice de la foi, de communiquer sa propre ferveur dans la prière.

Voilà la première éducation de l'enfant, éducation qui doit se prolonger ensuite de manières diverses. Je ne peux pas regarder ici toutes les étapes de l'éducation mais il serait très important de le faire, parce que ces étapes sont diverses par rapport à l'éclosion de la foi, de l'espérance et de l'amour, dont nous avons parlé. Ce qui est sûr, c'est que dans un foyer chrétien, surtout dans le monde d'aujourd'hui, il faut être très attentif à cette première éducation: c'est le « noviciat » de la foi. Il faut y être très attentif parce qu'aujourd'hui on sait combien, à partir de quatorze ans, ou déjà treize ans, il est difficile de maintenir l'influence familiale. Dans certains foyers cela peut durer un peu plus longtemps: il y a des grâces de Dieu; mais très souvent, dès quatorze ou quinze ans, il y a des brisures. L'enfant commence à s'opposer, parce qu'il a entendu toutes sortes de choses et qu'il vit des idéologies d'aujourd'hui, ce qui est inévitable. Il y a donc des brisures et l'influence des parents n'est plus du tout la même, la responsabilité des parents ne peut plus s'exercer de la même façon. Voilà pourquoi il faut que la première éducation soit particulièrement qualitative, particulièrement lucide, et particulièrement intense, parce qu'on ne rattrapera pas plus tard ce qui n'aura pas été donné à ce moment-là. C'est déjà vrai au niveau psychologique,

mais c'est encore beaucoup plus vrai au niveau de la foi parce que la foi dépasse le point de vue psychologique et va plus loin. La première éducation doit donc être particulièrement soignée et vécue pour que la foi des parents, dans son exercice, se communique le plus possible.

Dès que l'enfant commence à être capable d'écouter et de recevoir un enseignement, ce premier enseignement de la foi doit être donné par la mère. Cela fait partie du mystère de l'Église catholique où Marie a une place privilégiée. Toutes les mères doivent comprendre qu'elles sont liées au mystère de Marie, et elles doivent très vite donner ce premier enseignement, en lisant l'Évangile, en parlant de Jésus, pour que l'enfant connaisse le mystère d'amour du Christ, la présence de l'amour du Christ. Le souci d'une éducation chrétienne, dans un foyer chrétien, consiste à comprendre la hâte de l'Esprit Saint par rapport au développement de la foi, de l'espérance et de l'amour; à comprendre que cela passe avant tout le reste – autrement ce n'est plus une éducation chrétienne – ; on retombe dans une éducation qui peut être très intelligente, mais qui reste humaine: « Les païens en font autant[9]. » Un foyer chrétien a quelque chose d'unique qu'il doit absolument transmettre; il est responsable de cela en face de Dieu, en face du Christ. Et il faut comprendre que les vertus théologales – la foi, l'espérance et l'amour – ne réclament pas, dans leur exercice, un développement psychologique tellement grand.

C'est à partir de ce développement des vertus théologales qu'il y aura dans l'éducation chrétienne le souci de rectifier l'enfant et de l'aider à découvrir le sens moral. Cela vient *après* l'éclosion des vertus théologales. Il faut respecter l'ordre divin. Ce ne sont pas premièrement les vertus morales qu'on doit faire s'épanouir, mais l'amour, la foi et l'espérance, et les liens d'amitié, de confiance de l'enfant à

9. Mt 5, 47.

l'égard de sa mère et de son père – ceci *dans la lumière du Christ*. C'est à partir de là que pourra se faire l'éducation commune, qui consiste d'abord à apprendre à obéir. Il ne faut pas croire que l'éducation moderne va supprimer l'obéissance ! Il n'y a pas d'éducation sans obéissance. Si vous laissez l'enfant faire tous ses caprices, qu'en sera-t-il quand il aura vingt ans ? Et qu'en sera-t-il quand il aura seize ans si, dès le point de départ, vous riez de toutes ses petites initiatives et êtes en admiration devant toutes ses bêtises ? C'est charmant, je suis d'accord ! Qu'on en parle le soir quand l'enfant n'est plus là, très bien ! Mais qu'on ne le fasse pas quand il est présent. C'est un manque de respect envers l'enfant, parce que c'est le flatter ; et quand on flatte l'enfant on a beaucoup de peine ensuite à le redresser. Il ne faut pas oublier que l'enfant est un être humain qu'on doit respecter ; il n'a pas des mœurs humaines égales aux nôtres, mais il est un être humain et, de plus, un fils de Dieu ! Il a la foi, il a l'espérance et l'amour. On doit donc avoir un grand respect de lui. Et le plus grand respect qu'on puisse lui manifester, c'est de lui apprendre à obéir. Pourquoi ? Parce que l'obéissance, en terre chrétienne, fait le lien entre les vertus théologales et les vertus morales. Jésus est mort dans l'obéissance[10] et toute sa vie a été vécue dans l'obéissance[11]. Je dis cela parce qu'une des astuces du démon, aujourd'hui, est de supprimer l'obéissance ; et, en supprimant l'obéissance, de supprimer toute éducation. Sans

---

10. Cf. Jn 14, 30-31 : « ...il vient, le Prince de ce monde ; sur moi il n'a aucun pouvoir, mais il faut que le monde reconnaisse que j'aime le Père et que je fais comme le Père m'a commandé. Levez-vous, partons d'ici ! » Voir aussi Mt 26, 39 et 42 ; Rm 5, 19 ; Ph 2, 8.

11. Cf. Jn 5, 30 : « Je ne puis rien faire de moi-même... » ; Jn 6, 38 : « Je suis descendu du ciel pour faire, non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. » ; He 10, 5-7 (citant Ps 40, 7-9) : « En entrant dans le monde, le Christ dit : "Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation, mais tu m'as façonné un corps." [...] Alors j'ai dit : "Voici, je viens, [...] pour faire, ô Dieu, ta volonté." »

obéissance, il n'y a plus d'éducation possible. On peut encore instruire – quoique ce soit bien difficile – ; car, quand on est en face de gens qui ne savent plus du tout obéir, il est bien difficile d'éveiller leur intelligence. On peut encore le faire. Il ne faut pas dire d'une façon absolue qu'on est sûr d'y parvenir, mais cela reste possible; tandis qu'en éducation, s'il n'y a pas d'obéissance, on ne peut plus rien du tout.

Ce qu'il s'agit de faire comprendre aux enfants, c'est que l'obéissance est exigée *dans l'amour*, et que l'obéissance est nécessaire *pour eux*. Ce n'est pas nous qui *imposons* : c'est *pour eux*. Il faut leur donner l'intelligence de l'obéissance en leur faisant comprendre que c'est pour leur bien et que s'ils ne font pas ce qu'on leur demande ils se replient sur eux-mêmes et perdent beaucoup de temps. Ils peuvent comprendre, bien plus qu'on ne le pense, parce qu'ils sont intelligents. Il faut éveiller en eux cette obéissance intelligente dans laquelle un lien se fait entre les parents et les enfants. Le bien commun du foyer se réalise dans la responsabilité qui se prolonge jusqu'à l'enfant. Or la responsabilité se prolonge jusqu'à l'enfant dans l'obéissance. S'il n'y a pas d'obéissance, il n'y aura pas de bien commun et la famille ne sera plus « une ». Mais, encore une fois, il s'agit de bien comprendre ce qu'est l'obéissance – et c'est difficile. Il faut faire comprendre à l'enfant que l'obéissance le fait participer à la responsabilité des parents, et que l'obéissance ne supprime pas les initiatives ni les spontanéités; qu'elle n'est pas quelque chose qui brime, comme une obéissance qui s'imposerait au nom d'un pouvoir, une obéissance d'esclave. Une obéissance qui s'impose au nom d'une autorité d'amour est au contraire quelque chose qui permet à l'enfant d'entrer profondément dans l'unité que représente le foyer.

Cette obéissance est d'autant plus nécessaire quand l'enfant n'est pas seul; et il est important de faire

comprendre très vite à l'aîné qu'il a une responsabilité et qu'il joue un peu, à l'égard de ceux qui viennent après lui, un rôle de « cause exemplaire ». Il ne faut évidemment pas faire peser cela sur lui trop lourdement; c'est du reste dangereux. Ce n'est pas facile d'être l'aîné d'une famille ! Il y a parfois des aînés qui restent éternellement l'aîné de tout le monde parce qu'ils étaient les aînés de la famille. On a tellement fait peser sur eux le poids d'être l'aîné qu'ils le restent indéfiniment, même pour leur épouse ! Cela, c'est très mauvais; mais cela n'empêche pas qu'il y ait une véritable responsabilité incombant à l'aîné.

À partir de l'obéissance on donnera à l'enfant le *sens du travail*. L'éducation donne le sens du travail. Le travail n'est pas spontané, il se fait dans l'obéissance – à la différence du jeu, qui est spontané. Vouloir transformer le travail en jeu... peut-être est-ce faisable au début, par moments ! Mais vient un moment où on est obligé de faire comprendre à l'enfant que le travail n'est pas le jeu et qu'il faut nécessairement en arriver à travailler dans l'obéissance – ce qui aide beaucoup, du reste.

V

La Sainte Famille

(*Récollection*)

1

Dans cette série de conférences, nous essayons de réfléchir sur l'amour conjugal et la famille dans le regard de Dieu. Je crois qu'il est bon aujourd'hui de faire comme un pas en avant, d'aller encore plus loin, en essayant de comprendre que la famille, par la Sainte Famille, « s'introduit » jusque dans le mystère de la Très Sainte Trinité. Il n'y a pas seulement un regard de Dieu sur l'homme, il y a le regard de Dieu sur l'homme *lié à la famille*, et ce regard de Dieu sur la famille va très loin puisque Dieu a voulu qu'il y ait la Sainte Famille, ce mystère par lequel Dieu « descend » dans une famille. Et Dieu, en s'introduisant dans une famille, la transforme et lui donne ses dimensions plénières, des dimensions jusque-là inconnues, qui ne sont plus des dimensions humaines. C'est du reste pour cela que nous sommes dépaysés quand nous regardons la Sainte Famille. Cela n'a rien à voir avec notre famille, c'est évident! Dans une famille il y a quelque chose de très beau, du point de vue humain et divin, mais il y a aussi toutes les difficultés, les luttes, les limites humaines. Dans la Sainte Famille, il n'y a, j'allais dire, que du positif, rien de négatif; mais il y a eu

des purifications et des luttes[1]. C'est du reste très beau, de voir qu'il y a eu des luttes dans la Sainte Famille. Certes, ce n'était pas des rivalités: il n'y a pas eu de rivalités entre Joseph et Marie, ni entre Marie et l'Enfant Jésus! Aucune rivalité, mais des luttes, qui sont même allées beaucoup plus loin que celles que connaissent les familles humaines ordinaires. Cela nous fait comprendre que lorsque Dieu « descend » dans le cœur de l'homme, lorsqu'il s'empare du cœur de l'homme pour lui donner sa dimension plénière, nécessairement la lutte atteint un paroxysme. Il ne peut pas en être autrement, car il faut que l'humain soit entièrement assumé par le divin; il faut que l'humain serve comme de support au divin et permette au divin de pouvoir s'épanouir pleinement et totalement.

Aujourd'hui, on regarde facilement la famille d'une façon un peu lointaine, alors que Dieu a toujours voulu lier la famille et l'Église, et que pour cela il a voulu la Sainte Famille. La Sainte Famille est à la fois le modèle de la famille chrétienne et le modèle de l'Église; non seulement l'Église de la terre, mais aussi l'Église du Ciel. Elle oriente profondément notre vie vers la béatitude, vers la Très Sainte Trinité.

Nous allons d'abord regarder rapidement la Sainte Famille au niveau théologique: quelle est la place de la Sainte Famille dans l'économie divine? Quelle est sa place dans la sagesse de Dieu? C'est à cela que répond Jean Paul II quand il regarde le début de la Genèse en vue de mieux comprendre ce qu'est la famille chrétienne[2]. Cela peut sembler n'avoir qu'un rapport lointain, mais en réalité c'est fondamental: on ne peut pas saisir ce qu'est la famille chrétienne sans regarder d'abord le projet de Dieu; et le

1. Voir ci-dessous, p. 126-133 et 178-181.

2. Voir JEAN PAUL II, *À l'image de Dieu, homme et femme*, Le Cerf 1980.

projet de Dieu nous est donné dans les onze premiers chapitres de la Genèse. Ils sont difficiles à comprendre à cause de leur symbolisme, un symbolisme divin dont nous ne saisirons jamais pleinement la signification. C'est un langage à la fois poétique, métaphysique et théologique. C'est plus intelligent que tout ce qu'on peut raconter parce que c'est Dieu qui regarde le couple, c'est Dieu qui regarde l'homme et la femme « créés à son image ».

Dans le regard de Dieu, nous voyons que l'homme et la femme sont intimement liés : on ne peut pas les séparer. Le démon cherche toujours à diviser ce que Dieu a uni et il essaie de créer une opposition : il essaie de faire croire à l'homme qu'il peut réaliser sa mission seul, ou à la femme qu'elle peut réaliser sa mission seule. Or le premier récit de la Genèse montre que Dieu, dans sa sagesse, les unit : « Homme et femme il les créa[3]. » C'est étonnant, surtout si, du point de vue théologique, nous comparons cette création avec celle des anges. Pour la création des anges, Dieu n'a pas fait la même chose : il a créé chaque ange pour lui-même, comme une personne. La famille n'existe pas chez les anges. La famille apparaît avec la création du chef-d'œuvre de Dieu – car l'homme et la femme sont bien le chef-d'œuvre de Dieu.

Là il faut toujours se rappeler qu'il y a un double regard théologique : le regard de théologie mystique et le regard de théologie scientifique. Saint Thomas, en théologie scientifique, regarde la noblesse des intelligences. Du côté de la noblesse des intelligences, évidemment, les anges passent avant nous[4] ; mais, du côté de la capacité du cœur, nous passons devant eux. La hiérarchie que donne saint Thomas est donc très juste dans la perspective d'une théologie scientifique, où l'on regarde la noblesse des êtres, car il est bien

3. Gn 1, 27.

4. Voir *Somme théologique*, I, q. 55, a. 2 et q. 56, a. 3, *sed contra*.

évident que les anges ont une noblesse plus grande que la nôtre. Je ne sais pas comment les anges nous regardent, mais ils doivent se dire : « Comme ils sont étonnants ces petits derniers, pas très intelligents ! Ils ont beaucoup de peine à se tenir debout, beaucoup de peine à contempler, à maintenir l'esprit en eux. » Ce n'est pas facile, en effet, de maintenir l'esprit en nous : il y a un tel poids de la sensibilité, un tel poids de l'imagination ! Nous, nous considérons l'imagination comme quelque chose de très grand, mais pour un ange, c'est assez grossier !

Dieu a d'abord créé les anges. Ils passent avant nous du point de vue de l'intelligence. Du point de vue de l'amour, c'est différent. C'est du reste pour cela que Dieu a voulu un monde matériel. Cette grande question se pose de nouveau aujourd'hui avec beaucoup de force : « Pourquoi Dieu a-t-il créé un monde matériel ? » Si Dieu a créé un monde matériel, cet univers que nous voyons et dans lequel nous vivons, c'est pour réaliser son chef-d'œuvre, c'est-à-dire l'homme et la femme. Et pour réaliser son chef-d'œuvre, il a uni l'esprit et la matière. On y est habitué parce qu'on vit dedans mais, au fond, c'est un tour de force que d'unir la matière et l'esprit ! Et si Dieu a uni la matière et l'esprit, ce n'est pas pour la noblesse de l'esprit ; c'est pour autre chose. Les philosophes de l'Antiquité s'interrogeaient à ce sujet. Platon ne comprenait pas que l'esprit puisse être uni à la matière. Pour lui, c'est un non-sens que l'esprit soit uni à la matière ! Pour l'esprit, c'est très ennuyeux de devoir dormir, de devoir manger, d'être lié à tout le conditionnement du temps et du lieu ! Si Dieu était uniquement intelligent, il n'aurait jamais réalisé la matière – la matière est toujours comme un obstacle, comme une limite à l'intelligence –, mais parce que Dieu est Amour, il réalise ce lien entre l'esprit et la matière, pour permettre à l'amour de se communiquer. Et Dieu a voulu dès le point de départ communiquer à l'homme et à la femme, au couple, un

amour fécond. C'est le grand mystère de la fécondité, qui est lié à la surabondance de l'amour. Platon a bien compris que la fécondité est la surabondance de l'amour, mais il n'a pas compris l'union de l'esprit et de la matière, il n'a pas saisi comment la matière permet à l'amour d'aller plus loin. Comme le dit le vieux dicton : « On a toujours besoin d'un plus petit que soi. » Nous avons besoin de la matière, de notre corps, de notre sensibilité, de notre imagination, pour que l'amour puisse aller jusqu'au bout, qu'il puisse vraiment surabonder.

Il faut souvent, dans notre foi, avoir ce regard de Dieu sur son chef-d'œuvre tel qu'il l'a créé. Il faut être attentif à ce que Dieu a fait et revenir à la source. C'est pour cela que le Saint-Père revient à ces onze premiers chapitres de la Genèse : il sait qu'il y a là un secret qu'on a oublié. Les Pères de l'Église (pensons à saint Augustin) étaient très attentifs à ces chapitres de la Genèse. Le Saint-Père les reprend et nous oblige, par là, à revenir à cette théologie des Pères de l'Église et à regarder l'homme et la femme, à regarder la famille, comme Dieu lui-même nous apprend à les regarder, dans un regard de sagesse. Aujourd'hui la famille est en péril, on le sait bien, elle est terriblement secouée ; alors il faut revenir à ce qu'il y a de primordial, de fondamental. Ce n'est pas du tout s'enfermer dans une cave parce qu'on a peur ! C'est retourner à la source pour reprendre une vigueur nouvelle ; et pour nous, la source de la Révélation, ce sont les onze premiers chapitres de la Genèse.

Donc revenons à ce regard de Dieu sur l'homme et la femme, à ce regard de sagesse. Dieu a voulu l'unité du couple, il les a créés homme et femme. Et dans le second récit de la Création, c'est le regard d'amour : Dieu crée la femme en dernier lieu, après avoir créé l'homme, pour bien faire comprendre le rôle de complémentarité qu'a la femme, son rôle de médiation dans l'ordre de l'amour. Elle est la dernière : cela ne signifie-t-il pas que c'est en elle que

Dieu mettra le secret le plus profond de son amour? La femme est responsable de l'amour dans le monde, c'est son rôle dans la vision de Dieu. Ce second récit de la Création, il faut le relire souvent, parce que, étant très symbolique, il est difficile à comprendre. Les paroles du Saint-Père, et la manière parfois étonnante dont il regarde ce texte de la Genèse, sont pour nous matière à réflexion. On ne comprend pas toujours avec exactitude ce second récit, où Dieu crée la femme à partir de l'homme. C'est à partir de l'homme que Dieu réalise la femme pour montrer le lien de dépendance, mais en même temps il la crée directement, sans demander conseil à l'homme. Et cela, c'est très important: la femme a un lien direct avec Dieu, comme l'homme a un lien direct avec Dieu; l'un et l'autre sont vraiment des *personnes*. Il y a quelque chose de sacré dans l'homme et dans la femme, puisqu'est sacré ce qui est directement relié à Dieu, ce qui provient directement de lui. Il y a quelque chose d'irréductible entre l'homme et la femme et cependant Dieu veut les unir; les unir non pas pour les confondre, mais pour que l'un et l'autre soient davantage des personnes plus directement unies à lui.

Ce récit du début de la Genèse montre donc le regard de Dieu comme Créateur et comme Père sur l'homme et la femme: il veut tout de suite que la nature humaine se réalise dans l'homme et la femme, en vue du mystère de la fécondité, en vue du mystère de l'amour. Dieu veut inscrire dans le cœur de l'homme et de la femme cette finalité profonde: qu'ils puissent participer à son mystère d'amour.

Nous savons comment l'intention première de Dieu a été immédiatement contrecarrée: le symbolisme du serpent et le symbolisme du dragon[5] montrent l'attaque « numéro un » à l'égard de la femme. L'homme est à l'abri derrière la femme! C'est elle qui est attaquée en premier lieu.

---

5. Cf. Gn 3, 1 sq.; 2 Co 11, 3 ; Ap 12, 9 et 20, 2.

Pourquoi ? Parce que le démon veut saisir le secret que Dieu a mis dans son cœur. Il est un arracheur de secrets. Il sait très bien que, lorsqu'on n'a plus de secret dans son cœur, on n'a plus aucune force. Il y a dans *Mort sans sépulture* une de ces remarques très intelligentes du théâtre de Sartre : il dit que pendant la guerre, quand on arrachait le secret de quelqu'un qui luttait dans le maquis, il n'avait plus aucune force de résistance. C'est très juste. Sans le savoir, Sartre reprenait, à sa manière, la parole des Pères de l'Église qui disent que le martyr, c'est celui qui garde le secret de Dieu dans son cœur. Si on a un secret qui nous lie à Dieu, qui nous lie au Christ, on est capable de donner sa vie, parce que le secret est ce qui unit notre cœur à Dieu. C'est déjà vrai au niveau humain : le secret lie notre cœur à quelqu'un qu'on aime, et par là nous permet d'être fort. Quelqu'un qui n'a plus de secret n'a aucune force. Dans le monde d'aujourd'hui, on ne veut plus de secret, on veut tout arracher, et c'est toujours par la ruse et par la puissance qu'on arrache les secrets. Le serpent symbolise la ruse, le dragon symbolise la puissance ; et les deux se joignent pour arracher les secrets !

À travers la tentation, l'intention du serpent est d'arracher le secret du cœur de la femme pour l'empêcher d'aimer, pour l'empêcher d'être gardienne à l'égard d'Adam, gardienne de l'amour. Car elle est gardienne de l'amour ! L'homme est toujours faible, il a besoin d'être gardé par quelqu'un qui, en raison même de son amour, a comme un « sérieux » plus profond dans l'ordre de l'amour. Le sérieux de l'homme et le sérieux de la femme ne sont pas les mêmes. Il y a une profondeur d'amour dans le cœur de la femme qui maintient en elle ce sérieux et lui donne le sens de la gravité des choses alors que l'homme, à cause de son intelligence qui raisonne, n'est pas sérieux de la même manière. Si nous pouvions faire un test du sérieux de l'homme et du sérieux de la femme, nous serions très étonnés,

et cela nous ferait comprendre la tactique du démon qui pénètre dans le cœur de la femme pour arracher ce secret. À partir de là, la femme ne peut plus être gardienne de l'amour. Elle a manqué profondément à ce que Dieu lui demandait : être là pour permettre à l'homme d'aimer. Elle a été tentée ; elle a voulu être première, passer devant l'homme. Au fond, c'est cela, la connaissance du bien et du mal[6]. Elle est passée devant l'homme dans l'ordre de la tentation. Le démon est habile : on désire toujours être premier, dans un domaine ou dans un autre ! Le démon a fait passer la femme devant l'homme, dans ce domaine de la tentation, pour qu'elle puisse retrouver une primauté du côté de l'intelligence, alors que sa primauté était du côté du cœur. Le démon veut toujours séparer l'amour de l'intelligence, il veut séparer ce que Dieu a uni.

Il faut bien comprendre que la blessure première, conséquence du péché, se situe à l'intérieur même de l'amour conjugal. C'est à l'intérieur même de la communauté formée par l'homme et la femme que le démon a pénétré, arrachant le secret de cette communauté, arrachant ce qui lui donnait sa signification. Quand vous regardez les conséquences du péché dans le cœur de l'homme et dans le cœur de la femme, vous voyez qu'elles sont différentes. C'est là que le démon a ébranlé la citadelle : il a isolé l'homme et la femme. On n'est pas unis dans la faute, même quand on pèche l'un à cause de l'autre ; et c'est ce qui est arrivé : Ève n'a pas voulu être seule dans le péché, alors elle a entraîné Adam. On ne veut jamais être seul, on veut être solidaire dans le péché, on veut que le péché soit collectif. La première collectivité du péché est là ! Pour que le péché de la femme ne reste pas seul, il faut qu'il soit tout de suite communiqué à l'homme. Et à partir de là, l'unité ne peut plus se faire, parce que l'unité à l'intérieur de la

6. Cf. Gn 3, 22.

communauté familiale ne peut se faire que dans l'amour. C'est donc vraiment dans le couple, et à l'intérieur même du cœur de la femme, que le venin démoniaque de l'orgueil a pénétré; il a empêché la femme de garder le secret de Dieu et il a introduit la rivalité entre l'homme et la femme. Au lieu de la complémentarité étonnante voulue par Dieu, il y a la rivalité: l'un souhaite prendre la place de l'autre, l'un devient rival de l'autre. C'est la conséquence immédiate de la faute: la rivalité pénètre dans le cœur de l'homme et de la femme.

Nous savons que Dieu a voulu tout reprendre. Il a permis la faute pour une plus grande miséricorde. Car Dieu ne « boude » jamais! Et il reprend tout. Comment reprend-il tout ici? Il reprend tout, au point de départ, par Abraham. Et il est important maintenant de voir cela. Il reprend tout par la foi d'Abraham. Sara ne reçoit le message de Dieu qu'en second lieu. Abraham reçoit les « trois » en Patriarche[7], très heureux de les recevoir, et Sara est à la cuisine, mais elle écoute, car elle a tout de même le droit de savoir un peu ce qui se passe! Elle écoute et elle sourit devant la promesse invraisemblable d'avoir un fils. C'est un passage étonnant!

C'est très net, dans l'Ancien Testament: le péché a comme conséquence la stérilité; le péché, en effet, supprime la surabondance de l'amour. On va retrouver cela dans le monde d'aujourd'hui: ce monde qui n'adore plus Dieu deviendra un monde stérile; et cela va aller beaucoup plus vite qu'on ne le pense. C'est annoncé dans l'Ancien Testament, or « pas un iota de la Loi ne disparaîtra[8] ». Actuellement les choses anciennes reviennent avec une acuité extraordinaire, justement parce qu'on ne veut plus les regarder. On ne comprend pas qu'il y a une unité dans

7. Voir Gn 18, 1-15.
8. Mt 5, 18.

la vision de Dieu. Sara est stérile ; et Dieu choisit ce couple malgré la stérilité de Sara. C'est du reste extraordinaire ! Il aurait pu choisir un autre couple. Non, il a choisi Abraham et, parce qu'Abraham est lié à Sara, il choisit aussi Sara. C'est d'abord Abraham qui est choisi : il est l'ami de Dieu ; Sara est choisie en second lieu, et d'une façon assez particulière. Dieu l'a éprouvée : la servante est passée devant elle. Cela n'a pas été facile d'accepter que la servante soit féconde et que le petit Ismaël naisse avant Isaac. Mais Dieu a fait alliance avec le couple : Dieu a aimé Sara à cause d'Abraham. Peut-on dire que Dieu aime Rébecca à cause d'Isaac ? Non, on ne peut pas le dire de manière absolue. Il y a un lien de Dieu avec Rébecca tout à fait différent du lien de Dieu avec Sara. La preuve en est que le désir de Rébecca coïncide avec le désir de Dieu.

Il faut souvent relire ce début de la Genèse, il est tellement beau ! Les onze premiers chapitres sont difficiles car c'est un regard « métaphysique », si j'ose dire, mais le reste de la Genèse est très beau du point de vue, j'allais presque dire, de la « psychologie humaine ». Si on en avait le temps, on lirait ensemble toute la Genèse et on y découvrirait toute la théologie de la famille, parce que c'est dans la Genèse qu'on découvre profondément cette manière dont Dieu éduque Abraham, dont il éduque Isaac… Et on découvre le regard différent de Dieu sur Sara et sur Rébecca. Rébecca, au bon moment, un moment particulièrement important, va agir de manière à ce que Jacob passe devant Esaü : c'est elle qui va choisir, qui va décider. Donc on ne peut pas dire, quand il s'agit de ce second couple, que Dieu aime Rébecca à cause d'Isaac. Rébecca passe devant. Et elle passe devant au niveau de l'amour, c'est-à-dire au niveau du choix, et du choix de prédilection. La femme retrouve donc sa place dans l'ordre de l'amour. Il a fallu la première alliance avec Abraham pour que la femme reprenne sa place. Avec Rébecca, la femme redevient celle qui, dans l'ordre de

l'amour, décide. L'homme décide dans l'autorité et la femme décide dans l'ordre de l'amour. C'est vrai, la femme a le privilège particulier de mieux comprendre les prédilections; l'homme les comprend difficilement – il est plus enclin à l'égalité... Cela, c'est le sens de la justice. La femme, elle, a davantage le sens profond des vraies prédilections d'amour.

Quand on regarde le troisième couple (car ce sont ces trois couples-là qui reprennent tout), on voit que Rachel l'emporte de beaucoup: elle a conquis le cœur de son mari, et jusqu'à la fin de sa vie Jacob ne pensera qu'à elle. Même quand Rachel sera morte, il n'y aura plus qu'elle et les deux petits qui sont nés d'elle, Joseph et Benjamin, qui compteront pour lui. Rachel a pris complètement possession du cœur de son époux. Sara, Rébecca, Rachel! Il est beau de voir comment la femme reprend progressivement la place que Dieu lui a donnée. Nous sommes là au point de départ de toute l'alliance avec le peuple d'Israël. L'alliance avec le peuple d'Israël commence avec la famille. C'est pour cela que le peuple d'Israël aura un tel sens de la famille, et de la femme, gardienne des traditions. C'est la femme qui garde les traditions (Sara); c'est la femme qui garde le choix, le choix de prédilection (Rébecca); et c'est elle qui conquiert le cœur de son époux (Rachel).

Que se passe-t-il ensuite? Dieu va sauver toute l'humanité par la famille, par le mystère de Marie.

Ici, soyons attentifs, parce qu'il y a quelque chose de tout à fait nouveau. Regardons dans saint Luc le récit de l'Annonciation: Dieu commence par la femme, Marie. Il y a là comme une espèce, j'allais presque dire, de révolution! Mais comprenons bien: une révolution divine, c'est-à-dire un amour excessif, qui va encore beaucoup plus loin. Dieu ne peut pas être révolutionnaire, c'est bien évident! Mais pour nous, c'est comme une révolution, c'est quelque chose

de totalement nouveau. Dieu n'avertit pas Joseph en premier lieu (alors qu'il avait averti d'abord Abraham, Isaac et Jacob), il avertit en premier lieu Marie. C'est Marie qui reçoit la confidence de Dieu. Dieu lui révèle le mystère de l'Incarnation : il veut venir « habiter au milieu de nous ». Et cela commence par le mystère de Marie, le mystère de Marie *en tant qu'elle est déjà fiancée à Joseph*. Le texte de l'Écriture nous montre, avec une insistance tout à fait particulière, que Dieu reprend tout, radicalement, selon un ordre nouveau.

L'Ancienne Alliance était liée aux onze premiers chapitres de la Genèse, nous l'avons vu. Il y a comme une continuité entre les onze premiers chapitres de la Genèse, qui nous donnent l'ordre naturel des choses, et l'Ancienne Alliance qui continue cet ordre naturel. Il y a un lien de parenté entre Abraham, Isaac et Jacob, et ce lien de parenté est sanctifié par Dieu, mais c'est tout de même un lien selon la chair et le sang. Et l'homme, qui a l'autorité, passe devant : Abraham, Isaac, Jacob.

Qu'y a-t-il de tout à fait nouveau dans le mystère de l'Annonciation ? C'est que Marie, tout en étant fiancée à Joseph – le texte de l'Écriture le souligne –, passe la première. Il semblerait, puisque Marie est fiancée à Joseph et étant donné les mœurs du temps, que c'est à Joseph de prendre les responsabilités ! Or voilà que Dieu dépasse tout ce conditionnement temporel – ce conditionnement pourtant voulu dès le point de départ, dans l'œuvre de la création de l'homme et de la femme – et il reprend tout à partir de Marie, à partir de la femme. La femme, ici, va passer devant l'homme. Il faut saisir ce qu'il y a là de si étonnant, de si audacieux, parce que c'est cela, le mystère de la Sainte Famille. C'est à l'Annonciation qu'on comprend, et de l'Annonciation à la Croix. La Genèse nous donne donc le fondement de la famille ; l'Ancienne Alliance avec

Abraham, Isaac et Jacob nous en montre la réalisation première ; et il y a cette « reprise » par Marie.

Nous devons essayer de comprendre ce regard de Dieu sur Marie. Lorsque l'Ange s'adresse à Marie à l'Annonciation, c'est une salutation ; c'est le Père qui, à travers l'Ange, salue Marie et la reconnaît comme « comblée de grâce ». La salutation de l'Ange manifeste qu'il y a, entre Marie et son Dieu – le Père – , un lien nouveau, inédit. C'est ce que tous les Pères de l'Église ont essayé de comprendre dans cette salutation de l'Ange. Ils ont compris qu'il y avait là, comparativement à toutes les autres salutations de Dieu à l'égard des hommes, quelque chose de tout à fait nouveau. Marie est regardée d'une manière nouvelle. Et ce regard du Père met Marie dans une situation unique : elle est celle qui est choisie par Dieu pour recevoir le secret de Dieu. On retrouve là le secret. Le secret qu'Ève n'a pas su garder, il faut que Marie, la nouvelle Ève, la nouvelle femme, le garde. C'est Marie, la femme par excellence, celle qui est le chef-d'œuvre de Dieu, qui garde ce secret nouveau, ce secret qui va tout reprendre : le mystère de cette alliance de Dieu avec les hommes, le mystère de l'Incarnation.

C'est assez inouï, quand on essaie de comprendre un peu cela, dans la perspective de Dieu. Dieu ne communique pas son secret aux théologiens, au Sanhédrin. Pourtant il y avait des gens intelligents à cette époque-là ; il y avait Nicodème ; et dans le Sanhédrin il y avait des théologiens. Mais Dieu ne communique pas son secret aux grands prêtres. Il le confie à une petite enfant ! La Vierge Marie a un cœur d'une noblesse extraordinaire, d'une limpidité merveilleuse puisque Dieu a voulu qu'elle soit immaculée. Il a voulu cela pour « préparer le terrain », pour que Marie soit la « bonne terre[9] » et qu'il n'y ait en elle aucune ronce,

9. Mt 13, 8 et 23 ; Mc 4, 8 et 20 ; Lc 8, 8 et 15.

aucune pierre ; que son cœur ne soit pas un « terrain vague » où tout le monde passe, mais que ce soit vraiment un cœur capable de recevoir le secret de Dieu. Et c'est à cette petite enfant choisie par Dieu que Dieu communique son secret. Tout est repris par la femme. Dieu ne donne pas l'autorité à la femme, il lui communique son secret et, par là, lui fait comprendre son amour de prédilection. Il lui fait comprendre qu'il a un lien immédiat avec elle. Dans un sermon sur l'Annonciation attribué à saint Thomas, il est dit que Marie devient l'Épouse du Père[10]. C'est très beau, mais par la suite on n'a plus osé le dire. À l'Annonciation, Marie devient comme l'Épouse du Père, elle reçoit le secret de toute la vie du Père : ce mystère de fécondité qui est en Dieu.

La famille est gardienne de la fécondité ; la Sainte Famille, elle, manifeste la fécondité de la Très Sainte Trinité. Marie reçoit le secret de la fécondité éternelle du Père à l'égard de son Fils. Et elle est appelée à garder ce secret, non pas d'une façon extérieure, mais d'une manière très intime, c'est-à-dire en coopérant. Elle doit coopérer à ce mystère de fécondité pour que, par elle, le Fils soit donné à tous les hommes. Marie est choisie, parmi toutes les créatures, pour être la plus proche de Dieu, celle à partir de qui Dieu reprend tout. C'est à partir de Marie que tout est repris, à partir de la Femme. Les Pères de l'Église ont beaucoup insisté sur ce fait que la femme, qui avait été occasion de chute, est aussi celle par qui Dieu reprend tout. C'est très beau, que la femme soit la première dans l'ordre du salut. Encore une fois, Dieu ne « boude » pas. Le premier

10. « Elle fut en effet l'Épouse du Père, la Mère du Fils et la demeure de l'Esprit Saint (*Fuit enim sponsa Patris, mater Filii, habitaculum Spiritus Sancti*). » Cette affirmation d'un sermon attribué jadis à saint Thomas (*Sermones dominicales, sermo* 46, *de Beata Virgine*) n'est peut-être pas de lui, puisque le sermon n'est plus reconnu comme authentique ; mais elle correspond bien à la manière dont saint Thomas regarde Marie.

secret, la femme l'a livré ; le second secret, qui va bien plus loin, la femme le garde. Et c'est Marie ! C'est étonnant, cela, et c'est important pour nous aider à saisir la conduite de Dieu sur nous.

Quand nous avons des sentiments de culpabilité, quand nous nous regardons trop et que nous pensons, parce que nous avons mal agi, que Dieu va nous poursuivre, c'est tout à fait en opposition avec la conduite de Dieu. Si on comprenait la conduite de Dieu, on ne pourrait jamais avoir un sentiment de culpabilité. On sentirait qu'on est pécheur, ce qui n'est pas du tout la même chose. Le sentiment de culpabilité est un retour sur soi, d'ordre psychologique. Au contraire, sentir qu'on est pécheur, c'est présenter à Dieu la blessure de notre cœur en sachant que Dieu se sert de cette blessure pour tout reprendre. Le sentiment de culpabilité est comme une grimace de la véritable responsabilité, il est tout à fait différent du fait de se reconnaître pécheur afin que tout soit repris dans la miséricorde. Et c'est bien ce qu'on voit : de la première Ève qui trahit à la nouvelle Ève, Marie, qui reçoit le secret de Dieu dans le mystère de l'Annonciation, tout est repris.

Regardons maintenant le mystère de Marie dans la Sainte Famille. Nous verrons, par la suite, l'autorité dans la Sainte Famille, car il faut regarder saint Joseph – il n'est pas du tout exclu. Il faudra aussi regarder l'Enfant Jésus, mais regardons d'abord Marie. Si l'on ne regarde pas Marie en premier lieu, si l'on ne saisit pas ce qu'il y a de tout à fait unique dans le regard de Dieu sur Marie, on ne comprend rien. C'est par le mystère de Marie qu'on pénètre dans la Sainte Famille. Aujourd'hui, on a plus de difficulté à pénétrer dans le mystère de la Sainte Famille parce qu'on comprend difficilement le primat de l'amour, et donc de ce qui est caché. Ne comprenant plus l'amour, on veut libérer la femme, mais il ne s'agit pas d'une libération telle que

Dieu la veut. Dieu veut libérer la femme en lui donnant un cœur surabondant d'amour, et en lui donnant une responsabilité dans l'ordre de l'amour; c'est cela, la vraie libération de la femme. Marie est responsable dans l'ordre de l'amour, puisqu'elle accepte le secret. La responsabilité dans l'ordre de l'amour, c'est vivre d'un secret; c'est accepter que ce secret soit tout dans notre vie. Or Marie reçoit le secret du Père et elle le reçoit seule. Elle ne court pas demander conseil à Joseph!

Il y a dans l'Ancien Testament une annonciation très particulière: celle faite à la femme de Manoah, qui sera la mère de Samson[11]. Il faut beaucoup aimer Samson, il nous fait comprendre que Dieu a des fantaisies merveilleuses. Samson ne devait pas être « facile à vivre », mais c'était un homme extraordinaire! Or la mère de Samson – qui avait sans doute beaucoup d'imagination, puisque son fils en avait beaucoup –, lorsqu'elle reçoit son annonciation, a peur que ce soit une hallucination; aussi va-t-elle tout de suite trouver son mari pour lui raconter ce qui s'est passé. Son mari, qui est très prudent, n'hésite pas à dire à Dieu de recommencer cette annonciation pour être sûr qu'elle vient de lui. Et Dieu recommence: il y a une « double annonciation ».

Pour Marie, cela ne se réalise pas de la même manière. Quelque chose d'infiniment plus grand lui est demandé, et pourtant elle ne demande pas conseil à Joseph. Elle ne peut pas demander conseil à Joseph! Le texte de l'Écriture nous le montre, si nous le comprenons bien. On ne dit pas que Marie a couru auprès de Joseph, alors qu'on le dit pour la mère de Samson. Et si on regarde le texte de saint Matthieu, on voit que saint Joseph a été comme mis à l'écart. Humainement, c'est ce qu'on dirait. En réalité, profondément, ce n'est pas du tout cela. Psychologiquement, il est

11. Voir Livre des Juges, chapitre 13.

mis à l'écart; mais divinement, c'est tout le contraire! C'est curieux, cela, et c'est très important. La Sainte Famille ne peut pas se fonder sur un point de vue psychologique, on ne peut pas l'expliquer psychologiquement, mais on peut l'expliquer divinement. C'est Dieu qui reprend l'humanité. Alors que Marie est fiancée à Joseph, donc promise à Joseph, déjà liée à lui affectivement, dans son cœur, et l'aimant avec la ferveur du premier amour, voilà que Dieu, dans un rapt d'amour, saisit le cœur de Marie. Il saisit le cœur virginal de Marie pour lui demander d'être la Mère du Fils du Très-Haut, la Mère du Fils de Dieu. Et Marie comprend qu'elle doit garder dans son cœur ce que Dieu lui demande. C'est quelque chose de tellement personnel – puisque c'est un lien d'amour – qu'elle doit le garder dans son cœur comme un secret. Et Marie dit son *fiat*: « Qu'il me soit fait selon ta parole[12]. »

Ce secret qui s'empare du cœur de Marie la met dans une relation nouvelle avec le Père – elle devient comme son Épouse – et dans une relation nouvelle avec le Fils, le Verbe devenu chair: elle devient sa Mère; et dans une relation nouvelle avec l'Esprit Saint: elle va être sous sa dépendance totale en faisant œuvre commune avec lui. L'Esprit Saint œuvre en elle. C'est par l'opération de l'Esprit Saint que Marie devient la Mère, qu'elle conçoit et qu'elle enfante. C'est une œuvre commune avec la Très Sainte Trinité.

On voit là combien tout de suite la Sainte Famille est liée à la Très Sainte Trinité. C'est avec la Très Sainte Trinité, le Père, le Fils et l'Esprit, que Marie entre dans une nouvelle alliance d'amour. Cette nouvelle alliance d'amour est un secret: c'est la fécondité même du Père qui s'empare du cœur de Marie et la fait devenir source de vie. Et la fécondité maternelle de Marie manifeste la fécondité du Père. Marie devient le « sacrement » de la fécondité divine,

12. Lc 1, 38.

elle devient pour nous la grande manifestation de la Très Sainte Trinité. Le mystère de la Sainte Famille commence de cette manière. Cela nous fait comprendre le sens profond de la Sainte Famille : nous manifester la fécondité de la Très Sainte Trinité. On touche alors ce qu'est la famille dans la sagesse de Dieu. Pourquoi la famille ? Pour que le mystère de la fécondité de la Très Sainte Trinité nous soit manifesté. Le texte de saint Luc nous le révèle, et tout l'Ancien Testament est en vue de nous faire entrer dans ce secret qui n'avait pas encore été révélé. Le début de l'Épître aux Hébreux, qui est si fort, nous montre que Dieu a parlé de multiples façons par les Prophètes et qu'il a parlé d'une manière toute nouvelle par son Fils. Tout l'Ancien Testament nous conduit à entrer dans le mystère de la Très Sainte Trinité, dans le mystère de la révélation du Fils. Et cette entrée dans la révélation du Fils se fait par le mystère de la fécondité maternelle de Marie. C'est vraiment, j'allais dire, l'entrée de la Femme dans le mystère de la Très Sainte Trinité. Et elle y entre seule. Joseph reste un peu à l'écart. Il sera plus présent ensuite, mais dans ce premier moment il est comme mis à l'écart.

Que conclure de tout cela ? Que cela nous aide à voir la manière dont Dieu agit. C'est important, de voir la manière dont Dieu agit, et la manière dont l'humanité est reprise par Dieu comparativement, encore une fois, à l'Ancien Testament, aux onze premiers chapitres de la Genèse. Il y a quelque chose de tout à fait nouveau avec l'Annonciation.

Le théologien doit aller très lentement lorsqu'il donne ses conclusions. Et qu'il dise, comme les théologiens du Moyen Âge, que ce soit brûlé si ce n'est pas conforme à la doctrine de l'Église ! C'est ainsi que faisaient les théologiens du Moyen Âge, quand ils avançaient quelque chose de nouveau. C'est bien dommage, que ces mœurs n'aient pas continué ! Chaque fois qu'un théologien découvre quelque chose, il doit l'offrir à Dieu, comme un serviteur. Les

théologiens du Moyen Âge avaient cette formule magnifique (que j'ai toujours trouvée très belle) : « Je remets ce que j'ai découvert au jugement de l'Église. Que l'Église me dise si c'est vrai ou faux. Si c'est vrai, j'en suis heureux ; si c'est faux, je le retire. » Le théologien est serviteur de la Parole de Dieu : il la lit et la relit, il essaie d'en découvrir le sens profond et, tout à coup, il découvre quelque chose de nouveau. Cela peut être intéressant, mais cela peut aussi être erroné. Le théologien doit être assez humble pour reconnaître qu'il n'est pas infaillible, et qu'il est un serviteur.

Il faut comprendre que si Dieu a voulu tout reprendre par la Femme, par Marie, ce n'est pas qu'il soit révolutionnaire ou qu'il n'accepte plus l'autorité de l'homme ! C'est parce qu'il veut que, au-delà de l'autorité, l'amour soit tout. C'est peut-être cela, le sens de la Nouvelle Alliance : l'amour est la mesure de tout. L'autorité est au service de l'amour. La doctrine est au service de l'amour. Tout est au service de l'amour parce que la révélation de la fécondité dans la Très Sainte Trinité, c'est la révélation du Dieu Amour.

N'est-ce pas ce primat de l'amour que la Sainte Famille nous révèle en premier lieu en nous montrant que tout est repris par Marie, la Femme, médiatrice d'amour ? Marie est médiatrice d'amour d'une manière telle qu'elle est médiatrice du mystère de la fécondité de Dieu. Que la femme soit médiatrice de la fécondité d'amour de la Très Sainte Trinité, c'est très grand ! La Nouvelle Alliance, qui commence par la famille, ne détruit pas la famille mais la transforme du dedans et lui donne comme une nouvelle signification, une profondeur qu'elle n'avait pas encore connue jusque-là, une profondeur toute divine. La famille chrétienne a une dimension qui se prolonge jusque dans la Très Sainte Trinité. La famille se termine dans la Très Sainte Trinité, elle n'a pas d'autre terme que le mystère de la Très Sainte

Trinité. Et Marie est là pour nous indiquer la route, elle est là comme le signe divin qui nous fait comprendre que la famille chrétienne s'achève en Dieu. C'est le propre de la famille chrétienne : elle ne peut pas trouver son achèvement en dehors de Dieu. On comprend alors que la famille chrétienne, avec la Vierge Marie, doive vivre ce primat de l'amour. Dieu veut que la femme qui, à cause du péché, avait perdu son autonomie personnelle et la dimension profonde de sa personnalité, soit reprise à travers Marie, qu'elle soit à l'image de Marie, et qu'elle comprenne l'intensité d'amour que Dieu a pour elle. Dieu veut qu'elle soit une personne capable d'aimer, capable de choisir, face à lui. Quand on aime on est toujours directement lié à Dieu – tout amour vient de Dieu – et le choix dans l'ordre de l'amour doit se faire entre notre cœur et Dieu, directement, sans intermédiaire ! C'est à Dieu que l'on demande conseil en premier lieu. Il faut avoir cette audace. C'est peut-être cela, le secret de la famille chrétienne, et c'est dans le cœur de Marie qu'on le découvre. La femme, gardienne de l'amour, doit comprendre qu'elle est reliée à Dieu d'une manière tellement profonde qu'elle doit demander conseil en premier lieu à Dieu – sans pour autant négliger la place de son époux – ; et c'est la grande joie de l'époux chrétien de voir que sa femme a une capacité d'amour telle qu'elle est gardienne des secrets de Dieu.

2

Nous avons essayé de comprendre la signification première de la Sainte Famille dans l'économie divine. Pour cela, je vous ai rappelé les débuts de la Genèse, la reprise avec Abraham, Isaac et Jacob, et le mystère si particulier de l'Annonciation : Dieu reprend tout en mettant en pleine lumière le mystère de Marie, le mystère de la Femme, celle

qui est responsable, en face de Dieu, du mystère de l'amour.

Nous pouvons ajouter que, quand il crée l'homme et la femme, Dieu les regarde *ensemble*, avec cependant cette modalité particulière qu'il y a deux regards de Dieu sur l'homme et la femme : un premier regard qui est celui de la sagesse de Dieu – il les crée en même temps – et un regard d'amour, où l'on voit deux gestes différents à l'égard de l'homme et à l'égard de la femme. Ceci montre que, dès le commencement, Dieu regarde l'un et l'autre d'une manière unique. Mais le second récit, qui est le récit des gestes de Dieu, est beaucoup plus caché que le premier récit, qui est au niveau de la parole. Il est important, quand on lit l'Écriture, de bien comprendre la signification de la parole et la signification du geste – ce dont on n'a pas assez tenu compte du point de vue théologique. On a fait la théologie de la parole, mais pas du tout la théologie du geste. C'est peut-être ce que le Saint-Esprit voudrait que l'on fasse aujourd'hui ? Dans une théologie mystique, le geste joue un rôle très important. La parole est beaucoup plus liée à l'intelligence et le geste au cœur, à la sensibilité, à l'amour. C'est très difficile de faire un cours de mathématiques ou de philosophie uniquement par le geste ! On se sert de la parole. Le geste exprime une relation d'intimité entre deux personnes. Les théologiens, très spéculatifs – peut-être n'aiment-ils pas assez ? –, ont développé le point de vue de la parole plus que celui du geste. Pourtant Dieu, dès le point de départ, nous montre à la fois le mystère de la parole et le mystère du geste.

Premier récit, le point de vue de la parole : « Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image", [...] homme et femme il les créa[13]. » Second récit, le point de vue du geste : le geste du potier, le geste du chirurgien. Il faudrait regarder la

13. Gn 1, 26-27.

symbolique du potier et celle du chirurgien, ce serait très intéressant, et voir la signification particulière de chacun de ces gestes. On est habitué au geste du potier et on le comprend assez bien. Le geste du chirurgien est beaucoup plus difficile à comprendre. Spontanément – à cause de notre sensibilité – on aurait envie de dire que le geste du potier est plus affectif que le geste du chirurgien, et pourtant c'est l'inverse. Pour la création de la femme, Dieu fait le geste du chirurgien, et pour la création de l'homme, le geste du potier. C'est tout de même curieux, que Dieu fasse un geste spécial pour l'homme et un geste spécial pour la femme. Cela montre bien qu'il y a une tendresse particulière de Dieu pour l'homme et une tendresse particulière de Dieu pour la femme. Ce n'est pas la même tendresse. Dans l'ordre de l'intelligence, Dieu a sur eux le même regard. L'intelligence a quelque chose d'universel. On peut parler à une grande quantité de personnes – surtout aujourd'hui – tandis qu'on ne peut pas faire un geste à l'égard de plusieurs personnes : le geste est toujours personnel. On sait bien que lorsqu'on est dans une attitude d'affectivité très intense, de souffrance ou de joie, on ne peut plus parler. Il n'y a plus que le geste. Quand vous êtes en face de quelqu'un qui souffre trop, vous n'allez pas bavarder, vous n'allez pas dialoguer, c'est impossible. Mais vous êtes présent, vous lui serrez la main. Vous dites par là beaucoup plus que par la parole. Il y a par le geste une transmission qui va beaucoup plus loin dans l'ordre de la relation personnelle que par la parole. La parole est très importante, mais elle est une médiation un peu abstraite. Et on le sent, du reste. Quand on aime avec une grande intensité, la parole est toujours un peu abstraite. C'est pour cela que, très vite, on entre dans le silence. On communique ce qu'on a pensé, ce à quoi on a réfléchi, ce qu'on a contemplé, mais on sait bien qu'on n'arrive jamais à communiquer absolument ce qu'on porte au plus intime de soi. On arrive plus facilement à le

communiquer quand on est seul avec une personne et que, au-delà de la parole, il y a le geste, il y a la présence. C'est mystérieux, cela ! C'est le mystère de l'homme. On touche là quelque chose de très profond. Dieu lui-même, pour nous faire comprendre le mystère de l'homme et de la femme, emploie, dès le point de départ, ce langage de la parole et du geste.

Soulignons encore que, dans la Genèse, il les crée homme et femme : c'est le couple. Et on comprend très bien pourquoi : c'est la base. Quand Dieu reprend toute chose, il le fait encore à travers le couple : Abraham et Sara. Sara est à la cuisine mais elle est présente – c'est la manière particulière dont Sara est présente ! Quand il s'agit d'Isaac, Rébecca est présente. Quand il s'agit de Jacob, Rachel est présente. C'est chaque fois le couple. Dans la Nouvelle Alliance, il semble que Dieu n'agisse pas de la même manière : il prend Marie seule, alors qu'elle est liée à Joseph. On n'a pas insisté suffisamment là-dessus. On ne sait pas lire l'Écriture… on y est trop habitué ! mais il faut bien voir l'intention de Dieu quand il prend Marie seule. Quand vous allez voir quelqu'un seul, ce n'est pas la même chose que d'aller trouver l'homme et la femme ensemble. Dieu a voulu voir Marie seule. Cela ne veut pas dire qu'il n'aimait pas Joseph. Il aimait beaucoup Joseph, mais il voulait voir Marie seule. Il voulait, pour lui communiquer un secret, que Marie soit seule. Et Marie a répondu dans la simplicité de son cœur, immédiatement. Quand on est face à Dieu, personne d'autre n'existe. C'est mystérieux, mais c'est comme cela. Quand on est face à Dieu, on est seul avec lui. Cela nous fait comprendre que la reprise de toute chose ne se fait pas par le couple en premier lieu, mais par la personne humaine. C'est cela, la Nouvelle Alliance : elle ne supprime pas le couple, mais elle est d'abord une alliance personnelle, alors que l'Ancienne Alliance s'était réalisée avec le couple.

On a répété sur tous les tons que l'Ancienne Alliance était avant tout une alliance avec le peuple de Dieu, et que la Nouvelle Alliance se réalise avant tout dans les relations personnelles avec Dieu, et c'est vrai. Mais comme on est allé peut-être un peu trop loin dans l'individualisme, on a remis l'accent sur le peuple de Dieu. Faisons attention ! le « peuple de Dieu », c'est quelque chose de très particulier, ce sont tous les individus, liés à Dieu directement, personnellement ; ce n'est pas « le peuple », c'est chaque individu lié directement à Dieu. N'est-ce pas cela que Dieu veut nous faire comprendre ? Et c'est important, parce que l'économie divine implique, dans la Nouvelle Alliance, que nous soyons d'abord reliés à Dieu d'une manière personnelle. Le baptême relie chacun de nous au Christ d'une manière unique. Et le mariage vient après le baptême, il n'est pas premier. Si c'était le couple qui était sanctifié en premier lieu, le mariage serait premier et on ne baptiserait que des gens mariés. Mais c'est l'inverse. Cela prouve qu'on est relié à Dieu en premier lieu par la grâce du baptême, par la grâce sanctifiante. Chacun est lié à Dieu de façon personnelle et unique. C'est pour cela que Dieu n'a pas les mêmes exigences pour la femme et pour l'homme ; et il pourra parfois arriver que l'homme ne comprenne pas les exigences de la femme, et que la femme ne comprenne pas celles de l'homme. Il y a un rythme profond de vie toujours unique, ce qui ne supprime absolument pas le couple ; il y aura pour cela le sacrement de mariage. Et nous allons voir que Joseph n'est pas écarté, mais que Marie est regardée en premier lieu.

Ce n'est donc pas l'aspect collectif qui est premier dans la Nouvelle Alliance, ce n'est pas le couple, c'est la personne humaine reliée directement à Dieu. C'est pour cela que, du point de vue chrétien, la « socialisation » ne peut pas être totale. Elle atteint un certain niveau, mais elle ne peut pas définir l'homme. L'homme est « au-dessus » parce que la

Nouvelle Alliance donne à l'individu, à la personne humaine, et donc à la liberté, une importance beaucoup plus grande que celle qui lui était donnée dans l'Ancienne Alliance, ou même en justice originelle. C'est ce qui caractérise la Nouvelle Alliance. Il ne faut évidemment pas aller jusqu'à l'individualisme et dire : « J'ai compris ; au fond, dans la vie chrétienne, on est tous des individus isolés, les uns à côté des autres ! » Non, ce n'est pas cela. La Nouvelle Alliance ne supprime pas le point de vue du mariage, mais elle met en lumière le lien premier avec Dieu. C'est cela qui fait comprendre le célibat du prêtre et la consécration virginale de la religieuse. C'est parce que ce lien est premier ! Nous devons être attentifs à cela, surtout aujourd'hui où la tendance est de retourner au « fondamentalisme ». Aujourd'hui, on ne regarde plus assez la finalité. Toutes les philosophies contemporaines regardent le fondement, les « communautés de base », au lieu de regarder la finalité. On ne parle pas de « communautés de sommet » ! Avec les communautés de base, on retourne justement à ce qu'il y a de fondamental, en oubliant la finalité. J'ai voulu ajouter cela car, en réfléchissant sur ce que je devais vous dire aujourd'hui, cela m'est venu à l'esprit d'une manière très forte ; j'avoue ne l'avoir jamais saisi avec autant de netteté. Il y a là quelque chose qu'on doit essayer de comprendre : le Père, par l'ange Gabriel, s'adresse directement à Marie, et non pas à Marie et Joseph ensemble – ce qui aurait très bien pu se faire – ; Joseph aurait pu être là, mais non, il n'est pas là.

C'est tout de même curieux : le démon s'adresse à Ève quand elle est seule, et Dieu s'adresse à Marie quand elle est seule ! Cela prouve qu'il faut toujours bien distinguer. Ève a quitté momentanément Adam – on ne nous dit pas pourquoi. Je ne dis pas qu'Adam n'a pas été assez attentif à Ève, cela ne nous est pas dit, mais… peut-être, c'est possible ! Toujours est-il qu'il semble bien qu'Adam n'ait

pas assez « interrogé » Ève, alors Ève a été séduite par l'interrogation du serpent. Elle en est frappée ! Pour une fois qu'un être intelligent l'interroge et a quelque chose à apprendre d'elle ! C'est vrai, quand on interroge, cela prouve qu'on a quelque chose à apprendre d'un autre. Interrogez les gens qui sont auprès de vous, posez-leur des questions, ils en seront très heureux. Il est sûr qu'Ève a été séduite par cette interrogation du serpent, et par le fait qu'elle ait quelque chose à lui apprendre ! Cela montre qu'elle n'avait pas grand-chose à apprendre à Adam...

Dieu, le Père, a regardé Marie quand elle était seule. Non pas pour l'interroger, mais pour lui communiquer un secret et lui demander si elle était d'accord. Vous avez là deux aspects très différents. La solitude de l'individu n'est jamais bonne, tandis que la solitude de la personne – solitude qui est une relation avec Dieu et qui nous met dans l'adoration et la contemplation – nous permet d'être plus proche de Dieu. Il s'agit, en fait, de distinguer l'isolement de l'individu et la solitude de la personne. La solitude de la personne nous rend plus réceptifs à l'égard de Dieu. Au fond, c'est cela que Dieu nous révèle par la Nouvelle Alliance. La Nouvelle Alliance commence par la solitude personnelle de Marie. Joseph est à son travail, tout simplement, et Marie est dans la prière. Dieu saisit Marie dans sa prière. La Nouvelle Alliance commence par l'exigence de contemplation de la femme, toute proche de Dieu et désireuse d'écouter les secrets de Dieu. Au contraire, l'Ancienne Alliance, l'alliance fondamentale du début de l'humanité, a été brisée par l'isolement d'Ève. Ève s'est ennuyée, elle s'est écartée. Quand on est un peu de mauvaise humeur, on sait que la tentation est plus facile. Le démon s'est vite aperçu qu'Ève était de mauvaise humeur – je crois qu'elle n'était pas de très bonne humeur quand elle s'isolait comme cela – et il s'est servi de l'isolement d'Ève pour l'interroger et la séduire : *seducta est*, « elle a été

séduite » parce qu'elle a été attirée vers quelque chose qui n'était pas de Dieu.

Il faudrait regarder le rôle de Marie à travers toutes les étapes de la Sainte Famille, c'est-à-dire jusqu'à la Croix: regarder le rôle de Marie dans le mystère de l'Avent, à Bethléem, dans l'offrande de Jésus au Temple (c'est Marie qui a présenté Jésus au Temple, ce n'est pas Joseph; Marie l'a présenté et le vieillard Syméon l'a reçu), durant toute la vie cachée, et quand Jésus a douze ans. Il faut regarder tout cela pour saisir le rôle de la femme dans la Nouvelle Alliance et dans le foyer. Marie est modèle dans les mystères de joie comme dans les mystères de douleurs et de gloire – puisque c'est comme cela que l'Église nous montre le mystère de Marie, à travers les mystères du Rosaire. Il y a les trois[14]. Les mystères de joie: ce sont les éclosions, les printemps – il y a

14. N'oublions pas qu'en octobre 2002, Jean Paul II a proposé dans sa Lettre apostolique *Rosarium Virginis Mariae* d'ajouter aux mystères du Rosaire les mystères lumineux: « Afin de donner une consistance nettement plus christologique au Rosaire, il me semble toutefois qu'un ajout serait opportun; tout en le laissant à la libre appréciation des personnes et des communautés, cela pourrait permettre de prendre en compte également *les mystères de la vie publique du Christ* entre le Baptême et la Passion. Car c'est dans l'espace de ces mystères que nous contemplons des aspects importants de la personne du Christ en tant que révélateur définitif de Dieu. Proclamé Fils bien-aimé du Père lors du Baptême dans le Jourdain, il est Celui qui annonce la venue du Royaume, en témoigne par ses œuvres, en proclame les exigences. C'est tout au long des années de sa vie publique que *le mystère du Christ se révèle à un titre spécial comme mystère de lumière*: "Tant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde" (Jn 9, 5).

Pour que l'on puisse dire de manière complète que le Rosaire est un "résumé de l'Évangile", il convient donc que, après avoir rappelé l'Incarnation et la vie cachée du Christ (*mystères joyeux*), et avant de s'arrêter sur les souffrances de la Passion (*mystères douloureux*), puis sur le triomphe de la Résurrection (*mystères glorieux*), la méditation se tourne aussi vers quelques moments particulièrement significatifs de la vie publique (*mystères lumineux*). Cet ajout de nouveaux mystères, sans léser aucun aspect essentiel de l'assise traditionnelle de cette prière, a pour but de la placer dans la spiritualité chrétienne, avec une attention renouvelée, comme une authentique introduction aux profondeurs du Cœur du Christ, abîme de joie et de lumière, de douleur et de gloire » (n° 19).

des printemps quand on a vingt ans, quand on en a quarante ou soixante-cinq, et même si ce n'est pas tout à fait à ces dates-là, il y a des printemps successifs. Les mystères de joie sont les éclosions printanières. Tout va bien. Les exigences de Dieu correspondent à l'épanouissement de notre nature : « Comme Dieu est bon ! Il nous fait aimer, il nous permet d'aller plus loin, il nous rend intelligent, il nous permet de saisir beaucoup de choses... » C'est merveilleux, les éclosions ! Puis il y a les mystères de luttes, où les exigences de Dieu ne coïncident plus avec ce que nous croyons être les exigences de notre épanouissement. Il semble que Dieu n'avance plus au même pas que nous, que le Saint-Esprit ait une rapidité qui ne corresponde pas à la nôtre. Cela ne va plus du tout. Les exigences de Dieu, c'est la « taille » du Père : mystères de luttes et mystères de douleurs. Il faut accepter certains effacements, certaines brisures. Les mystères de gloire sont les mystères d'unité. Ils existent déjà sur cette terre. Par eux, on est déjà un tout petit peu dans le Ciel. On peut les connaître très tôt, ou seulement au terme de notre vie, dans la dernière étape. Et la « vie montante », ce sont les mystères de gloire ! C'est fait pour cela. Il y a moins de luttes. On n'a plus la grosse activité qu'on avait au début de sa vie, alors, dans cette dernière étape, on n'a plus qu'à se préparer à l'union avec Jésus, à l'union avec le Père. Si l'on vivait bien cette dernière étape, elle serait la plus magnifique, parce que c'est justement celle où l'on peut être plus attentif à l'action de l'Esprit Saint en nous. Et nous avons encore un rôle à jouer : voyez, par exemple, l'importance des grands-parents pour les petits-enfants : il y a une alliance mystérieuse entre les grands-parents et les petits-enfants ! Et dans les mystères de gloire, il y a l'unité, au-delà des luttes et des éclosions. Marie, dans la Sainte Famille, a vécu tous ces mystères.

Au moment de la mort de Joseph, la Sainte Famille a connu, d'une certaine manière, une très grande brisure. On

ne sait pas à quel moment cela s'est produit; cela prouve que cette grande brisure a été absorbée par un amour très intense. La Sainte Famille a continué même après la mort de Joseph. L'union entre Marie et Joseph était si forte que même la mort n'a pas brisé la Sainte Famille. La Sainte Famille a continué avec Marie, seule, et avec Jésus. La mort même du Christ n'a pas supprimé la Sainte Famille, mais lui a permis de prendre une nouvelle physionomie, avec Jean. La Sainte Famille s'est continuée avec Jean et s'est continuée à travers l'Église. Au fond, on pourrait dire que la Sainte Famille se termine en Dieu et qu'elle se termine dans l'Église. Ce sont les deux aspects de la Sainte Famille. Elle a bien quelque chose de tout à fait particulier au point de départ, mais elle se termine en Dieu, et elle se termine en Jean. Elle a existé dès le point de départ, tout de suite, dès que Marie a rencontré Joseph, dès que l'Ange est venu communiquer à Marie le grand secret du Père, et elle s'achève en Dieu, et elle s'achève dans l'Église.

Le rôle de Marie à travers tous les mystères du Rosaire nous éclaire sur le rôle de la femme dans le foyer chrétien. Marie est source de joie, Marie est source de force, Marie est source d'unité. La femme, l'épouse, la mère, doit être source de joie parce qu'elle est source de l'amour et réalise par là une grande présence. Elle doit être source de force parce que, de fait, au moment des luttes c'est Marie qui donne la force. Elle doit être source d'unité en raison de son très grand amour et d'une très grande liberté dans l'amour.

Regardons maintenant Joseph. Dieu, en faisant passer Marie devant Joseph, ne supprime pas le mystère de l'autorité. Joseph a l'autorité du père, il représente l'autorité du Père de qui vient toute autorité[15]. Toute autorité vient du Père qui est aux cieux, dans la Très Sainte Trinité. Il y a un

15. Cf. Jn 19, 11.

Père unique, mais cette paternité unique se prolonge dans le Christ et dans l'Église. L'autre jour, on m'a fait cette petite objection – c'était touchant, du reste, parce que c'était quelqu'un qui pouvait la faire, quelqu'un qui aimait sûrement beaucoup la Vierge Marie et qui avait un sens très étonnant de ce qu'est la vie chrétienne. Cette personne m'a écrit ce petit mot : « Mon Père, je ne comprends pas pourquoi on vous appelle "père". Vous avez l'air d'être très proche de nous, on devrait vous dire "frère" parce qu'il n'y a qu'un seul Père. Comment expliquez-vous cela ? » Cela fait partie de ces slogans d'aujourd'hui. Les prêtres ne veulent plus être appelés « père » mais Jacques, Jean… Et un père de famille voudrait que ses enfants l'appellent Jacques ! Est-ce qu'en faisant cela on rend gloire à l'Unique Père ? Non, sûrement pas ! Il y a toujours eu des tendances comme celle-là. Par exemple, pour exalter le Créateur, certains disent que Dieu crée des êtres « imbéciles » ! Ils disent : « Dieu seul est intelligent, Dieu seul est sage, il n'y a que Dieu qui puisse être source de vie, il n'y a que Dieu qui soit libre ! » Donc Dieu ne créerait pas des êtres libres ? des êtres qui soient source de vie ?… On veut exalter en excluant. C'est une manière dialectique de penser. Et cela, c'est notre grand défaut aujourd'hui. Pour glorifier le Père qui est dans les cieux, on ne veut qu'un seul Père, et on prend matériellement la parole de Jésus : « Il n'y a qu'un seul Père[16]. » En réalité, Dieu est assez grand dans sa Paternité pour être source d'autres paternités, comme Dieu est assez grand comme Source de vie pour être source d'êtres qui soient eux-mêmes sources de vie, et qui soient libres. C'est cela, la grandeur de Dieu, et c'est ce qui caractérise le mystère de Dieu. Nous, quand nous avons une autorité, très facilement nous excluons… mais pas toujours. Ceux qui ont le vrai sens de l'autorité n'excluent pas les autorités intermédiaires,

16. Cf. Mt 23, 9.

mais ceux qui n'ont pas le vrai sens de l'autorité excluent les autorités intermédiaires : ils oublient le principe de subsidiarité qui consiste à respecter les autorités multiples et diverses, et l'ordre de ces diverses autorités. Il faut bien comprendre que le Père a voulu qu'il y ait d'autres pères, c'est-à-dire d'autres sources de vie. Le Père est la Source première de la vie. C'est pour cela que Jésus, à la Croix, dans son sacerdoce de Fils, a toute l'autorité du Père, et il est vraiment Source de vie. Et le sacerdoce ministériel, qui nous unit au sacerdoce du Christ, fait que nous sommes pères, à la suite du Christ, tout en respectant l'unique Paternité de Dieu.

Je soulève ce problème parce qu'il est important aujourd'hui de ne pas « tomber dans le panneau » ! Il faut faire attention, même dans le langage : dès qu'on commence à tomber dans certaines illusions démocratiques « d'égalitarisme absolu », on oublie complètement ce que représente l'autorité. Aujourd'hui l'autorité n'est plus une personne, c'est la collectivité, et par le fait même il n'y a plus d'autorité ! D'une certaine manière on obéit à la majorité, parce qu'elle peut indiquer certaines choses – pas toujours intelligentes, du reste –, mais en fait on n'obéit jamais à la majorité. On obéit à un homme qui représente l'autorité. L'autorité repose sur une responsabilité et elle est toujours quelque chose de personnel ; c'est le propre de l'autorité. Si vous supprimez ce caractère personnel, il n'y a plus d'autorité.

Essayons de comprendre ici l'autorité de Joseph. C'est quelque chose d'assez extraordinaire, que Joseph représente l'autorité du Père dans la Sainte Famille ! Il faut toujours revenir au passage de l'Évangile de saint Matthieu (1, 18-25) :

> « Voici ce qu'il en fut de l'origine de Jésus Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte de par l'Esprit Saint avant qu'ils eussent habité ensemble. Joseph, son époux, qui était un homme juste et ne voulait pas la bafouer, résolut de la répudier en secret. »

Il y a eu, pour Joseph, un petit drame intérieur – on dirait aujourd'hui : un conflit intérieur. Joseph s'est demandé ce qu'il devait faire. Alors on voit Joseph méditant. Quand on est devant des difficultés, on médite…

> « Comme il y réfléchissait, voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et dit : "Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse…" »

L'Ange du Seigneur est là pour aider l'autorité, ce qui montre bien que Dieu la confirme. Et cela a dû être une grande joie pour le cœur de Joseph ! L'Ange lui dit que Marie est *son épouse*, et pas seulement sa fiancée. Le texte de l'Écriture dit « fiancée » et l'Ange va plus loin, il dit « ton épouse ».

> « "[…] car ce qui a été engendré en elle est de par l'Esprit Saint. Elle enfantera un fils et tu l'appelleras du nom de Jésus ; car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés." Tout cela arriva pour que s'accomplît ce qu'avait annoncé le Seigneur par le prophète, quand il dit : "Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel, ce qui veut dire *Dieu avec nous*." Réveillé de son sommeil, Joseph fit comme lui avait prescrit l'Ange du Seigneur, et il prit avec lui son épouse. Et il ne la connut pas jusqu'à ce qu'elle enfante un fils, et il l'appela du nom de Jésus. »

Ce texte est très beau ! Évidemment, quand vous le mettez en parallèle avec le texte de l'Annonciation dans saint Luc, c'est très différent. C'est le propre des Évangiles ! Les Évangiles ne sont pas en premier lieu des livres historiques, mais des témoignages qui assument une histoire. C'est très important, parce que c'est de là que proviennent toutes les erreurs modernes : on veut à tout prix que les Évangiles soient en premier lieu des livres historiques, alors on ne comprend plus rien ! L'Évangile est inspiré par le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit n'est pas un historien ! Le Saint-Esprit, c'est le Paraclet, c'est l'Amour. Quand on

aime, on n'est pas en premier lieu un historien, ce n'est pas cela qui domine. Quand on aime, c'est la relation personnelle qui domine. Les petites histoires sont tout de suite absorbées et dépassées par l'amour. C'est quand on commence à moins aimer que les événements historiques prennent beaucoup d'importance. C'est une humanité fatiguée qui se préoccupe avant tout des événements historiques. Si tous les soirs vous écrivez votre histoire, c'est un signe de fatigue ! Si vous ne le faites pas, cela prouve que vous aimez encore et que vous avez encore un certain dynamisme. Mais si tous les soirs vous écrivez ce qui s'est passé dans la journée – en signalant bien, au début, que ce livre ne doit être ouvert qu'après votre mort parce qu'il est pour la postérité – cela prouve que vous êtes très replié sur les événements historiques !

Jésus n'a pas écrit, tous les soirs, son évangile. S'il l'avait fait, cela aurait simplifié beaucoup de choses. Il faut voir la grandeur de l'histoire du point de vue de la connaissance humaine, mais il y a quelque chose de plus grand : c'est d'être témoin de l'amour et de vivre une relation personnelle. Notre vie actuelle est plus grande que l'histoire ! L'histoire, c'est ce qu'on retiendra de certains hauts faits. La vie actuelle de chacun de nous – du point de vue de Dieu, dans un regard chrétien – est plus grande, parce que c'est une vie où l'on aime. Il serait intéressant de comparer les textes de saint Matthieu et de saint Luc. Je crois qu'il n'y a aucune contradiction entre les deux.

Dans la conférence précédente, je vous parlais de l'Annonciation en insistant sur le fait que Marie a gardé un secret. Et Marie est allée auprès d'Elisabeth. Joseph l'a peut-être conduite, mais c'est au retour d'Aïn Karem, au retour de la visite de Marie à Elisabeth, que Joseph s'est posé la question. Quelle était la méditation de saint Joseph ? Saint Matthieu nous la fait comprendre ici : « Tout cela arriva pour que s'accomplît ce qu'avait annoncé le Seigneur

par le prophète, quand il dit: "Voici que la Vierge concevra..." » N'est-ce pas cela, la méditation de Joseph? Joseph était un homme pieux, craignant Dieu, profondément croyant, quelqu'un qui devait être remarquablement intelligent, d'une grande finesse. Il est de la race de David, il est donc bien né! Il est simple, artisan de son métier, mais vivant de l'Écriture. Il connaissait bien la prophétie d'Isaïe. Il savait que cela arriverait.

Quand il voit Marie revenir d'Aïn Karem, il voit qu'elle attend un enfant. Joseph n'a jamais mis en doute la limpidité du cœur de Marie! Il l'aimait trop, il avait trop bien découvert qui elle était. Quand on aime quelqu'un comme Marie et qu'on l'aime profondément comme Joseph devait l'aimer, on ne peut pas douter. Joseph était sûr de Marie. Et voilà que Marie attend un enfant. N'est-ce pas, pour Joseph, le signe de ce que saint Matthieu nous dit ici: « Tout cela arriva pour que s'accomplît ce qu'avait annoncé le Seigneur »? C'est très curieux, que saint Matthieu nous donne cela tout de suite après le songe de Joseph, mais il ne nous dit pas que c'est l'objet de la réflexion de Joseph. Il ne pouvait pas le savoir: il n'a pas reçu les confidences de Joseph! Mais le Saint-Esprit, qui lui sait tout, fait que saint Matthieu écrit cela immédiatement après. On dira, d'un point de vue historique: « Ce n'est pas étonnant, l'Évangile de saint Matthieu veut montrer que toutes les prophéties se réalisent. » C'est vrai, mais il y a quelque chose de plus profond. Saint Matthieu veut nous faire comprendre l'action de l'Esprit Saint en saint Joseph. Joseph, en méditant, en réfléchissant, en voulant faire pleinement la volonté de Dieu, a dû se demander si, de fait, la prophétie d'Isaïe ne se trouvait pas réalisée en Marie: « Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils. » Et si cela est vrai, Joseph n'est pas digne de Marie, donc il doit s'écarter. Il ne met pas en cause la fidélité de Marie, il ne met pas en cause la limpidité, la pureté de son cœur – il l'aime trop pour cela –, mais il se

considère comme celui qui risque d'être « de trop ». Les humbles, les pauvres, ceux qui sont magnanimes, grands de cœur, quand ils voient quelque chose qui s'est réalisé en dehors d'eux, au lieu d'être jaloux (cela, c'est l'étroitesse du cœur), au lieu de se poser en rivaux, s'écartent, s'effacent.

Il faut bien voir la situation de Joseph par rapport à Marie: il est fiancé à Marie et voilà que quelque chose s'est réalisé en dehors de lui. Marie n'a rien dit, et l'Esprit Saint non plus. Joseph se trouve en dehors. S'il avait eu un cœur moins noble, il se serait replié sur lui-même, il aurait été jaloux. Il aurait peut-être été envieux, il n'aurait plus été l'homme « craignant Dieu », il n'aurait plus été l'homme fidèle. Mais il veut être fidèle à Dieu et fidèle à Marie. Il s'est passé quelque chose qu'il ignore: il constate le fait, alors il se demande ce qu'il doit faire, en face de Dieu. La seule solution, celle qui lui semble la plus vraie, c'est de s'effacer (c'est l'attitude qui caractérise le plus la noblesse du cœur) en rendant à Marie sa liberté: « Il résolut de la répudier en secret. » « Il ne voulait pas la bafouer. » Il veut donc la renvoyer, lui rendre sa liberté, en disant: « C'est très bien, je comprends. Si quelque chose de divin s'est réalisé, il n'y a qu'une chose à faire: rester à l'écart! » Cela a été une très grande épreuve pour le cœur de Joseph. La Sainte Famille n'est pas exempte d'épreuves, et celle-ci est peut-être l'épreuve la plus grande pour l'amour conjugal. L'épreuve ne peut pas aller plus loin pour un homme comme Joseph qui aime profondément son épouse, et qui l'aime d'autant plus que Marie est unique. Je sais bien qu'une épouse est toujours unique pour son époux, surtout au moment des fiançailles. On ne peut pas trouver quelqu'un de mieux! Joseph, ayant bon goût, trouvait Marie unique – et elle l'était. Or voilà qu'il s'est passé quelque chose en dehors de Joseph; alors Joseph s'écarte. C'est étonnant, la *pauvreté* du cœur de Joseph!

C'est peut-être cette pauvreté qui caractérise l'autorité chrétienne. Celui qui exerce l'autorité risque toujours, au

bout d'un certain temps, de dominer. C'est le danger. Quand vous exercez l'autorité, très facilement, si vous ne faites pas grande attention, vous dominez. L'exercice de l'autorité engendre normalement en l'homme – ainsi qu'en la femme, car cela fait partie du conditionnement humain – un certain *dominium*, un certain droit de domination. À ce moment-là, l'autorité n'est plus une véritable autorité, parce que la véritable autorité nous met au service de celui qui est proche de nous pour lui permettre d'être plus lui-même, et non pas pour l'arrêter et le dominer. On voit bien la différence entre celui qui exerce l'autorité et le « pion » – pour employer un langage très simple. On a tous fait cette expérience-là : quand on exerce une autorité, on dit, au début : « Je serai très gentil, je serai avec vous, je veux votre bien », et puis les autres commencent à chahuter, alors on devient un « pion », et on dit : « Puisque vous ne comprenez pas, je vais agir d'une autre manière pour vous faire comprendre. » C'est vrai qu'il est très difficile d'exercer toujours l'autorité dans l'amour. Pour cela, il faut être pauvre. C'est la première caractéristique de Joseph. Après l'amour extraordinaire qui a dû éclore dans son cœur lors de la rencontre avec Marie – il est l'époux ; il est le fiancé, mais il est l'époux –, Dieu réclame immédiatement une très grande pauvreté, une pauvreté qui touche son cœur, son cœur d'époux, dans ce qu'il a de plus intime. Pour répondre à cette exigence de pauvreté, Joseph décide de s'écarter. Il pense que c'est la seule solution.

Mais voilà que l'Ange réclame de lui quelque chose de plus grand. S'écarter, ce serait simplement faire preuve, du point de vue humain, de la vertu de magnanimité, de grandeur d'âme. L'Ange réclame de lui un héroïsme d'amour : continuer d'avoir une autorité en acceptant cette pauvreté fondamentale. Vraiment Joseph est héroïque ! Dans un foyer chrétien, l'autorité n'a pas à être aussi héroïque, mais elle doit s'appuyer sur la pauvreté pour être totalement au

service de l'amour. Si elle n'est pas entièrement ordonnée à l'amour, ce n'est plus l'autorité d'un père.

« Joseph, fils de David... » C'est beau ! L'Ange lui rappelle de quelle race il est. « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse. » Cela prouve que Joseph était dans la crainte d'avoir pris une place dont il n'était pas digne : « Ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse. » Elle attend un enfant, mais elle est *ton épouse*. Du fait que Marie attend cet enfant, et étant donné les circonstances dans lesquelles elle l'attend – c'est de par l'Esprit Saint qu'il y a ce mystère de fécondité –, Joseph est encore plus proche. C'est cela qu'il faut comprendre : Joseph est encore plus proche d'elle. Dieu ne fait pas nombre – c'est la différence avec les êtres humains. Si Dieu permet à Marie d'être mère, si Dieu réalise en Marie ce mystère de fécondité et semble donc (humainement parlant, sociologiquement et psychologiquement parlant) mettre Joseph à l'écart, en réalité Joseph n'est pas mis à l'écart, mais il doit s'introduire dans la Sainte Famille, auprès de Marie et auprès de l'Enfant Jésus, d'une manière encore plus profonde, encore plus intime.

C'est bien ce qui nous est montré ici : « Ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse, car ce qui a été engendré en elle est de par l'Esprit Saint. Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus. » C'est Joseph qui doit l'appeler du nom de Jésus : cela montre bien son autorité sur l'enfant qui va naître de Marie. L'Ange, de la part de Dieu, lui demande de garder envers Marie tout son amour et toute son autorité. Joseph doit accepter que celui qui va naître d'elle le dépasse, comme il dépasse Marie. Il doit être tout entier au service de Marie dans cette attente, et tout au service de l'Enfant Jésus. C'est pour cela qu'il ne doit pas craindre de prendre avec lui Marie, celle qui est son épouse, et qu'il doit avoir une autorité sur Jésus. L'imposition du nom exprime l'autorité

du père et celle de la mère, mais en premier lieu celle du père.

Vous connaissez bien ce passage, dans l'Évangile de saint Luc, à propos du nom de Jean-Baptiste. Zacharie est muet, alors on demande à la mère – puisqu'elle, elle peut parler – comment appeler son fils. Puis Zacharie confirmera : « Jean est son nom[17]. » Et même si personne dans sa parenté ne s'appelle Jean, ce nom sera tout de même donné à l'enfant. C'est très significatif pour nous faire comprendre que, selon les mœurs du temps, les parents ont autorité quand il s'agit de donner le nom – c'est, du reste, encore vrai aujourd'hui. Pour les Anciens, donner le nom impliquait tout un aspect de mission, d'orientation, presque de prédestination. C'est donc Joseph qui doit donner le nom, ce nom qui vient de Dieu. Par humilité, par respect à l'égard de Dieu, Joseph, en raison même de sa pauvreté, voulait se retirer. Et Dieu veut qu'il dépasse ce sentiment qui ne va pas assez loin, Dieu veut qu'il dépasse cette attitude et qu'il regarde Marie comme son épouse. Celle qui lui est donnée par Dieu d'une manière nouvelle, c'est Marie en tant qu'elle attend son enfant. C'est celle-là qui lui est donnée, c'est celle-là qu'il doit recevoir et qu'il doit aimer. Il doit la prendre chez lui et regarder l'Enfant Jésus comme son propre fils. Joseph doit donc être celui qui exerce l'autorité entièrement, dans une pauvreté totale, pour que les liens qui existent entre Marie et lui soient des liens d'amour, d'un amour réciproque, dans la responsabilité, face à Dieu.

Si vous regardez la vie de Joseph, vous voyez qu'il a exercé, de fait, cette autorité. Je souligne ici simplement quelques aspects qui nous sont montrés dans l'Écriture. Il a exercé cette autorité lorsqu'il y a eu l'édit de César, qui n'est pas un signe de Dieu, mais simplement un événement politique : Joseph l'a reçu dans sa prudence – prudence

17. Lc 1, 63.

politique, mais surnaturalisée par sa foi, son espérance et son amour. Il aurait très bien pu considérer que cet édit de César ne devait pas s'appliquer à Marie. Là aussi il a dû y avoir pour lui un cas de conscience particulier. N'est-ce pas invraisemblable, que Dieu ait permis qu'il y ait cet édit de César au moment même où Marie attend l'Enfant Jésus? Dieu a *permis* cet édit, il ne l'a pas *voulu*. Quant à César, il ne l'a pas promulgué avec le désir de faire la volonté de Dieu! C'est donc tout simplement la volonté d'une autorité humaine qui s'impose. Elle s'impose à cette famille divine qui reste inscrite dans le temps et dans le lieu. La Sainte Famille est une famille qui a vécu sur la terre, et qui s'est soumise à l'édit de César. Joseph a accepté cet édit de César; et Marie l'a accepté à cause de Joseph. Nous en connaissons toutes les conséquences.

La première conséquence, c'est l'arrivée de Joseph et de Marie à Bethléem, dans cette ville subitement surpeuplée – tous les descendants de David se sont réunis, et ils devaient être assez nombreux! On n'oublie pas qu'on est descendant de David, on le retient! Ils étaient donc tous là et, de ce fait, il n'y a pas de place pour eux[18]. Joseph prend donc l'initiative de quitter Bethléem pour aller dans une grotte; il a une responsabilité à l'égard de Marie et à l'égard de celui qui va naître. Cela a dû être très dur pour lui! Le texte de l'Écriture ne nous dit pas que Joseph se soit mis en colère. Il aurait pu le faire, mais nous voyons là encore l'humiliation de la Sainte Famille. Comme je vous le disais, la Sainte Famille n'a pas été exempte d'angoisses: Joseph s'est demandé ce qu'il devait faire. Et elle n'a pas été exempte non plus de cette humiliation: laisser les autres passer devant. Marie est obligée de se tenir à l'écart, et elle l'a accepté; et Joseph a accepté cette humiliation. Mais Dieu s'en est servi pour un don nouveau, pour une présence

18. Cf. Lc 2, 7.

nouvelle. C'est très beau, cela : Dieu se sert de cette humiliation pour être plus présent, pour envelopper de sa miséricorde Marie, Joseph et le tout petit Enfant Jésus. Dieu veut que, pour la naissance, il y ait une intimité plus grande. Il veut que la naissance de l'Enfant Jésus crée un lien plus profond, dans l'ordre de l'amour, entre Joseph et Marie. C'est ce qui s'est passé. La solitude de Noël a permis un lien beaucoup plus profond entre eux. Ils ont eu la joie d'être seuls dans ce grand mystère de la naissance de l'Enfant Jésus.

Il y a ensuite la visite des bergers. C'est encore Joseph qui, là, doit exercer l'autorité. Puis il y a la Présentation de l'Enfant Jésus au Temple. L'Écriture ne nous dit rien de la place de Joseph, mais il est allé au Temple avec Marie. Ils ont dû se demander si la Loi du Lévitique s'appliquait à eux, et c'est sans doute Joseph qui, dans son autorité, a pris l'initiative d'aller au Temple – sous l'inspiration de Marie, bien sûr, mais ils y sont allés ensemble, d'un commun accord. Pour la rencontre avec le vieillard Syméon, l'offrande de Jésus, Marie et Joseph sont ensemble. Le regard du vieillard Syméon sur l'Enfant Jésus les lie, en leur faisant comprendre le sort unique de Jésus. Et Joseph doit accepter, là encore, que Marie passe devant. On ne dit rien de Joseph. Le vieillard Syméon ne regarde que l'enfant et Marie : « Un glaive te transpercera l'âme[19]. »

Déjà, lors du passage des mages, les anges avaient averti Joseph, et c'est lui qui avait pris la responsabilité de la fuite en Égypte. Pour le cinquième mystère joyeux, c'est encore la même chose. C'est toujours Joseph qui exerce l'autorité, une autorité paternelle. Nous avons vu que Marie est celle qui est dépositaire des secrets ; Joseph, lui, est celui qui est confirmé dans l'autorité. Il doit représenter, dans la Sainte Famille, l'autorité du Père. À partir de là, nous pouvons

19. Lc 2, 35.

mieux comprendre la place de l'époux et du père dans la famille chrétienne. L'Église a toujours considéré saint Joseph comme un exemple, un modèle.

Nous le disions tout à l'heure: la Nouvelle Alliance est une alliance d'amour. Si donc c'est une alliance d'amour, c'est à partir de l'amour que tout est repris. L'amour est ce qui nous donne le sens le plus aigu de notre relation personnelle à l'égard de Dieu. Dans l'amour, nous sommes, tous, seuls en face de Dieu. C'est la première chose que nous avons soulignée dans le mystère de la Sainte Famille: Marie passe devant Joseph pour nous faire comprendre comment, de fait, elle est aimée par Dieu d'un amour personnel et unique. Cet amour personnel à l'égard de Marie n'exclut en rien l'amour personnel et unique de Dieu pour Joseph, mais Joseph est second. Dans la hiérarchie de l'amour, il passe après Marie, et il demeure cependant premier dans l'exercice de l'autorité. Il ne faut pas confondre les deux. L'amour porte l'autorité, il sauvegarde l'autorité, il ne peut pas être un obstacle à l'autorité. Quand l'amour est un obstacle à l'autorité, cela prouve soit que l'amour devient tyrannique, soit que l'amour devient jaloux, et ce n'est plus un véritable amour. Le véritable amour personnel – qui est réciproque – respecte les deux personnes. Puisque la Nouvelle Alliance nous fait toucher l'intensité de l'amour de Dieu pour chacun d'entre nous, puisqu'elle fait de nous des personnes immédiatement reliées à Dieu, elle doit nous donner un sens beaucoup plus aigu du respect à l'égard de l'autre. Pourquoi? parce que chacun de nous est lié directement à Dieu, parce que nous sommes rachetés, parce que nous sommes aimés par le Christ d'une façon unique, et tous enveloppés du Sang de Jésus.

La Nouvelle Alliance doit aussi donner à l'époux et à l'épouse – qui sont les premiers dans l'ordre de la charité fraternelle – un sens de ce que représente la liberté intérieure de chacun, beaucoup plus aigu que dans l'Ancienne Alliance.

La liberté intérieure de chacun est d'abord la liberté religieuse – dont Jean Paul II parle dans son Encyclique *Redemptor hominis*[20]. La liberté religieuse de chacun, sa vocation propre à l'égard de Dieu et à l'égard du prochain, doit être beaucoup plus respectée. C'est cela qui nous est montré : Joseph a dû – il était forcé mais il l'a accepté – avoir à l'égard de Marie un respect unique, parce qu'elle était directement sous la motion de l'Esprit Saint.

Dans cette nouvelle lumière nous devons comprendre qu'il doit y avoir entre l'époux et l'épouse un respect de l'attitude religieuse – transformée par l'amour –, un respect de la liberté intérieure de l'un et l'autre. Le mariage ne doit pas être une aliénation ; il ne doit pas être une diminution de la liberté intérieure de l'un et de l'autre, puisque l'autorité est vécue à l'intérieur de l'amour et pour un plus grand amour. Le mariage ne doit pas limiter l'épanouissement profond de cette attitude religieuse. Saint Joseph, là, est un exemple étonnant pour nous. Évidemment, cela exige une très grande pauvreté dans l'exercice de l'autorité : l'homme n'a pas le droit d'accaparer son épouse pour en faire « sa chose », pour en faire son bien, pour en faire sa gloire. L'homme doit l'aimer pour elle-même, comme une personne aimée de Dieu. C'est bien cela qui est dit à Joseph : « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse, car ce qui a été engendré en elle est de par l'Esprit Saint. » Elle est reliée à Dieu d'une manière unique.

Ce qui est vrai de Marie est vrai de toutes les autres personnes humaines : elles sont reliées directement à Dieu. Il faut que l'autorité de l'époux s'exerce à l'intérieur de ce respect. C'est une des grandes purifications de l'autorité (et de l'autorité telle qu'elle doit exister en terre chrétienne) : respecter son épouse comme on respecterait Dieu. Comme

---

20. Voir n[os] 12 et 17.

on respecterait Dieu ! Le respect qu'on a à l'égard de Dieu, on l'a à l'égard du prochain puisque c'est le même amour. Il faut avoir un respect qui aille jusque-là ! Respecter cette liberté intérieure, qui est la liberté personnelle dans ce qu'elle a de plus fort. Cette liberté intérieure, cette liberté religieuse, atteint ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme et de la femme. Elle n'est pas au niveau extérieur. Qu'au niveau extérieur l'épouse et l'époux puissent, d'un commun accord, adopter un certain style de vie, c'est bien évident ! Et il le faut. Il faut qu'il y ait une harmonie, avec des modalités différentes, car chaque foyer a son harmonie propre. On n'a pas à imiter, on a à découvrir cette harmonie. Mais au-delà de cette harmonie visible du couple, de la vie commune, il y a quelque chose de plus profond : la liberté intérieure, la liberté religieuse de chacun. La liberté religieuse de chacun doit être enveloppée par l'amour pour que l'amour, loin de la diminuer, l'intensifie.

On a tous fait cette expérience : quand on est auprès de quelqu'un qu'on aime beaucoup et qui nous aime profondément, quelqu'un qui a le sens de ce que représente le véritable amour personnel, on se sent beaucoup plus libre. On n'est jamais aussi libre que lorsqu'on est en face de quelqu'un qu'on aime vraiment et qui nous aime. C'est peut-être cela, le signe d'un véritable amour : il ne tue pas la liberté intérieure – cette liberté intérieure religieuse, cette liberté à l'égard de Dieu le Père, cette liberté à l'égard de l'œuvre de l'Esprit Saint. C'est l'œuvre de l'Esprit Saint en Marie que Joseph doit respecter. C'est à l'égard de cette œuvre que Joseph doit exercer son autorité, pour être là comme le gardien, pour être l'époux, celui qui exerce l'autorité. Cela va très loin, et c'est très grand ; ce n'est pas facile parce que cela exige des purifications pour éviter toute domination, tout accaparement. Cela exige vraiment d'aimer l'autre pour lui-même et de l'aimer d'une manière

telle que l'on soit à son service. L'autorité, c'est être au service de celui qu'on aime ; c'est mettre toute son intelligence, toute sa générosité, au service de celui qu'on aime pour qu'il puisse passer devant nous. La plus grande joie de Joseph, c'est que Marie passe devant lui, parce que ce qui s'est réalisé en elle est l'œuvre de l'Esprit Saint. Avec saint Joseph on est vraiment en face d'un modèle d'autorité, un modèle très concret. Cette autorité exige une très grande pauvreté, une très grande docilité à l'égard de l'Esprit Saint. L'autorité de Joseph, qui s'exerce d'abord envers Marie, va ensuite s'exercer à l'égard de l'Enfant Jésus – comme nous allons le voir.

Je tenais à insister sur ces deux notes tout à fait nouvelles, dans la Sainte Famille : Marie est regardée par Dieu d'une manière unique : seule ! Et saint Joseph n'est pas exclu, il doit respecter l'œuvre de l'Esprit Saint en elle, et non seulement la respecter, mais y coopérer par son autorité, parce que son autorité est un service d'amour.

3

Après Marie et Joseph, pour terminer ce que nous avons commencé, il faut voir l'Enfant Jésus. C'est le plus important dans la Sainte Famille, parce que c'est lui qui lui donne toute sa signification.

L'Enfant Jésus est lié à Marie d'une manière extraordinaire. Il faut entendre ce que disent à ce sujet les théologiens du Moyen Âge qui, eux, n'avaient pas peur de parler avec ce réalisme profond de l'amour. Je pense à saint Albert le Grand qui, regardant le lien qui existe entre l'Enfant Jésus et Marie, dit qu'il y a entre eux une similitude comme il n'en a jamais existé entre une mère et son fils. Il n'y a pas deux atavismes, mais un seul. La sensibilité de l'Enfant Jésus est toute proche de celle de Marie. Entre Jésus et

Marie, il y a un lien (divin et humain) unique : cet enfant non seulement a été reçu, aimé, mais il a été choisi ; Marie est la seule mère qui ait choisi son fils – « choisi » en ce sens qu'elle a dit son *fiat* à l'Annonciation. Et Jésus a choisi sa Mère, dès le premier instant de sa conception. L'Enfant Jésus, dès le premier instant de sa conception, avait conscience d'être dans cette dépendance totale à l'égard de Marie. Il est l'enfant qui a accepté la plus grande dépendance, une dépendance fondamentale, la dépendance d'un tout petit à l'égard de sa mère. Mais l'Enfant Jésus avait conscience, dans le sein maternel, de sa dépendance à l'égard de Marie et qu'il l'acceptait pleinement. Dieu, par le mystère de l'Incarnation, accepte joyeusement, dans l'amour, cette dépendance à l'égard de la petite créature : la femme.

Cela nous fait comprendre que les liens entre Jésus et Marie ont été d'une force et d'une intensité uniques, sans la moindre ombre, parce que tout était limpide, dans la lumière même du Verbe de Dieu et dans l'intensité de l'amour de l'Esprit Saint. Ces liens, au point de départ, montrent combien la sensibilité de Marie et la sensibilité de Jésus sont proches, combien Marie pouvait recevoir le don du Père et en vivre, comment Marie a pu vivre du mystère de la Nativité et de tout ce mystère de la vie cachée dans la plus grande simplicité, sans rien d'extraordinaire : Jésus était vraiment un tout petit enfant pour sa Mère, ayant besoin d'elle et réclamant d'elle ce qu'un enfant réclame de sa mère. Étant Dieu, Jésus n'avait pas besoin de Marie puisqu'il avait dans son âme la plénitude de l'amour ; et, ayant la plénitude de la grâce et la vision béatifique, il n'avait pas besoin d'être éduqué[21]. Il possédait toutes les vertus de manière infuse. L'éducation a pour but d'engendrer dans

21. Voir, du même auteur, *Le mystère de Joseph*, Éd. Saint-Paul 1997, p. 41.

l'enfant les vertus. L'Enfant Jésus, lui, les avait toutes. Cependant, pour l'exercice et la croissance de ces vertus, il a voulu avoir besoin de Marie. Marie nous montre le modèle de l'éducation – cette fécondité particulière qu'est l'éducation – et l'Enfant Jésus nous fait comprendre la docilité de l'enfant. Mais je ne développe pas plus.

Ce que nous voulons voir ici, c'est que le mystère de la Sainte Famille s'achève dans le cœur du Christ. Le cœur du Christ, c'est le cœur du Prêtre, du Grand Prêtre[22]. Il faut saisir ce que cela veut dire et voir toutes les conséquences que nous pouvons en tirer, du point de vue de la famille chrétienne. Le cœur de Jésus est le cœur du Prêtre parce que, en raison du mystère de l'union hypostatique, Jésus, dans son cœur d'homme, possède la plénitude de grâce, tout de suite. Cette plénitude de grâce le fait Prêtre : médiateur entre Dieu et les hommes, médiateur entre son Père et sa Mère. Jésus est avant tout et en premier lieu le prêtre de Marie. Il est prêtre pour Marie et prêtre de Marie.

Nous ne savons pas à partir de quel moment Jésus a exercé son sacerdoce sur Marie – cela reste dans le silence. D'après l'Épître aux Hébreux, il l'a exercé intérieurement dès le premier instant de sa conception. L'Épître aux Hébreux dit en effet cette chose inouïe : dès le premier instant de sa conception, Jésus s'est présenté au Père pour faire sa volonté[23]. On peut dire que dès le premier instant de sa conception, Jésus portait Marie à son Père. S'il se présente à son Père, c'est pour offrir Marie et, à travers Marie, toute l'humanité. C'est par Marie qu'il a offert toute l'humanité – et ceci, dans toute sa vie cachée. Dans la première période de sa vie, quand il était porté par Marie, quand il était tout petit, et, à travers toute sa vie

22. Cf. He 4, 14 et 7, 26.

23. Cf. He 10, 5-9.

cachée, jusqu'à douze ans, son sacerdoce est resté uniquement un sacerdoce de prière. Il exerçait ce sacerdoce en priant pour Marie, dans le silence. À partir du cinquième mystère joyeux – après être resté à Jérusalem pour enseigner les théologiens –, Jésus commence son enseignement auprès de Marie, en l'interrogeant. De douze à trente ans, Jésus a exercé son sacerdoce en enseignant Marie. Il a commencé par les théologiens, il les a respectés et leur a donné au Temple son premier enseignement; après quoi il a enseigné sa Mère, à travers l'Écriture et en priant avec elle, en offrant la prière de Marie au Père, en vivant avec elle tout le mystère de la liturgie de l'Ancienne Alliance. Tout cela a été vécu avec Marie. Jusque-là, l'enseignement et la prière restaient à l'intérieur de la Sainte Famille. La Sainte Famille s'achevait dans le cœur de Jésus, dans le cœur sacerdotal du Christ : Marie recevait tout de lui et elle était portée par lui. Elle lui donnait tout et Jésus achevait tout.

Avec la vie apostolique de Jésus, la Sainte Famille va prendre une nouvelle dimension. Et on peut dire que la Sainte Famille a continué, même après la « disparition » de Joseph. Toute la vie apostolique de Jésus fait partie de la Sainte Famille. On peut même dire que la mort de Jésus fait partie du mystère de la Sainte Famille. La Sainte Famille s'achève donc dans le mystère du sacerdoce du Christ.

Il faut voir maintenant l'application à la famille chrétienne. Dans la lumière de la Sainte Famille, nous comprenons mieux les exigences de la grâce. La grâce fait de la femme, de l'épouse, et de chacun de nous, quelqu'un qui est aimé de Dieu d'une manière unique. Nous sommes tous reliés à Dieu directement, et cette alliance directe avec Dieu fait que l'époux et l'épouse, par la grâce du mariage, doivent se respecter, dans la lumière de cet amour de Dieu, dans la lumière de cet amour du Père.

Le mystère de la Sainte Famille nous fait aussi comprendre que l'autorité du père doit s'exercer dans la pauvreté. Cette autorité est première, elle est fondamentale par rapport à toute autre autorité, mais elle doit s'exercer dans l'amour de l'épouse et des enfants, ce qui réclame un exercice de l'autorité dans la pauvreté. L'autorité de la mère sur les enfants s'exerce en union avec celle du père, pour faire œuvre commune avec lui dans l'éducation des enfants. C'est une autorité qui s'exerce dans la miséricorde – sans s'opposer à la justice, mais en l'assumant.

Enfin, grâce au mystère de Jésus, il faut comprendre que la famille chrétienne s'achève en Dieu. C'est la grandeur propre de la famille chrétienne et c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi il y a le sacrement de mariage. La famille est en effet le lieu de la formation à la vie chrétienne pour les enfants, et le lieu de la fécondité de l'amour divin pour les parents. Les sacrements pénètrent à l'intérieur de la famille : par la bénédiction du mariage, par le baptême, par la liturgie eucharistique. Et la famille est reliée au sacerdoce par le désir que les parents doivent avoir – un désir intérieur, un désir profond – que parmi leurs enfants il y en ait qui se consacrent à Dieu, dans la vie religieuse et dans le sacerdoce. Autrement dit, les enfants sont offerts à Dieu. Ils appartiennent plus à Dieu qu'à leurs propres parents. Et les parents chrétiens savent que dans l'amour qu'ils ont pour leurs enfants, ils les offrent à Dieu. Ils ont reçu de Dieu ce don et ils l'offrent à Dieu. Toute famille chrétienne doit donc maintenir en elle ce désir d'avoir un enfant consacré à Dieu. Ce désir ne se réalisera peut-être pas dans la première génération, ni même dans la seconde ou la troisième, cela n'a pas d'importance, cela ne nous regarde pas ; cela ne regarde que Dieu, mais on doit avoir ce désir. Encore une fois, les réalisations ne regardent que Dieu – exactement comme lorsque Dieu « passe » et prend telle ou telle personne : cela ne regarde que Dieu, c'est le « passage de

Dieu » – mais il faut garder ce désir et se rappeler que les enfants n'appartiennent pas aux parents. Ils sont reçus comme des dons de Dieu et sont offerts à Dieu, qui en fera ce qu'il voudra.

La Sainte Famille donne à la famille chrétienne sa dimension d'Église. L'Église implique le sacerdoce, elle implique la consécration religieuse, et radicalement, la famille est une « Église domestique[24] ». Si la famille chrétienne n'a pas cette ouverture vers le sacerdoce et vers la consécration religieuse, il y a alors quelque chose qui ne va pas jusqu'au bout. Le sacrement de mariage, qui unit à la Sainte Famille l'époux, l'épouse et les enfants (par leurs parents), fait que la famille chrétienne s'achève vraiment en Dieu. Elle n'a pas d'autre finalité que le Christ. C'est cet aspect qu'il faut considérer en premier lieu. En second lieu, on sait que le mariage implique l'institution naturelle et donc que le mariage, pour le pays, pour l'humanité, est un service. Ce n'est plus la finalité, c'est un *service* pour permettre que l'espèce humaine continue; mais cet aspect est second. Ce qui est premier dans la famille chrétienne, c'est son lien avec Dieu, à la suite de Marie et de Jésus.

*

(Réponse à une question)

Dans le mystère de la Sainte Famille, l'amour profond qui unissait Marie et Joseph a été vécu dans la consécration virginale à Dieu. Pensez-vous que cette situation soit unique? Si non, quel sens peut avoir une telle consécration et quelle fécondité peut en découler?

---

24. Voir CONCILE VATICAN II, *Lumen Gentium*, § 11; *Apostolicam Actuositatem*, § 11. JEAN PAUL II, *Familiaris Consortio*, § 49; *Redemptoris Custos*, § 7; etc.

Il y a quelque chose d'unique dans la Sainte Famille : le mystère de Marie consacrée à Dieu et la situation unique de saint Joseph. Il faut comprendre alors que certains aspects de la vie de la Sainte Famille peuvent être imités et d'autres pas.

Si la question est posée c'est parce que, de fait, dans certains lieux, on veut une vie monastique à l'exemple de celle de la Sainte Famille. Il y a aussi des jeunes qui veulent se consacrer à Dieu mais qui disent : « Nous nous consacrons à Dieu, mais comme nous avons besoin l'un de l'autre nous formerons un foyer, un foyer monastique. » Là il faut être réaliste ! Dieu est réaliste ! Je crois qu'à ces foyers « monastiques » il préfère un foyer profondément chrétien où, tout en s'aimant chrétiennement, on n'ignore rien des exigences de la sensibilité, de la chair ; on sait que l'amour passionnel qui peut exister entre deux êtres demande d'être sanctifié et purifié. Qu'après un certain nombre d'années de mariage, Dieu demande une vie de chasteté, c'est normal : on sait que l'amour divin peut l'emporter et purifier vraiment la sensibilité. Il est important de comprendre que la charité purifie la sensibilité et l'ennoblit, et que la charité rend les êtres plus sensibles parce qu'elle purifie la sensibilité, mais que la passion d'ordre sexuel est comme dépassée. Tout le problème est là. La grande erreur de Freud est d'avoir « bloqué » sensibilité et sexualité. Cette erreur foncière va très loin et aboutit inévitablement à des divorces. Si l'on comprend que la sensibilité est assumée par l'amour divin, et que l'amour entre deux personnes saisit l'esprit et la sensibilité – l'esprit en premier lieu car c'est cela qui fait la personne, la sensibilité étant ensuite assumée par l'esprit –, on s'aperçoit alors que l'instinct sexuel reste quelque chose de second. C'est là que la grâce du mariage joue un rôle très important, et pas seulement la grâce du mariage : il faut être intelligent dans l'amour et avoir un respect à l'égard de l'autre, ce qui n'est pas

toujours facile. Lorsqu'on est passionné, l'intelligence risque d'être étouffée par la passion; à ce moment-là on n'agit plus en êtres intelligents, mais tout simplement en êtres passionnés qui veulent se dominer les uns les autres, et ce n'est plus alors un langage intelligent. Il faut comprendre là que la grâce va de pair avec l'intelligence.

La grâce du mariage porte sur le mystère de la fécondité – la fécondité humaine est bien un mystère puisqu'elle implique une coopération avec Dieu; il ne faut pas s'arrêter à l'aspect psychologique; on touche au sacré, au sens fort. Dieu coopère, Dieu répond à l'amour des époux par la création de l'âme spirituelle de l'enfant. La fécondité va donc de pair avec le mariage. À ceux qui se marient en disant: « Nous allons nous aimer divinement, spirituellement, et former un couple monastique », je conseillerais à chacun d'aller directement dans un monastère, ce serait plus vrai! Quand on se marie, on désire que Dieu bénisse cet amour et le rende fécond. C'est toujours ce que demande l'Église; la fécondité, en effet, est bénie de Dieu, elle fait partie du mystère du mariage, du mystère du couple.

Cette union chrétienne d'un nouveau type, qui nous est montrée à travers Marie et Joseph, ne supprime pas le foyer – puisqu'il y a le mariage et le sacrement de mariage – mais met dans le foyer une orientation nouvelle, qui permet de comprendre qu'avant de s'aimer entre eux les époux aiment Dieu et sont aimés de lui; Dieu a la priorité. Et l'époux ne doit jamais être jaloux de Dieu, l'épouse non plus. L'expérience montre que c'est le plus souvent l'époux qui est jaloux de Dieu! On ne doit pas être jaloux du Christ, on ne doit pas être jaloux de Dieu, car l'amour de Dieu ne peut pas faire nombre avec l'amour humain. L'époux devrait être joyeux de ce que son épouse est aimée du Christ. La grâce du sacrement de mariage permet de comprendre que le Christ passe toujours devant et c'est cela qui donne à l'amour humain toute sa signification, toute sa grandeur,

toute sa profondeur. Parce que le Christ est là présent, l'amour sera encore plus grand, plus profond. La plupart du temps, c'est parce que l'on n'aime pas assez le Christ qu'on ne s'aime pas assez. Si on aimait plus le Christ, on s'aimerait plus, parce qu'aimer le Christ réalise dans le cœur de l'homme une purification très forte qui permet à l'amour humain d'être plus intense. Au niveau humain, une troisième personne est toujours gênante, mais pas au niveau divin. C'est le propre du mystère de Dieu : il ne fait pas nombre, tandis que l'amour humain fera toujours nombre. Dieu, non seulement passe devant, mais unit ; c'est le Christ qui fait l'unité. Il faut s'en souvenir dans les moments difficiles... car il y en aura. Au début du mariage, on dit : « On s'aimera d'une manière telle qu'il n'y aura jamais la moindre difficulté » ; en fait, il y en a toujours parce qu'on a des rythmes différents, des sensibilités différentes. Au début l'amour sensible, passionnel, est très fort et permet de passer au-dessus de toutes les difficultés, mais dès que cet amour sensible « s'use » un peu, et si, dans le même temps, l'amour spirituel n'a pas augmenté, il y a forcément des moments très durs. À ce moment-là, il faut comprendre que c'est le Christ qui fait l'unité. C'est le Christ qui s'est porté garant de cet amour, dans le sacrement de mariage. Le Christ lui-même se porte garant car c'est lui qui donne le sacrement de mariage aux époux ; ce ne sont pas les époux qui se le donnent. Aujourd'hui on arrive à humaniser le sacrement de mariage : « Ils vont se donner le sacrement. » Non ! C'est Jésus qui, à travers les époux, donne le sacrement de mariage. Jésus est présent et le prêtre est là pour être témoin de cette présence du Christ. Le Christ se porte donc garant de cet amour : c'est cela qui est si grand et si beau dans le sacrement de mariage. Dans les moments difficiles Jésus est là, comme source d'amour, pour rajeunir l'amour qui, au plan humain, risque quelquefois, non pas de vieillir, mais de « s'ankyloser » un peu et de ne plus avoir la

même ferveur, la même générosité. Le Christ est là pour reprendre cet amour.

La question posée conduit à voir que la Sainte Famille est à la fois le modèle de la vie religieuse et du mariage. La Sainte Famille est le modèle de l'Église et donc de la vie religieuse : Marie est le modèle de la vie religieuse et Joseph est le modèle de l'autorité religieuse – le modèle des Abbés, entre autres. Les Abbés aiment beaucoup saint Joseph parce que son autorité est une autorité temporelle. Et saint Joseph est le modèle de tous les pères de famille. Les pères de famille doivent l'aimer et comprendre qu'à certains moments ils auront besoin que saint Joseph soit là pour les aider à porter l'autorité.

Pourquoi Marie peut-elle être modèle dans la vie religieuse et dans le mariage ? Parce qu'elle est à la fois consacrée à Dieu et mère. Marie fait cette unité, qu'elle seule peut faire, parce qu'elle est immaculée. En dehors de Marie, la grâce chrétienne a deux orientations distinctes : la vie religieuse et le foyer. La vie religieuse a besoin du foyer – s'il n'y avait plus de foyers, il n'y aurait plus de vie religieuse –, et les foyers ont toujours besoin de la vie religieuse. Les parents chrétiens sont aidés par le fait d'avoir des enfants consacrés à Dieu, car cela leur fait comprendre la finalité profonde du foyer – que les enfants soient consacrés à Dieu ou que Dieu les ait repris. Il y a comme des « rapts » de Dieu : il reprend la vie de tel ou tel jeune, il le prend pour lui, ou bien il le consacre dans la vie religieuse. Qu'il s'agisse du rapt violent par lequel Dieu reprend des jeunes, ou de la consécration que Dieu leur demande, c'est toujours, pour la famille, une rupture – qui prend deux modalités différentes. Dans les deux cas c'est Dieu qui prend les prémices. Nous avons de la peine à comprendre ce langage-là, mais pourtant c'est bien cela : Dieu prend les prémices, parce que cela lui appartient, c'est à lui.

La famille prend son sens plénier avec la vie religieuse – la consécration à Dieu d'un fils ou d'une fille – et la consécration sacerdotale, qui sont au-delà du foyer. C'est pour cela que le sacerdoce réclame le célibat, sinon il ne serait pas un dépassement. Or le sacerdoce et la vie religieuse sont un dépassement, en Marie et en Jésus : Jésus est le Fils-Prêtre. C'est extraordinaire, mais c'est cela ! Il est le Fils-Prêtre et le Fils de Dieu ; et Marie est celle qui est consacrée à Dieu et qui est épouse et mère. Il fallait ce cœur immaculé pour pouvoir réaliser pleinement et totalement ces trois aspects distincts, sans que ces trois aspects se neutralisent ou s'opposent. À partir du mystère de la Sainte Famille nous comprenons comment la grâce chrétienne prend diverses orientations. Le renouveau de l'Église passe par le renouveau des foyers chrétiens. Il y a un renouveau. Il y a un renouveau de la vie de famille ; au milieu des luttes, au milieu des attaques – la famille n'a jamais été aussi attaquée, aussi « balayée » que maintenant –, mais il y a vraiment un renouveau. Comme toujours : plus les luttes sont fortes, plus la grâce surabonde. Pour fonder un foyer chrétien aujourd'hui, il faut du courage, de la force, comme il faut de la force aux jeunes d'aujourd'hui pour entrer dans le sacerdoce ou la vie religieuse. Ce sont deux forces différentes. La vie chrétienne aujourd'hui réclame cette force ; et ce qui est très grand, c'est que cette force existe chez les jeunes qui fondent un foyer ou qui entrent dans la vie religieuse. C'est la vérité profonde : plus la lutte est forte, plus la grâce surabonde et plus Dieu sera là pour permettre à la vie chrétienne de se réaliser pleinement.

La vie chrétienne, donc, se réalise dans le foyer, dans la vie religieuse et dans le sacerdoce ; c'est cela l'Église : le foyer, le sacerdoce et la vie consacrée à Dieu. Il y a les trois. Les trois manifestent la fécondité de l'amour.

La fécondité de l'amour dans le foyer implique la fécondité selon la chair et le sang et implique une fécondité plus

grande encore que celle-ci : l'éducation. L'éducation chrétienne fait partie d'un mystère de fécondité. À certains moments – en raison des conséquences du péché originel – il y a comme une stérilité : les parents ont tout fait pour éduquer leur enfant chrétiennement et pourtant, lorsque l'enfant atteint dix-sept ou dix-huit ans, toute l'éducation semble avoir été stérile. C'est rude. C'est une souffrance que Dieu permet. Il faut savoir que l'effort qu'on a fait n'est pas perdu ; on a ensemencé une terre jeune. Les psychologues disent – et il y a là quelque chose de très juste – que la première éducation a une importance unique. Dans une famille chrétienne, même si à partir d'un certain âge les enfants n'écoutent plus beaucoup leurs parents, il faut savoir que les tout-petits, eux, parce qu'ils sont très proches de Dieu et qu'ils ont été baptisés, écoutent toujours leurs parents. Le démon essaie bien de supprimer cela, mais il n'y est pas encore arrivé. Il y a un lien naturel, fondamental, entre l'enfant et ses parents. C'est là que se situe la seconde fécondité.

Cette seconde fécondité, celle de l'éducation, Joseph l'a connue et Marie aussi, parce que, de fait, l'Enfant Jésus était remis à Marie et à Joseph comme un enfant est remis à ses parents. C'est pour cela que les théologiens disent que Joseph est vraiment père, pas seulement père « putatif ». Il est vraiment père parce qu'il a éduqué l'Enfant Jésus ; éduqué au sens profond, c'est-à-dire qu'il lui a permis de se développer, de s'épanouir. L'Enfant Jésus, parce qu'il était Dieu, n'avait pas besoin de Joseph ni de Marie, mais Dieu a voulu qu'il y ait Joseph et Marie. Par là, il nous fait comprendre que l'éducation permet de communiquer la foi, de communiquer l'espérance et de communiquer l'amour. Les parents ont un rôle sacerdotal – le sacerdoce royal des fidèles – auprès de leurs enfants. Ils doivent leur apprendre à prier, à approfondir de plus en plus leur lien avec le Christ et, par la suite, ils doivent veiller sur leur

éducation chrétienne. Ils sont responsables en face de Dieu. Dieu leur a demandé cela, ils n'ont pas le droit d'abdiquer leur responsabilité. L'éducation fait partie des droits et de l'autorité du père et de la mère.

La troisième fécondité, c'est la fécondité spirituelle, celle que Marie a connue à la Croix par rapport à Jean. C'est la fécondité sacerdotale et c'est la fécondité de la maternité mystique de Marie.

Dans un foyer chrétien – peut-être surtout aujourd'hui – il y a des étapes successives. Première étape : la fécondité selon la chair et le sang. Seconde étape : la fécondité de l'éducation. Elles sont liées mais, en même temps, ce sont des étapes différentes. Dans la troisième étape, quand les enfants sont éduqués et que les parents ne peuvent plus rien faire, les foyers chrétiens doivent alors entrer dans une consécration plus profonde à Dieu, par Marie. Cette troisième étape est celle de la fécondité spirituelle, liée à celle de Marie, liée à celle du sacerdoce ministériel. Si on a plus de temps, on doit prier plus et œuvrer davantage aux œuvres de miséricorde. Cette dernière étape se délimite, dans le monde d'aujourd'hui, d'une façon plus nette qu'avant : quand on a atteint un certain âge, on ne peut plus exercer son métier. Pour l'homme c'est quelquefois très rude, pour la femme aussi, et quand elle voit son mari de mauvaise humeur, ce n'est pas facile ! Comme il est à la retraite, il est beaucoup plus présent qu'auparavant et, quelquefois, il est aussi plus pesant ! Il faut à ce moment-là qu'ensemble les époux comprennent que c'est une nouvelle étape et que dans cette étape leur foyer va prendre une modalité différente : il y aura ce lien du foyer chrétien avec la vie monastique – mais pas une vie qui ferait dire aux petits-enfants : « Le foyer des grands-parents, c'est presque un monastère. » Non, ce serait faux ! Il faut que les petits-enfants puissent trouver auprès de leurs grands-parents une très grande joie, presque une joie « à l'état pur », qu'ils ne trouvent pas toujours auprès de leurs

parents, parce que les parents aujourd'hui disent trop facilement leurs difficultés devant les enfants. Les enfants écoutent, ils entendent tout. Ils comprennent et ils voient bien les difficultés. Alors il faut que les petits puissent trouver auprès de leurs grands-parents un lieu très pacifique, de grande joie : ils en ont besoin. Notre monde a besoin d'oasis de joie, et il faut que les foyers qui vivent cette dernière étape soient des oasis de joie. Quand on est plus proche du terme, quand on a dépassé, d'une certaine manière, les grandes bagarres et qu'on les a dépassées ensemble – si Dieu a permis qu'on aille jusqu'au bout ensemble – alors, à ce moment-là, on doit former une oasis de joie. Les responsabilités sont différentes : comme on a un peu plus de temps pour prier, il faut prier plus.

C'est la Sainte Famille qui nous fait comprendre ces étapes différentes. Et dans la dernière étape il doit y avoir une vie plus consacrée à Dieu, une vie plus orientée vers l'amour de Dieu et une vie d'accueil, d'accueil des petits. Quand les enfants grandissent, ils parlent souvent plus facilement à leurs grands-parents qu'à leurs propres parents. Cette alliance des grands-parents avec leurs petits-enfants est très frappante. Quand, à un certain âge (de dix-sept à vingt-trois ans environ), des jeunes ne peuvent plus parler à leurs parents, pour de multiples raisons psychologiques – ce n'est pas une accusation des parents, c'est un fait –, les grands-parents, s'ils sont encore vivants, doivent alors de temps en temps « entrer dans la course ».

VI

Croissance de l'amour personnel

Nous abordons maintenant le problème – j'allais dire le mystère aussi, parce que nous ne nous plaçons pas seulement du point de vue philosophique mais aussi et avant tout du point de vue théologique, c'est-à-dire que nous considérons les questions dans la lumière de la grâce du sacrement de mariage – nous abordons le problème et le mystère de *la croissance de l'amour personnel.* Il est bon d'abord d'examiner la question du point de vue philosophique, c'est-à-dire tout simplement du point de vue humain. Nous regarderons donc d'abord la possibilité qu'il y a, en nous, de croître dans un amour qui est né dans notre cœur, et nous verrons ensuite comment la grâce du sacrement de mariage apporte une force divine qui permettra à cet amour – amour qui, alors, n'est plus seulement humain, mais divin – d'être victorieux de toutes les difficultés et de toutes les luttes.

Il faut donc d'abord comprendre que l'être humain, dans ce qu'il a de plus spirituel, c'est-à-dire dans son âme spirituelle, demande de croître. Notre âme est créée par Dieu dans notre corps, comme une source de vie et d'être. Cette âme assume, informe notre corps, l'oriente (notre corps étant aussi déterminé biologiquement) et, à son sommet, elle est spirituelle. Ces deux aspects de l'âme sont

exprimés par deux mots grecs (qui sont, du reste, dans le Nouveau Testament) : *pneuma* et *psyché*. *Pneuma*, c'est l'aspect spirituel, et *psyché* c'est l'âme comme principe de vie. C'est la même réalité, mais à des niveaux différents, qui est *psyché*, âme, et qui est *pneuma*, âme spirituelle. Notre âme est simple, et en même temps elle s'épanouit dans la complexité ; d'où la difficulté de maintenir à la fois une richesse de vie et une simplicité. On est toujours un peu tenté de tendre vers une spiritualité de la simplification (le bouleau) ou au contraire vers une spiritualité de l'épanouissement (le cèdre). Si nous pouvions voir l'âme de chacun d'entre nous, nous verrions des âmes qui sont comme des bouleaux et d'autres qui sont comme des cèdres. Cela s'étend, un cèdre ! il lui faut de la place ! tandis que le bouleau perce à travers la forêt, il va tout droit et parfois s'élève très haut. Cela exprime, symboliquement, la croissance de notre personne humaine. Cette croissance se réalise dans une très grande complexité, et en même temps elle tend à une unité toujours plus grande. On ne peut pas rester dans la diversité, dans l'éparpillement ; car on sent que, dans tout éparpillement, il y a une force qui s'en va, et il faut chercher une unité toujours plus profonde.

D'où vient cette unité ? Elle vient du fait que nous tendons vers un bien supérieur à nous, qui nous finalise. C'est l'amour qui fait l'unité dans notre vie, ce n'est pas l'intelligence. L'intelligence est toujours dans la diversité, tandis que l'amour fait l'unité. Un être intelligent, et curieux dans son intelligence, s'intéresse à tout et il s'intéresse tellement à tout que parfois il se disperse, s'éparpille, et ne sait plus très bien où il va, précisément parce que tout l'intéresse. L'amour fait l'unité, et il exige certains sacrifices en vue d'une unité plus profonde, en vue d'aller plus loin. Je ne veux pas dire que l'amour soit le bouleau et l'intelligence le cèdre, car l'image du cèdre et du bouleau symbolise le lien entre l'amour et l'intelligence. Une personnalité

se noue toujours dans l'amour et l'intelligence, en assumant toutes les passions, et en assumant aussi les instincts mais en les purifiant et en tendant vers un but que nous avons choisi, pour lequel nous avons opté.

Il faut comprendre qu'il y a en nous une capacité de croissance étonnante, surtout sur le plan spirituel, parce que notre âme spirituelle n'est jamais satisfaite : nous pouvons toujours aller plus loin. Celui qui dit : « Maintenant j'y suis : j'ai mon petit système », ou « J'aime suffisamment, j'ai quelques bons amis qui m'invitent régulièrement, c'est très bien », celui-là s'arrête et risque fort de ne plus être un être suffisamment spirituel, parce qu'il y a chez l'être spirituel une exigence d'aller toujours plus loin. Cette exigence, nous la ressentons d'autant plus si nous sommes chrétiens. La foi, l'espérance et la charité sont en nous comme un grand mouvement qui exige d'aller toujours plus loin. Nous ne pouvons pas nous arrêter : il n'y a pas de plafonnement dans l'ordre surnaturel.

Nous allons essayer de comprendre comment grandit en nous l'amour (c'est un problème au niveau humain, un mystère au niveau divin) ; et pour cela revenons au moment où l'amour d'amitié, l'amour personnel, a pris naissance en nous. Nous pouvons presque situer le moment où nous avons commencé à aimer une personne ; les fiancés le savent bien : « Je t'ai rencontré à tel moment, tout était décidé à ce moment-là. » Ils disent cela après coup, et au fond c'est vrai, c'était presque décidé. Mais parfois c'est plus souterrain ; cela dépend des cas. Il y a des éclosions qui sont très souterraines et tout à coup cela pointe, comme un perce-neige ! Il y avait des couches de neige, on ne voyait rien, et tout à coup cela « perce ». Et il y a d'autres éclosions qui sont beaucoup plus directes, beaucoup plus manifestes. Il est très difficile de saisir le premier moment de l'amour. C'est beau, ce « duvet » du cœur au moment où éclôt un premier amour,

un premier amour spirituel : quelqu'un n'a plus été indifférent pour nous ; au milieu de tous les autres, on a su le distinguer, le discerner ; il s'est passé quelque chose. C'était l'éclosion d'un amour spirituel. Et cet amour spirituel, si nous sommes chrétiens, est très vite surnaturalisé par la charité, parce que nous voulons que tout en nous soit en liaison avec le Christ : « Sans moi vous ne pouvez rien faire[1] » et donc, avant tout, nous ne pouvons pas aimer. Sans le Christ notre cœur ne peut pas vraiment aimer ; la grâce du Christ a donc été là. Ce n'est peut-être pas cela que nous avons regardé en premier lieu, surtout si l'amour premier a été assez passionnel ; mais peu à peu nous avons compris qu'au fond nous étions menés par le Christ, que c'était le Christ qui avait permis cette rencontre extraordinaire. Et c'est vrai, nous sommes menés par Jésus.

Cette éclosion de l'amour, du point de vue humain et du point de vue surnaturel, reste quelque chose de très enfoui, comme une source. C'est une source ; et on aime y revenir. On aime intérieurement y revenir parce que la source, cela chante tout le temps, et ainsi ce premier amour chante tout le temps... C'est peut-être surtout quand on a déjà vécu de nombreuses années qu'on aime voir qu'il y avait là quelque chose de très profond et qui s'est enraciné de plus en plus. Car c'est vraiment une source souterraine, dans notre cœur, dans notre intelligence, dans notre esprit, et cela a été pris en charge par le Christ, par la grâce. La grâce, là, a pour ainsi dire suivi la nature. Il est bien rare, en effet, que les rencontres, celles qui conduisent au mariage, se fassent en premier lieu au niveau surnaturel. Du reste, quand cela arrive, ce n'est pas toujours très juste ! Quand on exerce un ministère, on reçoit parfois ce genre de confidences : « Je veux épouser telle personne pour la sauver. » Quand on me dit cela, j'ai toujours très peur ! parce que je

1. Jn 15, 5.

ne crois pas que ce soit tout à fait dans la ligne de Dieu. L'amour de l'époux et de l'épouse demande d'être d'abord une éclosion selon la nature. C'est le propre de cet amour. Quand il s'agit d'amour d'amitié en dehors du mariage, cela peut très bien se faire. On sent que, pour aider certaines personnes qui nous sont déjà liées par une certaine sympathie, il faut créer un amour d'amitié qui permettra d'aller beaucoup plus loin. Mais cela, c'est d'ordre apostolique, c'est tout à fait différent. L'amour dont nous parlons ici est celui qui s'enracine profondément dans l'être humain, dans le cœur et la sensibilité de l'homme et de la femme, du jeune homme et de la jeune fille. L'éclosion, le premier moment de cet amour est toujours quelque chose de très grand; c'est comme un bourgeon, ou comme la chaleur d'un nid; c'est quelque chose qui fait que notre cœur est profondément ébranlé. Même les gens très rationnels, les gens qui sont habitués à raisonner, sont un peu perdus à ce moment-là parce qu'il y a quelque chose qui n'est plus de l'ordre de la raison et qui est beaucoup plus profond.

Cette éclosion d'un amour qui est lié à la passion, à la sensibilité, mais qui est d'ordre spirituel et qui demande de grandir, est presque comme une grâce, même au niveau humain. Cet amour est quelque chose de gratuit: on n'y pensait pas. Sans doute n'est-ce pas toujours ainsi: parfois cela se passe d'une autre manière. Il y a souvent, dans ce premier moment de l'amour, quelque chose qui est de l'ordre de la gratuité. Mais c'est le propre de l'être humain d'avoir à croître dans l'amour, et Dieu nous demande d'être conscients de ce premier amour, d'être lucides, attentifs et vigilants à son égard. On n'a jamais le droit de ne pas prêter attention à un amour, « puisque l'amour est de Dieu[2] », comme le dit saint Jean. Mais comprenons bien: saint Jean emploie ici le mot *agapè*, il parle de l'amour spirituel. Il ne

2. 1 Jn 4, 7.

veut pas dire que toute émotion sensible vienne de Dieu! Quand on éprouve une telle émotion, il faut savoir si elle est vraiment orientée vers le bien, vers quelque chose de spirituel.

De cet amour spirituel, Dieu nous donne la responsabilité. Autrement dit, cet amour demande de croître. Essayons donc de saisir comment se réalise cette croissance de l'amour. On peut établir un parallélisme avec la croissance au niveau biologique. La croissance biologique d'un être humain est quelque chose d'étonnant; c'est extraordinaire, de voir toutes les étapes par lesquelles l'être humain passe, successivement. Dans l'ordre spirituel, dans l'ordre de l'intelligence et de la volonté, la croissance est encore beaucoup plus vertigineuse. On pourrait dire que la croissance biologique est une image (une image, et non un modèle) de la croissance spirituelle, qui va beaucoup plus loin. C'est pour cela que nous ne pourrons pas, en une seule conférence, voir tous les méandres de cette croissance; de plus, elle varie selon les personnes. Nous avons tous fait une certaine expérience d'un amour humain, surnaturalisé par la grâce; et pour chacun d'entre nous cette croissance a pris des modalités différentes. Pensez à la croissance d'un lierre sur un mur, c'est très joli, parce que le lierre pousse tout droit. On ne sait pas très bien pourquoi... mais il a cette sorte de détermination extraordinaire qui le fait pousser tout droit. Et quand dans le mur il y a des obstacles, quand une pierre dépasse, on constate que le lierre s'est arrêté un moment, qu'il a grossi, et qu'il a repris sa route, à droite, ou à gauche, ou tout droit. Il y a dans le lierre cette sorte d'instinct extraordinaire, d'appétit naturel qui le fait continuer à monter en dépassant les obstacles. C'est une image de la croissance de l'amour. Un véritable amour monte toujours et, pour monter, il s'enracine de plus en plus dans notre cœur, il s'enracine de plus en plus dans notre volonté, dans notre intelligence, dans toute notre sensibilité. Il y a un

enracinement extraordinaire de l'amour, et cela pour aller plus loin, pour aller plus haut. Mais il y a des moments d'arrêt, des moments où on s'inquiète : ne s'est-on pas trompé ? La question se pose surtout au début, pas ensuite ; car quand il y a eu plusieurs fois des difficultés et qu'on les a surmontées, on sait que cet amour est vraiment de Dieu ; et quand la grâce du mariage est venue donner une confirmation, alors on sait que Dieu réclame une fidélité toujours plus grande dans l'amour.

Après l'éclosion, il y a un moment très important : le moment du choix, du choix mutuel dans l'amour. Ce n'est pas le premier moment. Et quand ce choix a été trop rapide, on s'aperçoit après coup que c'était trop rapide. Constamment, on entend ces déclarations : « Je me suis décidé trop vite ; il y avait un véritable amour, mais je me suis décidé trop vite, ce n'était pas encore assez mûr. » Le moment du choix doit être un moment de lucidité très grande dans l'amour ; et ce choix mutuel demande de se reprendre souvent. Dans la vie religieuse, on aime fêter les anniversaires du jour où on a choisi. Et dans le mariage aussi, on aime fêter les anniversaires du jour où l'on s'est choisi. C'est très important. Ce ne sont pas des répétitions : c'est tout simplement reconnaître que l'être humain a besoin de reprendre constamment ce moment très important du choix, où l'on se choisit en toute liberté, où l'on choisit l'autre comme celui qui sera notre bien, celui qui apportera à notre vie, à notre cœur un certain sens, une certaine finalité. C'est cela, se choisir comme personne. On ne choisit pas une personne de la même manière qu'on choisit un gâteau qu'on aime bien. Ce n'est pas tout à fait le même choix ! Pour le gâteau, on fait des expériences diverses, quand on est intelligent. On est fatigué de celui-là ? On va en prendre un autre, pour voir si l'autre va nous défatiguer. Parfois, hélas, les choix personnels se dégradent et tombent à ce niveau-là ! mais c'est une dégradation, cela

vient de ce qu'on n'est pas allé suffisamment loin dans le choix personnel. Choisir une personne, ce n'est pas choisir un moyen, ce n'est pas choisir un instrument, ce n'est pas choisir une certaine expérience. L'amour ne vit pas *ad experimentum*. L'amour ne vit pas d'expériences (ni d'expédients), parce que l'amour touche une *personne*. Or on n'a pas le droit de prendre une personne comme cobaye, ce serait contraire à la dignité de la personne humaine.

Choisir une personne humaine, c'est choisir quelqu'un que nous considérons comme notre bien spirituel et humain, comme notre bien sensible et en même temps spirituel. C'est choisir l'autre qui est capable de nous attirer, qui est capable de donner une signification profonde à notre vie humaine. On le choisit comme une *fin*. C'est cela qui est si extraordinaire dans l'amour personnel : la fin est choisie, et elle est choisie à l'intérieur de l'amour, pas en dehors. On ne choisit pas une personne humaine à cause de ses qualités, et pourtant on la choisit aussi grâce à ses qualités ; mais je dis bien « grâce à » ses qualités, et non « à cause » de ses qualités. On la choisit pour elle-même, au-delà de ses qualités ; c'est *elle* qu'on aime, non ses qualités. On comprend qu'il y a en elle quelque chose de mystérieux – chaque personne humaine est un mystère – et quelque chose qui est capable de nous attirer, de sorte que ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur s'oriente de plus en plus vers elle. L'amour personnel creuse en nous des capacités d'aimer toujours nouvelles. Si c'est un véritable amour spirituel, il ne s'use pas ; il rencontre certes des difficultés (nous allons le voir), mais un véritable amour spirituel ne s'use pas, parce qu'on aime la *personne* et que la personne a en elle une richesse infinie. On ne peut pas « mesurer » une personne. On mesure des qualités : on voit que telle personne a telle forme d'intelligence, telle forme de volonté, telles qualités physiques… tout cela peut se mesurer ; tandis que la personne ne peut pas être mesurée. C'est cela qui est

très important dans le choix : on atteint une personne à qui on se donne. C'est un don mutuel. L'amour personnel implique ce don (nous l'avons dit) et c'est cet amour mutuel qui réalise un lien d'unité. On reste deux, et on est « un ». Chez certains l'unité semble plus grande, chez d'autres la dualité semble plus grande ; mais il y a toujours dualité et unité. Dans tout choix personnel il y a le désir que les volontés puissent s'unir pour chercher ensemble ce qui nous semble être le bien, le bonheur de l'un et l'autre ; et, si on est chrétien, pour chercher ensemble à être plus proches du Christ, en sachant que le Christ ne peut pas « faire nombre ».

On comprend alors que l'amour du Christ vient transformer le choix et lui donner une dimension d'éternité. Cela, l'amour humain le réclame déjà, mais il a de la peine à le découvrir pleinement ; tandis qu'à travers Jésus, à travers la charité, le choix mutuel prend tout de suite cette dimension d'éternité. On s'aime l'un l'autre dans le Christ et, en s'aimant dans le Christ, on comprend qu'il faut qu'on se communique ce qu'il y a de meilleur dans notre cœur, et aussi de meilleur dans notre intelligence. Ce n'est pas toujours possible, parce que les formes d'intelligence ne correspondent pas toujours ; mais on essaie au moins de communiquer ce qu'il y a de meilleur dans notre intelligence, sachant que l'amour réclame constamment ce support de l'intelligence, cette lucidité de l'intelligence. Cependant, encore une fois, il est très important de comprendre que le choix porte sur la *personne*, sur l'absolu de la personne humaine, et donc sur son âme. Évidemment, il s'agit de son âme « concrétisée », incarnée. Il ne faut pas dire : « J'aime cette personne parce qu'elle a une belle âme », comme si on ne regardait que cela. On touche l'âme à travers le corps, à travers la sensibilité, à travers le regard, à travers la physionomie humaine. On ne peut pas l'en séparer ; mais on *distingue*. Tout cela est inséparable dans

l'amour. Aimer quelqu'un uniquement pour sa sensibilité, ce n'est pas l'aimer personnellement. Choisir une personne uniquement parce qu'il y a (comme on dit aujourd'hui) une « harmonie » sexuelle, ce n'est pas l'aimer vraiment; c'est l'aimer d'une façon extérieure, de sorte que cet amour, nécessairement, ne durera pas. Car l'amour sensible varie, l'émotion sensible varie, l'harmonie sexuelle varie. Il faut regarder les choses très nettement. Seul un amour *spirituel* qui touche une *personne* a quelque chose d'infini et peut donc aller toujours plus loin, peut toujours permettre une unité plus profonde, en appelant un choix qui se reprenne constamment, qui se refasse constamment et à une profondeur plus grande. En effet, ce n'est pas une répétition. Le jour où les anniversaires de mariage deviennent des répétitions, c'est fini! On essaie alors de les oublier... Il faut que l'anniversaire de ce choix ne soit pas une répétition mais une reprise radicale dans une lumière nouvelle et dans un approfondissement nouveau. Avec un peu de sens critique et d'humour, c'est bien évident! Quand on aime profondément quelqu'un, on exerce une certaine critique, mais tout ordonnée à l'amour, et qui, de ce fait, ne blesse pas. On sait qu'on peut aller loin ensemble, parce qu'on s'est déjà éprouvé l'un l'autre, qu'on s'est porté l'un l'autre, ce qui donne une lucidité toujours plus grande, lucidité qui à son tour permet une liberté toujours plus grande. On aime de plus en plus l'autre dans sa personne, et on rejoint de plus en plus le regard de Jésus sur elle. Jésus aime chacun d'entre nous d'un amour unique, et pour chacun d'entre nous il a vécu le mystère de la Croix, et pour chacun d'entre nous il a été le Bon Pasteur qui a donné sa vie. Il faudrait que progressivement notre amour humain, notre choix, puisse rejoindre ce choix du Christ et que nous puissions dire à celui que nous avons choisi, celui que nous continuons d'aimer et que nous choisissons chaque jour, que nous

l'aimons de cette manière-là, en étant prêts à donner notre vie pour lui[3]. Cela, évidemment, on le dit toujours avec un certain tremblement, parce que ce n'est pas facile à réaliser ; mais il faut y tendre.

L'amour humain demande à être transformé dans la charité : c'est la grâce du mariage. C'est ce qui fait la profondeur de cet amour, et c'est aussi ce qui nous permet de voir avec beaucoup de lucidité que tous, les uns comme les autres, nous avons des défauts. Les qualités grandissent, et les défauts s'accentuent... c'est comme cela ! Le Seigneur le dit à propos du champ où on a semé l'ivraie avec le bon grain[4]. Il ne faut pas croire qu'au bout de dix ans de mariage on aura enlevé l'ivraie. Le mariage n'est pas fait pour que l'époux ou l'épouse dise : « Chaque jour nous enlèverons un peu l'ivraie et, au bout de dix ans, tu seras parfait ! » C'est impossible, et c'est faux, c'est un manque de réalisme ; puisque ce n'est pas vrai pour l'Église, ce n'est pas vrai non plus pour le mariage. Le bon grain et l'ivraie poussent ensemble. C'est pourquoi la croissance de l'amour se réalise dans la lutte. Il est capital de comprendre cela. Un amour grandit dans la lutte, il se fortifie dans la lutte. Tant qu'on n'a pas lutté, on n'est pas sûr d'aimer. On aime dans la joie, on aime dans l'épanouissement, mais on n'est pas sûr d'aimer véritablement. La lutte qu'on subit, qu'on porte pour quelqu'un qu'on aime, cette lutte permet à l'amour de se fortifier et de prendre toute sa signification. La lutte permet l'enracinement de l'amour. Reprenons la comparaison que je vous donnais tout à l'heure : quand le lierre trouve devant lui une petite aspérité du mur, ou un gros obstacle, il y a un moment d'arrêt. La lutte entraîne un moment d'arrêt dans la croissance, et ce moment d'arrêt

3. Cf. Jn 15, 13.
4. Voir Mt 13, 24-30.

permet d'être plus fort – si du moins on accepte pleinement cette lutte.

Quelles sont les diverses luttes qui peuvent se présenter et que l'amour demande d'absorber, et dont il doit être victorieux? Il faut distinguer les luttes externes et les luttes internes. Les deux sont parfois très liées, mais il faut tout de même les distinguer.

Nous vivons dans un monde qui refuse l'amour. N'oublions jamais cela. Je prends ici le terme « monde » au sens négatif, le monde mené par le démon[5]. Le démon est l'anti-amour. Le démon n'admet qu'un amour purement extérieur, un amour sensible, et l'instinct érotique; voilà tout ce qu'il respecte. L'amour spirituel, l'amour profond, il en est furieux et veut le supprimer. Or c'est lui qui agit dans le monde, c'est lui qui agit à travers les idéologies modernes. Et si nous regardions attentivement les idéologies modernes, nous verrions que toutes luttent contre l'amour, contre l'amour profond. Ayant fait l'analyse de toutes ces idéologies, je suis convaincu de cela. Toutes ces idéologies luttent contre l'amour, même l'idéologie marxiste, et l'idéologie positiviste, et l'idéologie de Nietzsche qui, pourtant, semble parfois proclamer un amour: l'amour du surhomme, qui en réalité supprime le véritable amour personnel. Vivant dans ce monde, respirant cet air-là, nous nous laissons parfois contaminer et nous disons: « J'ai cru en l'amour, j'ai cru qu'on pouvait s'aimer, j'ai cru que c'était la grande réalité, et maintenant je

5. Le « monde », dans l'Écriture et surtout dans les écrits de saint Jean, a deux significations totalement différentes. Chacun d'entre nous doit faire le discernement entre le monde qui est mû par le démon – « N'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde – la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, l'orgueil de la richesse – vient non pas du Père, mais du monde » (1 Jn 2, 15-16) –, et le monde qui est aimé de Dieu, aimé du Père: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique » (Jn 3, 16).

m'aperçois que non : autour de moi, personne n'y croit. » Un scepticisme enlève peu à peu à notre cœur sa spontanéité : « Ne soyez pas si naïfs, c'était bon pour les siècles précédents… »

Plus que jamais – c'est ce qui fait la difficulté très particulière de notre temps –, plus que jamais tout lutte contre un amour vrai. Heureusement la grâce de Dieu surabonde, et c'est pourquoi il ne faut pas tomber dans un pessimisme. Plus la lutte est forte, plus la grâce surabonde. Il y a des surabondances extraordinaires de grâce aujourd'hui, dans l'ordre de l'amour, pour les jeunes qui se marient, qui désirent fonder un foyer chrétien. Ils sont peut-être moins soutenus qu'autrefois en ce sens qu'ils sont peut-être plus isolés ; mais il y a une grâce de Dieu qui surabonde pour leur permettre d'être victorieux de toutes les idéologies.

Au-delà de ces idéologies, il y a les tentations. Elles existent, il ne faut pas le nier. Le démon s'approche de nous avec des physionomies parfois extrêmement alléchantes, et il peut nous tenter de multiples manières. Il faut du temps avant qu'un amour humain puisse prendre toutes les capacités de notre cœur. Et encore, il ne s'emparera jamais totalement de toutes nos énergies, il y aura toujours en nous d'autres capacités d'aimer. Il est impossible qu'un être humain, même si nous l'aimons avec une très grande intensité, puisse vraiment saisir toutes nos capacités d'aimer. Dieu peut le faire, mais comme Dieu est caché et invisible et que nous l'aimons à travers la foi, notre sensibilité n'est pas toujours captée par Dieu. Et parfois notre sensibilité se laisse d'autant plus attirer par l'extérieur que, pendant un certain temps, nous avons été plus fidèles et nous nous sommes maintenus dans le droit chemin. Notre sensibilité demeure toujours, ainsi que notre imagination. Or aujourd'hui, l'imagination est alimentée par toutes sortes de propagandes. La presse, le cinéma, la télévision, qui est au cœur même de la famille, tout cela est là pour alimenter

l'imaginaire et nous faire croire que l'amour que nous avons pour quelqu'un que nous avions choisi ne peut pas nous satisfaire, que le cœur de l'homme est plus vaste que cela, qu'il ne peut pas se satisfaire d'un seul amour. Toutes ces choses-là se disaient déjà dans l'antiquité, mais d'une façon un peu plus discrète. Aujourd'hui, cela s'étale et on en arrive presque à considérer celui qui est fidèle à un unique amour comme un « pauvre type » qui n'a pas su profiter suffisamment de la vie. Les tentations, il faut les connaître. Et on les connaît suffisamment, les séductions qui dans le monde d'aujourd'hui sont si provocantes, parce qu'il règne dans ce monde un libéralisme absolu au niveau des mœurs. Cela fait partie des idéologies; mais, dans l'ordre de l'amour, on peut appeler cela des séductions, des séductions qui peuvent s'exercer sur nous. Aujourd'hui, un amour fidèle, un amour spirituel, un amour transformé par la grâce, n'est pas de ce monde et exige, de ce fait, du courage (je prends le « monde », encore une fois, au sens négatif). Cet amour est profondément humain et il prend ce qu'il y a de plus humain en nous; mais, étant donné le contexte dans lequel nous vivons, étant donné l'influence des idéologies et de ce libéralisme absolu au niveau des mœurs, il arrive constamment que cet amour ne semble plus être en harmonie avec le climat dans lequel nous vivons. La famille chrétienne essaie de se maintenir, mais autour d'elle il y a des influences multiples et diverses qui suscitent une lutte très forte. Pour être victorieux, il faut beaucoup de courage, beaucoup de force, et aussi beaucoup d'intelligence. L'amour spirituel aujourd'hui ne peut croître que s'il y a une *intelligence* plus fine de la grandeur de l'amour spirituel, et si l'on est profondément *convaincu* de sa grandeur. S'il y a cette intelligence et cette conviction, les idéologies qui sont autour de nous n'auront aucune influence, parce que, profondément, nous aurons compris que tout cela est non seulement second, mais faux. Ces

idéologies sont fausses, en effet, parce qu'elles ne touchent pas l'homme dans ce qu'il a de plus profond, mais seulement dans les choses secondaires.

La lutte interne est peut-être plus difficile. Certes la lutte externe, encore une fois, est très forte dans le monde; mais la lutte interne est peut-être plus difficile, plus sournoise, du fait même qu'elle est intestine. La lutte interne vient du fait qu'il peut y avoir une certaine fatigue, une usure de la sensibilité. Quand tout est nouveau, c'est merveilleux et notre sensibilité nous aide à aller plus loin; mais quand il y a une usure de la sensibilité, l'amour spirituel n'a plus cette nourriture immédiate. Si nous avons eu soin de maintenir en nous une intériorité spirituelle, celle de la prière, si nous avons su, quand la sensibilité était aiguisée, comprendre qu'il fallait s'aider profondément dans une prière commune auprès du Christ, alors, dans les moments où la sensibilité sera plus usée, nous pourrons toujours avoir recours à cette prière. Mais si, en même temps, il y a du côté de la prière une sécheresse et une usure de la sensibilité – et il peut très bien se faire que ce soit simultané –, à ce moment-là cela devient beaucoup plus difficile. Il faut avoir le désir de dépasser ces difficultés, cette usure de la sensibilité. Car la sensibilité s'use inévitablement, et il y a un sevrage de la sensibilité. Avoir toujours la même tête devant soi, que voulez-vous! cela peut être une usure! Au début, c'était admirable, mais par la suite, on voit les défauts, et les défauts s'accentuent. C'est vrai: quand on vieillit, les défauts s'accentuent, ils deviennent des ornières. Les vieux chevaux suivent toujours les mêmes ornières! On fait toujours le même trajet et, si on n'est pas très attentif, les difficultés peuvent devenir très fortes: on ne se rencontre plus; on éprouve une difficulté énorme à se rencontrer, alors qu'au début c'était si facile! On avait l'impression d'avoir exactement la même sensibilité, d'avoir les mêmes goûts... et voilà que, sans qu'on sache ce qui s'est passé, il

y a eu une usure, l'usure de la sensibilité. Or, au moment où il y a une usure de la sensibilité, et donc un certain sevrage sensible, l'imagination augmente, et il se fait une complicité avec les tentations externes, et on se met à rêver, ce qui est la fin de tout! On se dit qu'on s'est trompé, que ce n'était pas celui-là, ou pas celle-là, qu'il aurait fallu épouser. Cela peut arriver, et même assez vite, parce que l'usure sensible peut se faire très vite. Et à cause de l'imaginaire qui à ce moment-là commence à grandir, on ne voit plus où l'on en est. Ainsi il y a comme des séparations qui se font à l'intérieur de l'unité. Cette unité qui était si forte au point de départ, dans le choix, cette unité devient très difficile. Il faut bien saisir cela. C'est normal, qu'il y ait des luttes; c'est normal, qu'il y ait une usure de la sensibilité; c'est normal que le quotidien, avec les limites de chacun, crée parfois, si l'on n'est pas très attentif, des séparations. Je dis bien: si l'on n'est pas très attentif. Car si le choix mutuel est *toujours en acte* – et cela, c'est le propre de l'amour –, l'amour ne cesse de croître, il ne peut pas vieillir.

Le premier amour est fervent; et la ferveur de l'amour, c'est un amour qui demeure toujours « premier ». L'amour demande toujours d'être « premier » (le point de départ et le terme doivent toujours se tenir). L'amour spirituel, l'amour d'une personne pour une autre personne, réclame la ferveur; et cette ferveur se vit dans le choix mutuel, dans une rencontre qui se refait tout le temps. Il faut comprendre que ce choix qui, au point de départ, s'est fait dans une très grande facilité (parce que la passion aidait, parce que la sensibilité était là), ce choix peut très bien se faire dans la lutte, dans les difficultés, et qu'il demeure *vrai*. Il y a là une erreur constante aujourd'hui, et qui est terrible. Cette erreur se situe au niveau d'un psychologisme facile, qui prétend qu'on n'aime que dans la mesure où on *sent* qu'on aime. Ainsi, au moment où l'on ne sent plus rien (parce que la sensibilité est usée, que l'imagination bat la campagne et

que les tentations arrivent) et où, de fait, au niveau spirituel, on n'a plus beaucoup de ferveur intérieure, on se dit que puisqu'on ne sent plus rien, on n'aime plus et qu'il n'est donc plus vrai de dire qu'on s'aime. Il faut comprendre alors, et c'est peut-être là un des aspects les plus profonds de l'amour spirituel, que cet amour spirituel s'enracine dans notre volonté : nous aimons et nous voulons aimer. C'est cette *volonté d'aimer* qu'il faut cultiver très vite, surtout quand on a beaucoup de joie à s'aimer. Il ne faut pas, à ce moment-là, rester dans la facilité, la facilité de la sensibilité, du premier sentiment, de l'émotion. Il faut comprendre que l'amour spirituel est une *volonté d'aimer* et que c'est cette volonté d'aimer qui permet à l'amour de grandir au milieu du désert, au milieu des aridités, de la fatigue. Ensemble on veut aimer. Je dis bien : *ensemble*, même s'il y a des difficultés sur certains points et que les goûts ne sont plus tout à fait les mêmes, et qu'on a l'impression de ne pas « pédaler » au même rythme parce que l'un vieillit plus vite et que l'autre vieillit moins vite... Cela a toujours été ainsi, mais cela s'accentue avec la vieillesse. Quand on est jeune, on arrive toujours à peu près à se rattraper ; tandis que quand on vieillit, les différences se font sentir davantage, les qualités et les défauts s'accentuent. Il faut alors une volonté d'aimer qui soit mutuelle. C'est en ce sens-là que le choix libre, qui est une volonté d'aimer, est si important. C'est cette volonté d'aimer qui est capitale si l'on veut pouvoir dépasser toutes les luttes qui viennent de l'extérieur, et toutes les luttes et les fatigues qui viennent de l'intérieur. L'esprit en est capable, quand il s'est développé ; car on éduque l'amour, et on éduque l'amour dans la volonté d'aimer. C'est dans cette volonté d'aimer que notre amour devient de plus en plus fort et devient capable d'être de plus en plus spirituel. L'esprit est plus fort que la sensibilité. Et ce qu'il y a de très étonnant, c'est que l'esprit est capable de renouveler notre sensibilité. En effet, s'il y a une fatigue de la

sensibilité, il y a aussi une redécouverte de la sensibilité. La sensibilité de quelqu'un qui a vingt ou vingt-cinq ans n'est pas la sensibilité de quelqu'un qui en a quarante-cinq. Et, de fait, quand l'amour spirituel est présent, il y a un renouvellement de la sensibilité qui se fait, et donc de nouvelles harmonies peuvent se faire et de nouvelles joies peuvent venir de cet amour volontaire qui assume la sensibilité et la renouvelle. À ce moment, l'amour spirituel comprend que l'imagination est nécessaire aussi pour idéaliser un peu; mais là il faut être très attentif. Car il est toujours très difficile de capter l'imagination pour permettre à l'amour d'aller plus loin. C'est très délicat, mais c'est important, surtout chez des êtres plus artistes qui ont une imagination plus fertile. L'imagination romantique et l'imagination artistique doivent peu à peu se mettre au service de l'amour spirituel, qui doit être conquérant.

Il faut accepter que l'amour (l'amour humain et l'amour divin) ne puisse vraiment être pleinement lui-même qu'à travers ces luttes, et il faut comprendre que ces luttes permettent une présence plus profonde et plus intérieure. Il faut aussi savoir que les grandes luttes peuvent arriver très vite, surtout aujourd'hui où tout va plus vite. Autrefois cela allait moins vite, on pouvait se dire qu'on avait dix ans de tranquillité devant soi; tandis qu'aujourd'hui, on a l'impression que tout s'agite beaucoup plus vite; il arrive qu'au bout de deux ans de mariage la lutte commence. On voit exactement la même chose dans la vie religieuse. On retrouve la même fragilité affective. L'affectivité des jeunes, aujourd'hui, est merveilleuse mais elle est plus fragile, sans doute parce qu'elle a été moins profondément éduquée. Ce n'est pas à cause des parents, mais c'est que l'on n'a pas accepté d'être éduqué, on n'a pas accepté l'autorité, on n'a pas accepté de vivre dans l'obéissance. L'obéissance fortifie, et elle fortifie en particulier l'affectivité, parce qu'on est en face d'une autorité avec laquelle

on doit coopérer. C'est pour cela que l'obéissance, qui était à la base de tout l'enseignement chrétien, était quelque chose qui, jadis, fortifiait si profondément l'affectivité, alors qu'aujourd'hui, la plupart du temps, on a poussé un peu à l'air libre, on a mis la clôture de plus en plus loin. Pour les aînés, la clôture était assez proche, puis on l'a écartée, et au bout d'un certain temps on l'a supprimée complètement. Prenons une image : on voit encore en Bretagne des coins de terre bien fermés, mais pour certains il faudrait supprimer tout cela pour avoir l'horizon devant soi. Pour avoir l'horizon devant soi, on supprime tout. La conséquence, c'est la fragilité de l'affectivité ; et très souvent, les jeunes arrivent au mariage avec une fragilité affective extraordinaire. Dans cette fragilité il y a des choses qui sont belles, il y a peut-être une spontanéité plus grande qu'autrefois, mais il faut savoir que derrière la spontanéité il y a une fragilité. On n'y peut rien, c'est un fait, et on doit être conscient de cela pour essayer de fortifier davantage cette affectivité, de la fortifier du dedans par le point de vue spirituel.

Au moment de ces luttes il faut comprendre que la grâce du mariage, la présence du Christ, doit aider. Et pour cela il faut une fidélité dans la prière. La parole de Jésus demeure vraie : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Or la chose la plus grande que nous puissions réaliser, c'est une croissance dans l'amour, c'est qu'un amour grandisse et, comme le grain de sénevé, devienne un grand arbre, que l'amour arrive à capter toutes nos forces, tout ce que nous sommes. C'est la plus grande chose que nous puissions faire sur la terre : que notre cœur grandisse le plus possible dans un amour mutuel si Dieu nous a appelés au mariage, dans un amour contemplatif si Dieu nous a appelés à la vie religieuse. Voilà la chose la plus grande : éduquer notre cœur pour qu'il aime toujours plus, pour qu'il ne se replie jamais sur lui. Le « vieux garçon » dans le mariage, ou la « vieille fille » dans le mariage, c'est effrayant ; et dans la vie religieuse,

n'en parlons pas ! C'est affolant, parce que c'est le rétrécissement du cœur, alors que plus nous avançons, plus notre cœur doit s'épanouir et plus nous devons être capables d'aimer et d'aller loin dans ce don de nous-mêmes au niveau spirituel, dans ce don humain et divin.

L'éducation de l'amour se fait en premier lieu auprès de celui qui est notre Dieu : le Christ. C'est notre lien avec Jésus qui agrandit notre cœur aux dimensions de son propre cœur. Si donc nous fortifions notre volonté d'aimer Jésus dans l'adoration et dans la prière, au-delà de la sensibilité, si nous maintenons ce désir d'aimer le Christ, de l'adorer et de vivre dans son intimité, nous avons là une réserve merveilleuse, une réserve divine, qui nous permet d'être victorieux de toutes les difficultés qui peuvent se présenter à nous dans l'amour humain, dans l'exercice de l'amour personnel. Il n'y a pas d'autre remède que celui-là. Si les chrétiens, quand ils se marient, comprenaient que la première chose est d'aimer le Christ et de faire tous ses efforts pour l'aimer, il y aurait beaucoup moins de séparations, parce que l'amour humain s'enracinerait dans quelque chose de beaucoup plus fort. Pourquoi y a-t-il tant de divorces ? Parce qu'il y a moins d'amour du Christ : il n'y a pas d'autre raison ! Car si l'amour du Christ n'est pas là, comment voulez-vous pouvoir vous aimer vraiment ? C'est impossible ! Devant telle ou telle difficulté on « calera », on dira : « On ne peut pas me demander l'héroïsme. » Il n'y a que le Christ qui puisse nous demander l'héroïsme. Et croître dans l'amour, cela peut être héroïque, après tout, puisque c'est la plus grande des œuvres que nous devions réaliser ! Cette croissance de l'amour demande donc cette force divine que nous devons puiser dans la prière. Et quand c'est plus dur et que les époux n'arrivent pas à se rejoindre, ils doivent l'un et l'autre, chacun de son côté, puiser cette force auprès du Christ, et se le dire. Ils essaieront

alors de se fortifier dans l'amour du Christ, pour revenir l'un à l'autre avec une nouvelle jeunesse. Je vous disais tout à l'heure que l'amour spirituel renouvelle notre sensibilité; c'est encore beaucoup plus vrai de l'amour divin. L'amour divin surnaturel est capable de renouveler totalement notre cœur, du point de vue humain. Dans un cœur humain qui est constamment renouvelé par le Christ, il n'y a plus de fatigue; la fatigue existe encore, évidemment, au niveau humain, mais on vit au-dessus, il y a en nous quelque chose qui permet ce dépassement et qui nous donne le « ressort » permettant à l'amour d'aller toujours plus loin et d'être toujours plus conquérant.

VII

L'amour personnel dans l'épreuve

Nous allons voir maintenant comment les épreuves qui normalement, du point de vue humain, sont comme des arrêts, sont quelque chose de négatif, peuvent, par la grâce du sacrement de mariage et donc par le mystère de la Croix de Jésus, devenir des moyens privilégiés de croître dans l'amour, dans l'amour divin et aussi dans l'amour humain (puisque nous regardons toujours ces deux dimensions).

J'avais pensé considérer d'abord les épreuves d'un point de vue purement humain, pour ensuite voir comment la grâce peut venir transformer ces épreuves; mais, le sujet étant très vaste, je crains de ne plus avoir assez de temps pour voir cette transformation de ces épreuves par le point de vue surnaturel; or, c'est cela qui est pour nous l'essentiel. Je traiterai donc surtout l'aspect surnaturel, l'aspect chrétien de la question: comment l'amour personnel, par la grâce chrétienne, devient capable de se servir des épreuves.

Je vous le disais déjà précédemment: la croissance se fait dans les luttes; or les épreuves représentent la lutte dans ce qu'elle a de plus aigu. C'est bien dans la lumière de la Croix que nous devons comprendre cette transformation de toutes les épreuves en quelque chose de positif. Il faut toujours se rappeler que le mystère de la Croix du Christ

– et en parlant de la Croix j'entends l'Agonie, la flagellation, la condamnation de Jésus et la crucifixion –, le mystère de la Croix, vu d'un point de vue humain, d'un point de vue extérieur, est la négation la plus absolue qui soit... Tout y est, du point de vue négatif! jusqu'à l'âge de Jésus : mourir à trente-trois ans après avoir commencé à être chef sur le plan religieux, prêtre, docteur... Le Christ a éduqué ses Apôtres pendant trois ans. Ce n'est pas beaucoup, quand on veut quelque chose d'aussi important que l'Église et après avoir donné trente ans à Marie ! Cela peut nous scandaliser : trente ans à Marie et trois ans aux Apôtres, alors qu'il *savait* ! S'il n'avait pas su, cela pourrait encore se comprendre, mais quand on pense qu'il *savait* ! Bref, il donne trente ans à Marie, trois ans aux Apôtres ; et au bout des trois ans il y a cet échec terrible. Et tous les détails qu'on peut relever dans les récits de la Passion, celui de Jean, celui de Luc, ceux de Marc et de Matthieu, nous montrent bien que tous les échecs se trouvent rassemblés. On se trouve face à tous les échecs qu'un homme peut subir dans sa vie humaine et dans son cœur, ce qu'il a de plus tendre, de plus aimant – puisqu'il y a la trahison et que la trahison est la chose la plus terrible dans l'ordre de l'amitié : un de ses disciples, un de ceux qu'il a choisis, le trahit. La trahison des grands prêtres, leur jalousie, on comprend encore ; mais la trahison de Judas, un de ceux que Jésus a choisis, un de ceux qui ont vécu avec lui ! Tout y est, du point de vue de l'échec. Dans le mystère de la Croix du Christ on touche l'épreuve au sens le plus fort, et tout y est transformé par l'amour. Pour le croyant, toutes les épreuves de Jésus à la Croix deviennent quelque chose de positif.

Nous pourrions aussi – c'est une autre manière d'envisager ce problème – aborder la question en regardant l'Ancien Testament. La vie de l'homme est ponctuée d'épreuves. Il ne s'agit pas d'être négatifs, mais simplement d'être lucides : nous avons constamment des épreuves dans notre vie. Il y a

de très grandes joies, certes, et les épreuves ne suppriment pas les joies; mais il y a des orages continuels. On voit cela dans l'Écriture, et c'est très frappant. Ainsi, nous pourrions traiter le sujet d'aujourd'hui en regardant les épreuves des Patriarches. L'épreuve d'Abraham est fameuse! Il n'a pas eu d'enfant. C'est une grande épreuve, pour un foyer, de ne pas avoir d'enfants. Quand il a épousé Sara, Abraham ne pouvait pas savoir qu'elle serait stérile; et pour lui c'est terrible. C'est terrible pour un homme, et terrible aussi pour une femme, de porter l'épreuve de la stérilité. Et dans l'Ancien Testament (or Abraham est au point de départ), c'est encore plus terrible parce qu'il y a là comme une conséquence du péché; on ne parle pas d'une malédiction de Dieu, mais presque. La grande épreuve d'Abraham est d'arriver à la fin de sa vie sans avoir d'enfants. Et quand Dieu lui donne des enfants, Ismaël puis Isaac, il doit subir la jalousie de Sara. C'est une épreuve, pour Abraham, de renvoyer Ismaël; il a beau être le fils de la servante, c'est tout de même son fils, et son fils bien-aimé: il l'a attendu si longtemps! Mais il faut subir la mauvaise humeur de Sara: cela fait partie des épreuves que connaît un foyer; car il y a les femmes saintes et les femmes moins saintes... Abraham a prié Dieu, et Dieu lui a dit d'accepter ce que Sara disait. Il était persuadé que Dieu dirait l'inverse! mais il a été obligé d'accepter: les voies de Dieu ne sont pas les nôtres[1]. Et quand Dieu a l'air d'être de l'avis de Sara, ce n'est pas facile à accepter. Ensuite est venue l'épreuve par rapport à Isaac, quand Isaac a eu douze ans; puis l'épreuve de la mort de Sara. Il y en a, des épreuves, dans la vie d'Abraham! Il y en a aussi dans celle d'Isaac – je prends les épreuves des Patriarches parce que les Patriarches sont des prototypes – ; il faut constamment revenir à ces trois foyers, et il faut beaucoup les aimer: Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, Jacob et Rachel.

1. Cf. Is 55, 8.

Il y a une très grave épreuve pour le cœur d'Isaac à la fin de sa vie. D'abord, il devient aveugle. Cela fait partie des épreuves, et c'est grand, quand c'est porté divinement par les deux ; parce que les épreuves de l'un (c'est le propre du foyer) se répercutent toujours sur l'autre, et ce sont les deux qui portent les épreuves ensemble. L'épreuve d'Isaac devenu aveugle consiste à bénir celui qu'il ne pensait pas bénir[2]. Il est à la fin de sa vie, il veut donner sa bénédiction à Esaü, et voilà que c'est Jacob qui est béni ! C'est l'épreuve du père, parce que c'est le père qui transmet la bénédiction. La bénédiction est le geste du prêtre (Melchisédech, qui bénit Abraham, représente le sacerdoce par excellence) ; et, à l'intérieur du foyer, le père bénit. La mère aussi bénit ; mais officiellement c'est le père qui bénit.

À côté de l'épreuve d'Isaac il y a l'épreuve de Rébecca. Rébecca souffre, elle porte un poids terrible : dans son âme elle veut à tout prix que Jacob reçoive la bénédiction, et elle voit qu'Esaü est toujours celui qu'Isaac préfère. C'est une épreuve qui arrive dans les foyers : le goût de la mère et le goût du père ne sont pas tout à fait les mêmes. Il vaut mieux alors ne pas trop en parler. On voit bien qu'entre Rébecca et Isaac, on ne parle pas de cela. Rébecca attend le bon moment, je ne dis pas pour se rattraper… mais on en a tout de même un peu l'impression ; et Dieu bénit cela.

Il y a ensuite les épreuves de Jacob. Jacob a été obligé de quitter sa famille parce que son frère n'a pas accepté qu'il ait reçu la bénédiction à sa place : les épreuves se répercutent sur les enfants. Cela fait partie des souffrances d'une famille : la mère voudrait toujours que les enfants soient parfaitement unis, et il y a entre les enfants des rivalités qui peuvent être terribles…

Quand il découvre Rachel, Jacob est dans une joie extraordinaire ; mais voilà que le père de Rachel ne veut pas

2. Voir Gn 27.

que la cadette passe avant l'aînée : « Cela ne se fait pas dans notre contrée[3]. » Si donc Jacob veut Rachel il faut d'abord qu'il épouse l'aînée ! Fameuse épreuve, les mœurs du temps ! Évidemment, cela ne se passerait pas de cette manière-là dans notre monde chrétien, cela prendrait d'autres modalités : la belle-mère et le beau-père feraient sentir qu'il faut attendre, et donneraient toutes sortes de raisons : « Attendons que l'aînée soit mariée, parce que cela lui donnerait un complexe », etc. Bref, on trompe le pauvre Jacob et, croyant épouser Rachel, il épouse en fait Léa. Et pendant sept nouvelles années, il doit subir un joug dur pour pouvoir conquérir Rachel. Puis vient encore une autre épreuve pour Jacob : Rachel est stérile. C'est l'épreuve de son cœur. Il l'aime et il voudrait que ce soit elle qui passe devant les autres, mais non... Enfin Rachel a un fils, Joseph, puis un autre, mais en donnant naissance au second elle meurt. Jacob doit accepter la mort de son épouse pour la naissance du petit Benjamin, « le fils de la droite ». C'est extraordinaire, du reste : « le fils de la droite », c'est le fils de l'épreuve. Pour être vraiment le fils de la droite, le « Binyâmin », il doit être le fils de l'épreuve, c'est-à-dire de l'offrande de Rachel.

Il y aurait une théologie magnifique à faire à partir de toutes ces épreuves, qui nous conduisent à comprendre l'épreuve de Joseph et de Marie. La Sainte Famille, nous l'avons vu, est le modèle de la famille chrétienne. Et Joseph, que tous les Patriarches annoncent, a connu une grande épreuve. La Sainte Famille est marquée dès le début par une terrible épreuve ; et toutes les familles chrétiennes sont marquées par l'épreuve, puisqu'elles naissent à l'ombre de la Croix de Jésus et que la grâce du sacrement de mariage, les époux la reçoivent directement de la Croix de Jésus : ils sont donc liés à la Croix du Christ. La fidélité de Jésus à

3. Gn 29, 26.

l'égard de l'Église est la source et le modèle de la fidélité des époux (et à la Croix elle en est le sacrement) ; et la fidélité n'existe qu'à travers l'épreuve – autrement ce n'est pas la vraie fidélité. Une fidélité vécue uniquement dans la joie n'est pas une véritable fidélité ; la vraie fidélité s'enracine dans l'épreuve.

La grande épreuve de Joseph nous est rapportée par saint Matthieu. Joseph a dû connaître d'abord une très grande joie. Les épreuves sont vécues d'une manière d'autant plus forte que les joies sont plus intenses. Voyez l'épreuve de Joseph : il aime Marie et il a accepté de vivre du secret de Marie. On pourrait dire que c'est déjà une première épreuve pour lui que Marie soit totalement consacrée à Dieu, de sorte qu'elle veut bien être à Joseph mais d'une manière très spéciale ; il y a déjà là une épreuve. Pour un homme c'est sans aucun doute une épreuve ; mais Joseph a une telle joie, d'être aimé de Marie, que l'épreuve est tout de suite absorbée par la joie, absorbée par l'amour. Rencontrer Marie dans sa vie a été source d'une autre épreuve. Voilà que survient en effet la grande épreuve de Joseph, telle que Matthieu nous la montre[4] : Joseph pense devoir répudier Marie. C'est donc la brisure de cet amour si fort que Dieu avait mis dans leur cœur. Joseph pense qu'il ne peut pas prendre Marie chez lui puisqu'elle attend un enfant et que dans sa foi, son espérance et son amour, il « devine » ce qui se passe. Marie est tellement aimée de Dieu ! Si Joseph, qui est un homme juste, l'aime tellement, Dieu doit l'aimer encore bien plus ! Et comme Marie s'est totalement consacrée à Dieu, c'est sans doute la prophétie d'Isaïe qui se réalise… Le texte de saint Matthieu est net ; il nous montre bien que Joseph pressentait le mystère. Ce n'est pas dit explicitement, mais ce qui est dit nous permet de le comprendre – comme toujours dans l'Écriture. Joseph

4. Voir Mt 1, 18-25.

pressent que la prophétie d'Isaïe se réalise en Marie ; et il se sent indigne de garder Marie, puisque Dieu est « passé devant ». Si Dieu l'avait averti ! Mais Dieu ne l'a pas averti. Il y a eu un silence de Dieu, un silence d'amour. Il y a des silences de Dieu très particuliers dans les foyers quand, entre époux et épouse, il y a des choses qu'on ne peut pas se communiquer et que Dieu se tait. Marie s'est tue ; elle devait se taire, elle portait un secret. Et Joseph est comme exclu ; il est comme mis en dehors de ce grand mystère de la maternité de Marie. On comprend alors l'attitude de Joseph, de cet homme juste et craignant Dieu. Il aime intensément Marie, mais il ne peut pas la garder chez lui : Dieu est passé devant. Pensons au sens que les justes ont de Yahvé dans l'Ancien Testament : si Dieu est passé devant, la créature n'a qu'à s'effacer pour le laisser passer. Joseph, en priant, comprend qu'il doit en conscience dire à Marie de partir. Alors Dieu l'éclaire dans un songe, l'Ange vient l'éclairer : « Ne crains pas de prendre avec toi Marie ton épouse[5]. » Cela a dû être une joie profonde pour Joseph – le dépassement de l'épreuve : « Prends avec toi Marie ton épouse, car ce qui a été engendré en elle est de par l'Esprit Saint. » Joseph est alors introduit de nouveau dans l'intimité de Marie, Mère de son Dieu, dans l'intimité de l'épouse qu'il doit choisir de nouveau, dans un choix plus profond et plus grand que le premier, dans un choix qui vient de Dieu.

Puis il y a l'épreuve de Joseph à l'égard de l'Enfant Jésus, quand l'Enfant Jésus a douze ans. Auparavant il y avait eu l'épreuve du départ pour l'Égypte[6], mais c'était une épreuve moins grande parce qu'ils partaient tous les trois ensemble ; et il y avait eu aussi, avant la naissance, l'épreuve de l'édit de César[7]. Toutes ces épreuves ont ponctué la vie

5. Mt 1, 20.
6. Mt 2, 13-18.
7. Lc 2, 1 sq.

de Joseph, la vie de la Sainte Famille – sans parler des grandes épreuves de Marie, qui commencent avec la prophétie du vieillard Syméon : le glaive qui doit transpercer son âme[8]. Et toute mère chrétienne n'est-elle pas liée à Marie ? Marie est la Mère des mères : « Toutes les générations me proclameront bienheureuse[9]. »

Les Patriarches, et surtout Joseph, nous font comprendre ce qu'est la paternité, la paternité chrétienne et ce que c'est que d'être époux. Et il y a épreuve dans le cœur de l'époux, et dans le cœur de l'épouse, il y a épreuve dans le cœur du père et dans le cœur de la mère, et il y a épreuve entre les enfants. Et l'Écriture nous montre la grandeur du foyer puisque Dieu, chaque fois qu'il reprend quelque chose, se sert du foyer. Les grâces de Dieu sont sans repentance[10]. Dieu Créateur a voulu lier l'homme et la femme et il reste fidèle à ce premier projet ; de sorte que chaque fois qu'il veut un renouveau c'est toujours à partir du foyer. Et en même temps nous voyons que le foyer, le foyer chrétien, est le lieu de prédilection des épreuves. Je dis bien : le foyer *chrétien*, parce qu'il est lié au mystère de la Croix du Christ et est donc voué à la sainteté – c'est pour cela qu'il y a des épreuves. Je ne dis pas que dans la vie religieuse il n'y a pas d'épreuves, ni que dans la vie sacerdotale il n'y a pas d'épreuves ! tous les chrétiens sont liés à la Croix du Christ. Mais l'Écriture, qui nous enseigne la manière de vivre notre vie chrétienne, nous montre à travers tout l'Ancien Testament et à travers le mystère de la Sainte Famille que la famille est le lieu de prédilection des épreuves. Pourquoi ? La famille est le lieu des éclosions de l'amour, et l'oasis où l'amour doit être plénier, où l'amour doit aller jusqu'au bout de ses exigences d'incarnation – puisque l'amour divin

8. Lc 2, 33-35.
9. Lc 1, 48.
10. Cf. Rm 11, 29.

doit assumer tout le point de vue sensible, même l'instinct. Si donc le foyer est le lieu de l'incarnation la plus grande de l'amour, la charité fraternelle assumant et transformant l'amour conjugal, c'est là que la charité fraternelle doit connaître ses plus grandes joies; et c'est là aussi que le mystère de la Croix, qui implique l'holocauste du cœur, la flagellation et le couronnement d'épines, pourra être vécu d'une manière particulière au niveau des souffrances sensibles, des humiliations, au niveau de la *patience*. Si le foyer est un lieu de luttes et d'épreuves, ce que Dieu réclame avant tout des époux – et cela fait partie de la grâce du sacrement de mariage –, c'est, non seulement la fidélité, mais la fidélité *dans la patience*. Il s'agit de pâtir pour aimer plus, pour aller plus loin dans l'amour. Il ne s'agit pas d'une patience de résignation, de la prétendue patience de celui qui s'écarte pour souffrir moins, mais d'une patience positive où, dans la fidélité au milieu des luttes, on porte ensemble les épreuves... et parfois on est obligé de les porter seul.

Voyons maintenant quelques aspects de l'épreuve, afin de comprendre, dans la lumière de la grâce du sacrement de mariage et donc dans la lumière de la Croix, dans la lumière du cœur de Marie et du cœur de Joseph, ce que doit être l'épreuve dans le foyer quand elle est vécue divinement; et comment l'épreuve doit être le moyen d'aller plus loin dans l'amour divin, comment elle doit permettre à l'amour surnaturel, à l'amour personnel, de surabonder, d'aller jusqu'au bout de ses exigences divines.

L'épreuve la plus grande, c'est la mort. Normalement, l'amour demande de dépasser la mort, même du point de vue purement humain. Il y a dans l'amour humain quelque chose d'éternel qui réclame le dépassement de la mort. Or, par le sacrement de mariage, le Christ s'est porté garant de l'amour humain en le bénissant et en communiquant à

l'amour des époux la grande victoire de la Résurrection (les sacrements sont les sacrements de la Croix et de la Résurrection). Il semblerait donc que le sacrement de mariage doive impliquer une protection spéciale de Dieu sur les époux et sur les enfants... Jésus aurait pu – je le souligne parce qu'il faut toujours se rappeler que la grâce chrétienne contient cette force – nous réintroduire dans l'Eden et donc faire que la grâce chrétienne soit victorieuse de la mort. En tant que chrétiens nous avons toujours ce désir; cela fait partie des messianismes temporels que nous portons en nous. Mais le Père veut que nous soyons tous liés à la Croix de Jésus et donc que les conséquences du péché demeurent. C'est pourquoi il laisse la grande épreuve du point de vue sensible, la grande brisure que représente la mort. La mort ne supprime pas le foyer: la Sainte Famille continue après la mort de Joseph, avec un autre style. C'est ce qui a lieu dans un foyer chrétien. La mort est une terrible brisure, surtout quand elle arrive au moment où les époux sont encore jeunes – une mort violente de l'un ou de l'autre. Humainement, on est brisé à ce moment-là. Certes, même l'amour humain sait qu'il y a quelque chose qui demeure et qui, d'une certaine manière, est victorieux de la séparation; mais il reste tout de même une brisure qui, humainement, est impossible à porter. Au niveau surnaturel, divin, la grâce fait comprendre à l'époux chrétien ou à l'épouse chrétienne que la mort a été transformée par la mort du Christ en une victoire de l'amour et que cette victoire de l'amour, si elle est intérieure, si elle est vécue sur la terre dans la foi et dans la pauvreté de l'espérance, est tout de même réelle. C'est cela qui donne aux époux la possibilité de maintenir, au-delà de cette épreuve si terrible de la mort, une unité, une unité d'amour auprès de Jésus, auprès de Marie, auprès de Joseph; une unité d'amour qui est évidemment vécue d'une tout autre manière que lorsque celui ou celle qu'on a perdu était encore là. Pour le cœur d'une épouse blessé à vif par la

mort de l'époux, ou pour le cœur de l'époux blessé à vif par la mort de l'épouse, il n'y aura plus les mêmes joies, c'est évident ! Mais on découvrira une autre joie, *si on prie* ; parce que seul le Christ peut donner cette joie, en donnant à l'époux qui reste seul, ou à l'épouse, une grâce qui est un peu celle du martyre.

Quand les époux sont jeunes et qu'il y a cette brisure, c'est bien un peu le martyre qui est demandé à celui ou celle qui doit continuer de vivre seul alors qu'ils devaient vivre à deux. C'est pour cela que l'Église primitive avait un si grand souci des veuves, demandant à la communauté chrétienne d'avoir à leur égard une charité fraternelle beaucoup plus grande, de leur être très attentive. Aujourd'hui, on ne voit plus guère cela, parce que la communauté chrétienne de la paroisse est assez élastique, ce n'est plus une véritable communauté chrétienne, alors que dans la primitive Église la communauté chrétienne prenait en charge la veuve, la considérant comme consacrée à Dieu d'une manière particulière[11]. C'est pour cela que je dis que c'est la grâce du martyre. C'est plus sensible et plus visible pour l'épouse, mais c'est vrai aussi pour l'époux.

Il y a aussi la brisure de la mort des enfants ; la mort des enfants jeunes, ou des enfants en pleine force, au moment où ils pourraient prendre la succession des parents, est une chose incompréhensible humainement parlant. C'est une épreuve terrible qui est toujours vécue diversement par le père et par la mère ; c'est donc aussi une épreuve pour l'union des époux. En effet, la mort d'un fils, ou la mort d'une fille, est vécue différemment dans le cœur de l'homme et de la femme. La souffrance nous individualise d'une manière très particulière et très forte ; de sorte qu'au moment de l'épreuve et de l'épreuve la plus forte, la mort

11. Voir en particulier 1 Tm 5, 1-16 ; voir aussi 1 Co 7, 8 ; Jc 1, 27 ; Ac 6, 1 et 9, 39.

d'un enfant, on réagit diversement. Et ce n'est pas facile de vivre cette souffrance à deux. On voudrait la vivre à deux, et on la vit seul... À ce moment-là, la grâce divine transforme profondément notre cœur blessé pour qu'il reste blessé comme le cœur de Jésus. La grâce ne cicatrise pas les blessures ; mais elle permet aux blessures du cœur d'être vécues avec une plus grande intensité d'amour, parce qu'elle nous fait aimer plus. Une mère chrétienne, profondément chrétienne, souffre *plus* de la mort de sa fille ou de son fils qu'une mère qui n'est pas chrétienne parce qu'il y a chez elle, à cause de la grâce, une plus grande capacité d'aimer ; et s'il y a une capacité plus grande d'aimer, il y a nécessairement une blessure plus profonde. C'est la même chose pour le père. La grâce du mariage donne un sens plus aigu de la maternité et de la paternité, un sens plus aigu de la responsabilité. On le voit bien aujourd'hui : quand il n'y a plus la grâce chrétienne, les pères et les mères mettent au monde leurs enfants sans ce sens aigu de leur responsabilité, parce qu'ils ne voient plus qu'ils coopèrent avec Dieu dans la procréation, et ils ne voient plus que le baptême de leurs enfants entraînerait de leur part une responsabilité dans la croissance de la foi, de l'espérance et de l'amour. De ce fait, la paternité et la maternité ne vont plus aussi loin. C'est la grâce chrétienne qui a donné un sens si grand à la paternité et à la maternité. On le voit bien si on compare le « *pater familias* » romain et le père chrétien ! On le comprend aussi quand on voit aujourd'hui les jeunes qui disent s'aimer beaucoup et qui, au nom de l'amour, brisent toutes les conventions possibles, non seulement du point de vue chrétien, mais même toutes les conventions humaines. Ils ne veulent pas fonder un foyer, mais rester « libres ». Ils ne voient pas qu'en faisant cela, ils n'entrent pas profondément dans leur responsabilité de père et de mère.

Il y a encore d'autres épreuves ; mais il faut bien comprendre que les épreuves ne se relativisent pas

mutuellement. Ce n'est pas parce qu'il y a d'autres épreuves, que celle de la mort va être relativisée. Cela, c'est propre au phénomène de la souffrance. Les joies se relativisent plus facilement; tandis que les épreuves ne se relativisent pas, parce qu'elles sont davantage vécues dans notre sensibilité individuelle. Elles se relativisent en ce sens qu'il faut bien continuer de vivre; mais cela, c'est le conditionnement humain, ce n'est pas l'épreuve. Au contraire, les épreuves augmentent notre capacité de souffrir. Quelqu'un qui a beaucoup souffert dans sa vie est encore plus capable de souffrir. On ne se « gendarme » pas face à la souffrance, si on la vit chrétiennement.

Il y a donc d'autres épreuves. Il y a les maladies, bien sûr; les maladies qui ne conduisent pas à la mort mais qui entraînent qu'avant l'âge on n'a plus la même force, la même générosité; on est fatigué avant l'âge, vieux avant l'âge, biologiquement et psychologiquement. C'est dur, pour le conjoint, de porter cela. On ne vieillit pas au même rythme, et quand la maladie est là, cela se sent encore plus fort. C'est aussi une épreuve qui doit être vécue en commun. Ce n'est pas la mort, certes, mais c'est une épreuve qui doit être vécue dans la patience et qui peut être très rude, quand l'un est affligé d'une maladie qu'on ne peut pas guérir et qui dure: la cécité, par exemple, ou les maladies psychiques, qui sont les plus terribles à porter parce qu'elles touchent à la personnalité. Mais déjà quand la maladie n'est que physiologique, c'est dur. Je pense à quelqu'un dont l'épouse, à quarante-cinq ans, commençait à être infirme et à ne plus pouvoir se lever. Profondément chrétien, il portait cela comme la Croix de Jésus, mais c'était rude! Quand il m'en parlait je voyais les larmes couler de ses yeux... Porter un malade, porter une malade, c'est presque plus rude pour l'homme que pour la femme. La femme a un sens si grand de la miséricorde! Mais pour l'homme, c'est rude de devenir infirmier quand il est époux,

ce n'est pas facile ; il n'en a pas la vocation immédiatement. Cela fait partie des épreuves du foyer et ce n'est pas à cause de cela qu'on va briser le foyer. Il faut être victorieux de cette souffrance par l'amour. Et la grâce du Christ est là pour, à ce moment-là, transformer le foyer. C'est cela qu'il faudrait comprendre : que le foyer n'a pas qu'une seule manière d'être.

Chaque foyer, je le rappelle, est unique dans son amour personnel. Il n'y a rien de plus individuel ni de plus personnel que l'amour de l'époux et de l'épouse. C'est pour cela qu'il y a des choses qu'on ne peut pas communiquer aux autres et qu'il ne faut pas vouloir communiquer. Quand on veut des foyers trop liés les uns aux autres il y a quelque chose qui se perd, parce que chaque foyer a ses souffrances propres, ses épreuves propres, qu'il doit garder. On peut certes parler un peu à des amis et plaisanter de certaines choses parce que c'est une thérapeutique ! mais profondément il y a des souffrances qu'on ne peut dire qu'à Dieu, qu'on ne peut dire qu'à la Vierge Marie. Et ces souffrances, par exemple la maladie dont je vous parlais, exigent que le foyer se transforme du dedans et prenne une autre manière d'être. On avait rêvé quelque chose de merveilleux, une réussite étonnante... et on est obligé de modifier le foyer ; il n'est plus le même ; il prend une autre figure. On ne peut plus être aussi accueillant, on est obligé de se refermer les uns sur les autres ; et ce n'est pas commode de se sanctifier en se refermant les uns sur les autres, car l'accueil aide beaucoup, il apporte un air nouveau... Mais il arrive qu'on soit obligé de renoncer à l'accueil à cause de la maladie, à cause des infirmités, à cause de choses que, psychologiquement, on ne peut pas montrer aux autres. Quand c'est l'enfant qui est handicapé, l'enfant qui mentalement ne se développe pas et qui reste infirme, l'effort en commun est plus facile, et l'épreuve moins lourde à porter. Le plus rude, c'est ce qui touche directement l'amour conjugal. Quand

l'amour conjugal peut porter les blessures en commun, quand on est deux à vivre les épreuves qui doivent être vécues dans la patience, c'est plus facile.

Il y a encore d'autres épreuves, qui sont plus difficiles à décrire parce qu'elles sont encore plus individuelles. D'abord la stérilité. Mais la stérilité, en terre chrétienne, doit être portée comme un appel de Dieu à une maternité et une paternité spirituelles. Il ne faut surtout pas que le foyer qui n'a pas d'enfants se replie sur lui-même. Il est quelquefois obligé de se replier à cause de la maladie, à cause de certaines blessures, de certains handicaps chez les enfants; mais quand Dieu demande aux époux de porter ensemble la blessure, la privation que constitue la stérilité, ils doivent comprendre qu'il y a une autre fécondité: la fécondité spirituelle. Quand Dieu demande à des époux de porter la stérilité selon la chair et le sang, c'est pour qu'ils s'ouvrent à quelque chose de plus grand: le sacerdoce royal des fidèles. Le sacerdoce royal des fidèles consiste à assumer la responsabilité de tous ceux qui sont autour de nous. Il faut alors que le foyer devienne source de vie pour tous ceux qui sont autour de lui, qu'il devienne une oasis de joie malgré la blessure portée, blessure qui demeure. Il faut découvrir, là encore, une nouvelle physionomie du foyer: un foyer qui devient accueil, en comprenant qu'il y a comme un appel de Dieu à quelque chose de plus. Il y a vraiment là une transformation d'un amour humain, par la grâce divine, en un amour plus profond. Si cette transformation ne se fait pas, les époux risquent toujours de se replier sur eux-mêmes.

L'épreuve la plus forte au niveau des enfants, c'est lorsque ceux-ci, pour telle ou telle raison, quittent les parents non seulement humainement, mais spirituellement, divinement. Leurs parents leur ont donné une éducation chrétienne, et ils n'en veulent plus, ils la rejettent. Actuellement c'est une épreuve qui s'étend. Combien de

foyers chrétiens aujourd'hui connaissent cela ! Je pense à l'un des premiers mariages que j'ai bénis (c'est impressionnant de bénir un mariage quand on est tout jeune prêtre, c'est impressionnant de voir l'éclosion d'un amour humain et la grâce de Jésus pour les époux). Ceux-ci ont eu cinq ou six enfants qu'ils ont élevés d'une façon merveilleuse ; et progressivement, quand les enfants ont atteint un certain âge, quinze ans peut-être, ils ont commencé à s'écarter. L'aîné a commencé, les autres ont suivi, et plus aucun d'eux ne pratique. Ils se sont installés dans la vie sans fonder de foyers, en vivant avec d'autres, simplement...

Pour un foyer profondément chrétien c'est la chose la plus terrible à porter : l'échec au niveau chrétien. Quand Dieu permet qu'un foyer chrétien continue un autre foyer chrétien, c'est une bénédiction, on ne le voit pas assez et on n'en remercie pas assez Dieu. Quand ce n'est pas le cas, quand il y a une brisure, il faut alors demander une grâce spéciale, en comprenant que, comme il y a le baptême de désir de la mère, il y a peut-être aussi un baptême de désir qui se réalise par la grand-mère. Il y a peut-être aussi, pour ceux qui nous sont tout proches, un mariage de désir. Les parents doivent continuer de porter, du point de vue chrétien, leurs enfants qui ne reçoivent pas le sacrement de mariage. Cela peut certes poser des problèmes du point de vue de la prudence, par rapport aux autres. Il faut les voir en toute lucidité, et chaque fois les solutions sont diverses ; il n'y a pas de solution toute faite. Il ne faut pas de complicité, mais il faut une charité et une miséricorde. Pensons à l'évangile de la femme adultère : « Moi non plus, je ne te condamne pas[12] » ; il faut essayer de le vivre. Il faut à la fois maintenir les exigences de la vie chrétienne et vivre un pardon qui dépasse tout et qui regarde les *personnes*. Il ne faut pas faire d'opposition entre le point de vue de la justice

12. Jn 8, 11.

et celui de la miséricorde. C'est très difficile, surtout dans la vie quotidienne ; cela pose toutes sortes de problèmes. Et le foyer chrétien est brisé par le sommet, dans sa grâce chrétienne. Les enfants n'ont pas conscience de cela, ils ne voient pas ce qu'ils font : ils sont pris par les idéologies modernes.

Il y a encore l'épreuve de la mésentente. L'amour personnel du point de départ n'a pas su se développer, pour telle ou telle raison... Il ne faut pas nécessairement dire qu'il y a eu des fautes ; c'est tellement mystérieux, l'amour ! C'est tellement mystérieux, la rencontre de deux êtres dans un amour personnel ! Parfois on n'y arrive pas. On a fait tout ce qu'on pouvait, mais on n'y arrive pas, au bout de dix ans, de quinze ans de mariage. Il faut alors vraiment que l'amour divin arrive à dépasser cela, fût-ce au prix de quelque chose d'héroïque. Car c'est parfois un héroïsme, un héroïsme qui doit être vécu avec Marie, avec Jésus, un héroïsme qui doit être vécu dans une très grande intensité d'amour pour maintenir au moins la confiance. Quand les époux ne peuvent même plus maintenir la confiance et qu'il n'y a plus qu'une seule solution, c'est qu'ils vivent chacun de leur côté, il faut que la grâce du sacrement de mariage demeure ; l'Église le demande, puisqu'elle ne permet pas que l'on se remarie si le mariage n'est pas annulé. C'est exigeant, de la part de l'Église. En réalité ce n'est pas l'Église qui le demande, c'est Jésus, c'est le Christ crucifié, et lui seul peut demander cela. Lui seul peut demander et permettre que cette épreuve suprême soit encore vécue dans l'amour sans qu'il y ait de haine, sans qu'il y ait de mépris, sans même qu'il y ait d'aigreur. Il faut que la grâce du sacrement, qui lie les époux directement à Jésus crucifié, soit victorieuse de ce qui, humainement, arriverait fatalement. Il faut aller jusqu'à ce cas extrême pour comprendre que la grâce du sacrement de mariage doit être victorieuse de tout.

Comprenez ce que je veux dire: nous sommes ici devant un cas limite, extrême, et quelquefois ce sont les cas limites, extrêmes, qui éclairent tout le reste. Dans la charité fraternelle, Jésus nous demande d'aimer nos ennemis. Quand il y a eu des difficultés dans un foyer, quand il y a eu des maladresses, des incompréhensions – qui peuvent aller jusqu'à l'inimitié et même parfois jusqu'à la haine –, les époux doivent se rappeler que Jésus nous demande d'aimer nos ennemis, c'est-à-dire de leur pardonner (c'est cela, les aimer: leur pardonner). Jésus ne nous demande pas d'aller nous jeter à leur cou – ils ne comprendraient pas! Il ne faut pas faire des choses comme cela, c'est tout à fait inutile. Mais il demande que, dans le fond de notre cœur, nous pardonnions; car pardonner, c'est retrouver l'amour. Et si nous pouvons faire un petit geste nous le faisons, pour montrer que nous sommes au-delà. Peut-être l'autre ne répondra-t-il pas. Mais il faut toujours se dire, dans la charité fraternelle (or la grâce du sacrement de mariage demande de vivre la charité fraternelle d'une manière intense), que quand celui que nous aimons (que nous aimons divinement, dans le Christ) s'éloigne de nous, ne veut pas recevoir notre pardon, nous tourne le dos ou même ne cesse de nous faire du mal, c'est le Christ lui-même qui répond. Jésus, dans le mariage chrétien, s'est porté garant. Si donc il y a une mésentente telle qu'on ne puisse plus communiquer et que la seule solution consiste à vivre séparés, alors, vivons séparés, mais pour aimer plus. Que ce soit la seule raison: pour aimer plus. Pour aimer plus les enfants, qui ne peuvent pas vivre dans un climat de luttes incessantes, pour leur permettre d'avoir un climat de paix et pour pouvoir peut-être reprendre un jour – on ne sait jamais – la vie commune. Il faut comprendre qu'à ce moment-là la grâce du mariage, qui demeure, doit faire vivre aux époux une charité fraternelle qui soit celle du pardon, une charité fraternelle qui veut rejoindre l'autre et

qui le rejoint dans la prière. Si l'autre ne veut pas répondre ou s'il réagit en se remariant, c'est-à-dire en brisant le couple, on continue de le porter dans la prière. Et s'il ne répond pas, c'est Jésus qui répond, *toujours*. Ainsi, à travers les épreuves qui sont le lot de la vie chrétienne et qui peut-être, dans le foyer, prennent une intensité particulièrement grande, la victoire de la Croix demeure toujours, si nous voulons la vivre. La victoire de la Croix, c'est-à-dire l'amour du Christ, demeure toujours, si nous continuons de prier et d'être liés au Christ. Il nous donnera la force, au milieu des circonstances les plus difficiles. C'est en ce sens-là qu'on peut dire que le mariage chrétien, même dans le monde d'aujourd'hui, demeure possible, parce que la grâce du Christ est victorieuse de toutes les luttes et de toutes les épreuves.

VIII

Autonomie et dépendance de l'amour personnel dans le monde d'aujourd'hui

Cette conférence est la dernière. Quand on termine un cycle de conférences, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup de sujets dont on aurait voulu parler, mais on ne peut pas parler de tout. Il était bon de réfléchir sur l'amour dans la famille, car l'amour est au centre de toute la vie du foyer. Un foyer ne peut être vivant que dans la mesure où la petite flamme (ou la grande flamme) qui l'a animé au départ continue de brûler. C'est du reste vrai de toute communauté: une communauté humaine ne peut exister que dans la mesure où la confiance entre les différents membres demeure et grandit. La confiance provient de l'amour, elle est comme le fruit de l'amour, que l'on doit garder toujours très vivant. Quand la confiance est ébranlée, toute la communauté le ressent et chacun part de son côté; en effet, sans la confiance il ne peut pas y avoir d'œuvre commune, or c'est justement l'œuvre commune qui lie tous les membres d'une communauté.

La famille, qui dans la vision de Dieu est la communauté fondamentale, est sanctifiée par le mystère du Christ, par la Sainte Famille. C'est étonnant de voir que la famille va jusqu'à ce sommet qu'est la Sainte Famille. Nous en avons parlé spécialement pendant la récollection[1]. D'une

1. Voir ci-dessus, p. 93 sq.

certaine manière, tout ce que nous avons dit cette année ne prend sa signification plénière que par le mystère de la Sainte Famille. C'est la Sainte Famille qui nous fait comprendre ce qu'est la famille chrétienne, et même ce qu'est la famille tout court. Marie nous fait comprendre ce qu'est la femme, et Joseph nous aide à comprendre ce qu'est l'homme. Il est difficile de rencontrer un homme comme Joseph ! Ce devait être quelqu'un d'extraordinaire, pour pouvoir être si lié à Marie et si lié à Jésus ; et quelqu'un qui savait garder le silence. Les hommes qui, dans l'épreuve, gardent le silence, sont rares. Et pourtant, chaque fois que nous vivons une épreuve, un moment difficile, c'est le silence qui est notre force. Je ne l'ai pas assez dit à propos de l'amour personnel dans l'épreuve. Dès qu'on se met à parler, ce qu'on dit est répété et revient toujours aux oreilles de l'intéressé, ce qui creuse des fossés encore plus grands. Si, quand on est dans l'épreuve, on pouvait garder le silence comme saint Joseph – et c'est peut-être ce qu'on doit lui demander constamment –, beaucoup d'épreuves et de difficultés seraient plus vite dépassées. Le silence maintient la confiance, il garde l'amour. Quand on est dans la joie on peut parler, parce qu'alors on ne dit que des choses positives, mais quand on souffre, c'est autre chose ! Certes, quand on souffre, parler nous soulage ; mais il faut alors être sûr de parler à quelqu'un qui recevra sans rien répéter, quelqu'un qui sera là pour garder le silence quand soi-même on ne peut pas le garder. C'est ce qu'on doit parfois demander à un ami : « Je ne peux plus garder le silence, je souffre trop, alors sois mon silence. » À ce moment-là, l'ami devient le silence, le « tombeau » qui reçoit toutes les souffrances et qui ne les répète pas immédiatement à un tiers dont on n'est jamais sûr.

Le sujet que nous avons essayé de creuser pendant toute cette année et que nous allons reprendre aujourd'hui : *l'amour personnel*, doit être regardé dans la lumière de la

manière dont Marie a aimé Joseph et dont Joseph a aimé Marie, la manière dont leur amour a été ce milieu capable d'accueillir le Verbe incarné, le mystère du Christ. Dieu a voulu que ce soit dans une famille que se réalise le mystère de l'Incarnation. Il faut constamment revenir à cela pour comprendre la grandeur de la famille, et pour comprendre combien la famille, dans la lumière de la sagesse de Dieu, touche un absolu. Je ne dis pas qu'il n'y a rien au-dessus de la famille, parce qu'en disant cela, je me condamnerais moi-même, je condamnerais la vie religieuse et le sacerdoce! Mais la grandeur de la famille chrétienne, c'est d'être à la source du sacerdoce et à la source de la vie religieuse, et c'est toujours à partir de la famille que l'un et l'autre se renouvellent. C'est la foi de la mère, la force du père, son espérance, et leur amour réciproque, qui permettent un renouvellement profond. Le renouvellement de l'Église doit se faire par la famille. Et aujourd'hui, quand le Saint-Père réclame avec force le renouveau de l'Église, il faut comprendre que cet appel s'adresse en premier lieu à la famille. La famille doit répondre pour que, à partir d'elle, l'Église tout entière puisse répondre.

Dans cette dernière conférence, nous allons voir, dans le monde d'aujourd'hui – ajoutez: dans l'Église d'aujourd'hui –, comment comprendre ce *mystère* de l'amour personnel de l'époux et de l'épouse dans leur autonomie, dans leur communication, dans leur dépendance. La communauté familiale est faite pour former des personnes à la fois humaines et enfants de Dieu. C'est en fait la même chose puisque pour le chrétien, être parfaitement chrétien et être un homme, c'est la même réalité (mais il faut distinguer les deux points de vue). Le rôle de la famille est de former des hommes, de former des saints, des enfants de Dieu: prêtres, religieux, ou personnes capables de prendre la responsabilité d'une famille et donc de continuer la

famille chrétienne. Et il faut saisir que l'amour personnel des époux, tout au long de sa croissance et à travers les épreuves, doit en premier lieu permettre aux époux eux-mêmes de devenir de plus en plus des personnes humaines et des enfants de Dieu.

La famille – c'est peut-être un aspect que je n'ai pas assez développé – est pour former des hommes. Cela, c'est la finalité visible. Mais il y a (et je l'ai souligné) une finalité immanente, à l'intérieur même de l'amour réciproque de l'époux et de l'épouse. C'est là la richesse de la famille : elle a sa propre finalité en elle-même, en ce sens que l'amour réciproque des conjoints est pour eux une finalité et, en même temps, il doit avoir une surabondance dans la fécondité pour former d'autres personnes humaines. Mais pour former d'autres personnes humaines il faut soi-même être une personne humaine, autrement on ne peut pas éduquer. Quelqu'un qui est incapable de se prendre pleinement en charge est incapable d'éduquer vraiment quelqu'un d'autre. En effet, tout éducateur sert toujours un peu de modèle, il ne peut pas en être autrement. On ne doit pas le dire, et on ne doit pas le penser, mais on doit le savoir ! Chez les stoïciens cela se disait explicitement. Saint Thomas, lui, ne le dit pas, mais il le sait. Il ne faut pas « le dire », c'est-à-dire qu'il ne faut pas l'expliciter en disant aux enfants : « Faites comme moi, faites comme nous. » Il n'y a rien de plus terrible que cela ! De fait, les parents doivent susciter l'admiration et la confiance de leurs enfants pour que ceux-ci, qui jour après jour les observent, puissent toujours les considérer avec une certaine admiration. Cela n'empêchera pas les enfants de dire : « Nous ne vous imiterons pas, parce que vous, vous êtes de l'ancienne époque alors que nous, nous sommes de la nouvelle ! » Mais ce qui est très curieux, c'est que si les parents ne disent rien à ce moment-là, dix ans après ils voient que les enfants refont les mêmes choses qu'eux ! C'est cela qui est très beau, du reste : il y a un

moment où les enfants doivent se séparer de leurs parents, c'est nécessaire, mais on voit que, grâce à la confiance qui a existé entre eux pendant des années, quelque chose s'est transmis, une communication profonde de vie s'est faite. La nouvelle famille s'enracine dans l'ancienne. C'est alors le rôle des grands-parents de continuer à soutenir la nouvelle famille – d'une manière moins proche mais bien réelle. Ils ont été la souche et la souche demeure pour aider et soutenir la nouvelle génération qui commence.

La famille doit donc former des personnes humaines et des enfants de Dieu, et pour cela il faut que l'amour réciproque des parents les fasse devenir eux-mêmes, de plus en plus, des personnes humaines. Si j'ai souligné *autonomie* et *dépendance* dans le sujet d'aujourd'hui, c'est parce que c'est là le grand problème de la personne humaine. Une personne humaine est capable d'aimer: c'est sa première qualité; c'est quelqu'un qui est capable de prendre des responsabilités dans son amour, et qui a le sens de son autonomie. Pour prendre des responsabilités il faut avoir le sens de l'autonomie. Quand on prend une décision, on peut la prendre à deux, mais alors, en fait, si on est chrétien, on la prend à trois, car il faut toujours la prendre en face du Christ. On la prend ensemble en face du Christ; et c'est là la véritable autonomie. Si cela réussit, très bien, on reconnaît sans difficulté qu'on a pris la décision ensemble! Mais en cas d'échec, si on dit: « C'est toi qui m'as demandé de prendre cette décision; je n'étais pas d'accord au point de départ mais je me suis laissé entraîner », on fait alors retomber la responsabilité sur l'autre. Et ce manque de personnalité est bien un manque d'autonomie.

L'autonomie, c'est donc porter nos responsabilités avec Jésus, c'est prendre avec lui toutes nos décisions. Sans cela, nous ne pouvons pas vraiment faire de la famille ce « noyau » qui est fondamental du point de vue humain. Il faut que l'époux et l'épouse deviennent de plus en plus des

personnes humaines, en face des hommes et en face de Dieu. Le mariage doit être une école où les personnalités de l'époux et de l'épouse grandissent (différemment, du reste). C'est cela qui maintiendra la joie des deux côtés. Si on a l'impression de reculer, si on a l'impression que le mariage, ou que la communauté dans laquelle on est engagé, nous empêche d'être parfaitement nous-même, à ce moment-là il y a quelque chose qui entrave un véritable épanouissement. Chacun de nous est un être spirituel, et l'esprit a en lui-même son autonomie, face à Dieu. Il a en lui-même la capacité de juger, de discerner, d'aller toujours plus loin. Autrement dit, il faut que dans l'épanouissement de l'amour personnel on comprenne qu'on doit toujours revenir à la source; tout amour personnel implique une autonomie – puisqu'il jaillit d'une personne et que la personne réclame cette autonomie.

Alors, qu'est-elle, cette autonomie? Elle provient directement de notre intelligence. Je dis bien de notre *intelligence* comme telle, pas de notre raison, c'est-à-dire de notre intelligence en tant qu'elle est capable de saisir le réel, en tant qu'elle est capable d'atteindre « l'autre » sans en avoir peur. On est soi-même quand on est face à l'autre et qu'on le respecte. Dès qu'on a peur de l'autre et qu'on s'enferme en soi, on n'a plus d'autonomie. On commence à s'enliser et l'imaginaire l'emporte: il nous enlève alors toute notre autonomie. L'imaginaire ne donne jamais l'autonomie; il empêche plutôt la personne d'être une vraie personne humaine. C'est l'intelligence qui doit s'éveiller, et il faut pour cela un effort constant. Nous n'avons pas le droit de nous endormir! Cet effort de l'intelligence, l'époux et l'épouse doivent le faire ensemble. Ordinairement l'homme (c'est ce que dira la femme), par son métier et ses relations, a beaucoup plus de possibilités de développement intellectuel que la femme. Il faut alors qu'il soit très attentif à cela si son épouse, de fait, demeure au foyer, si elle a comme

tâche principale d'être mère. Si elle-même a des relations et un métier, cela peut aussi être bon pour elle et l'aider à maintenir son autonomie. Là, c'est à chaque foyer de trouver son équilibre.

Ce qui est très important, c'est que l'époux et l'épouse maintiennent ce souci d'être de plus en plus de véritables personnes en face du Christ, en face de Dieu, c'est-à-dire aient de plus en plus le sens de leur responsabilité personnelle. Notre âme spirituelle a été créée par Dieu et nous restons toujours seuls en face de Dieu dans ce qu'il y a de plus profond en nous. C'est cela, l'autonomie: c'est reconnaître que nous sommes en premier lieu reliés à Dieu, et que nous lui sommes reliés par l'adoration; cela, nous le découvrons dans notre désir de contemplation et par le développement de notre intelligence. Notre intelligence doit se développer au service de l'amour. L'intelligence se développe en chacun de nous de manière différente, alors que la raison est commune. L'intelligence a des qualités particulières pour chacun. Il y a mille manières d'être intelligent tandis qu'il n'y a qu'une seule manière de bien raisonner. Il y a mille manières de regarder le réel, de l'apprécier, de le saisir. Normalement la femme, avec sa sensibilité, le regarde autrement que l'homme. Elle doit le savoir, et elle ne doit pas considérer que c'est une manière inférieure de développer son intelligence. Peut-être que du point de vue logique, il y a des femmes qui raisonnent moins bien que les hommes, c'est possible, et le mari peut alors taquiner son épouse à ce sujet; mais il y a des femmes qui, quand elles se mettent à la logique, raisonnent étonnamment; elles se rattrapent, et alors deviennent terribles! Ce n'est pas dans le raisonnement logique que se manifeste l'autonomie de la personne. L'autonomie demande le développement de l'intelligence en profondeur, le développement qualitatif de l'intelligence pour qu'elle puisse découvrir le réel, découvrir l'autre, et en définitive découvrir

Dieu. Nous devons comprendre que nous sommes en relation directe avec Dieu. Je crois que c'est le sens de l'adoration, le sens profond de la prière, qui maintient chez le chrétien le sens de son autonomie. En effet, quand on adore, on est seul avec Dieu; et quand on est seul avec Dieu, il nous agrandit et nous fait comprendre qu'il nous aime d'un amour unique et que, pour lui, nous ne sommes pas dans « la série », ni dans la collectivité. Pour Dieu, chacun de nous est unique, et Dieu nous aime d'un amour unique. Alors le lien personnel que nous avons avec lui se réalise de plus en plus. Il y a donc à la fois autonomie profonde et dépendance.

On ne fait pas d'opposition entre autonomie et dépendance quand on a bien compris ce qu'est l'autonomie. Si on la comprend dialectiquement on l'opposera à la dépendance et on dira, comme certaines idéologies contemporaines: toute dépendance est une aliénation. C'est foncièrement faux. Les grands philosophes grecs avaient déjà répondu à cela avec intelligence. Plotin, par exemple, dit que dépendre d'un être inférieur à nous est une aliénation, et dépendre d'un être supérieur à nous, une libération. C'est admirable! Il a répondu d'avance à la pensée dialectique d'aujourd'hui qui se croit plus avancée et qui pourtant fait une grave confusion. Il est bien évident qu'il y a des dépendances qui sont des aliénations: quand vous dépendez trop d'un être inférieur à vous, peu à peu vous vous mettez à son niveau. Mais quand vous dépendez de quelqu'un qui est supérieur à vous – Dieu, le prochain (pour la femme: son mari et pour le mari: sa femme) – cela vous libère. Je parle là d'une vraie dépendance, une dépendance « intelligente », non pas celle qui consiste à dire: « Tout ce que tu me dis, je vais le faire », mais celle qui reconnaît l'autorité qu'a l'époux à l'égard de l'épouse et, parce que dans l'amour c'est réciproque, l'autorité qu'a l'épouse à l'égard de l'époux. Toute dépendance à l'égard d'un être qui nous

est supérieur nous libère, et donc nous donne une autonomie plus grande. La dépendance devient à ce moment-là une dépendance acceptée, reconnue. Qu'est-ce que l'adoration ? C'est reconnaître que nous sommes totalement dépendants de Dieu. Qu'est-ce que la confiance ? C'est reconnaître que celui qui est à côté de nous, qui nous aime, qui nous a choisi, a sur nous un regard particulier. Il peut nous donner un conseil et il peut à certains moments nous aider à mieux nous comprendre nous-même, car certaines choses nous échappent et nous avons parfois besoin d'avoir sur nous-même un autre regard. Cette confiance est alors gardienne de notre autonomie, comme l'est (mais d'une toute autre manière) l'adoration.

Il faut maintenir en nous cette recherche toujours plus grande d'une autonomie personnelle, qui nous fait être de plus en plus conscients de l'amour de Dieu pour nous et de l'amour du prochain pour nous. Cela nous valorise (au grand sens du terme) et cela nous fait comprendre que l'on compte sur nous, qu'on attend de nous une réponse. Pour que la famille puisse être un lieu de formation de la personne humaine, il faut nécessairement que les époux cherchent toujours à aller plus loin dans ce sens profond de leur propre personne, de leur autonomie et de leur dépendance dans l'amour.

Situons maintenant cela dans le monde et dans l'Église d'aujourd'hui. Dans le monde d'aujourd'hui, il faut que nous soyons de plus en plus attentifs à ne pas nous laisser contaminer par toutes les idéologies « modernes » (c'est-à-dire les idéologies actuelles et celles qui existent depuis cent ans), parce que toutes ces idéologies vont contre l'amour. La philosophie, qui devrait nous aider à être plus humains, la philosophie de notre monde occidental, s'est corrompue progressivement (pas toute la philosophie, heureusement !). Certains courants philosophiques, ceux qui justement font

le plus de bruit, ceux qui se propagent le plus, sont devenus des idéologies. Et cela s'est produit à partir du moment où, au lieu d'avoir le réalisme de la connaissance, on a commencé, par peur du réel, à se replier sur soi. Je compare ce mouvement à celui d'une vieille forteresse qui lève son pont-levis au moment du danger. Je crois qu'on peut comparer le philosophe à cela : il doit être une tour – c'est du reste le langage de l'Écriture : Marie est une tour d'ivoire[2]. Chacun de nous doit être une tour, une forteresse. Une personne humaine est un grand chêne qui crée autour de lui tout un climat, tout un milieu, et c'est aussi une forteresse parce que la personne humaine a toujours à lutter et que c'est dans la lutte qu'elle se fortifie. De même que le pont-levis s'abaisse pour permettre la communication, l'autonomie et la dépendance doivent permettre elles aussi une communication toujours plus grande avec les autres. On doit pouvoir se donner. Donc autonomie, dépendance, communication, c'est bien cela qui fait la personne humaine, pour qu'elle soit source de vie pour tous ceux qui l'entourent, en créant un milieu leur permettant de s'épanouir.

Dans les moments de panique, dans les moments de crainte, on « lève les ponts » et on s'enferme en soi. Cela peut être légitime momentanément, mais si cela devient systématique, c'est terrible. De fait, la philosophie, à un moment donné, a été prise de panique, alors elle a « levé les ponts », elle s'est enfermée dans ses idées et n'a plus parlé de l'amour. À un moment donné les philosophes n'ont plus parlé de l'amour. Ils n'ont plus regardé que la dialectique, le développement de leurs idées. L'amour a été mis entre parenthèses parce qu'on n'a plus regardé l'autre. On ne s'est plus regardé que soi-même dans ses propres idées, et au bout d'un certain temps la philosophie est tombée dans une

2. Cf. Ct 7, 5.

« cérébralisation ». C'est pour cela que, lorsqu'on dit aux parents que leur enfant aime bien la philosophie, les parents ont très peur: ils pensent que la philosophie peut être quelque chose de mauvais pour lui. Tout dépend de quelle philosophie il s'agit! Si c'est une philosophie saine, si c'est une sagesse: très bien! Si ce sont les idéologies à la mode: c'est très dangereux! Quand vous lisez les œuvres d'un philosophe, regardez ce qu'il dit sur l'amour; vous jugerez tout de suite sa philosophie. Si un philosophe a écrit toute une série de livres sans rien dire sur l'amour, s'il n'a parlé que des idées et du raisonnement, vous pouvez être sûrs que sa philosophie ne va pas très loin parce que, dès le point de départ, il s'est enfermé sur lui-même, sur son intelligence puis sur sa raison; sa philosophie s'est alors « cérébralisée » et il n'y a plus de réalisme humain. La philosophie, à ce moment-là, devient vraiment un poison parce qu'elle empêche l'homme de développer sa capacité d'aimer. C'est un phénomène constant dans notre monde occidental.

Il serait intéressant de faire une histoire de la philosophie en la ponctuant, en essayant de voir à quel niveau se situent les différents philosophes par rapport à l'amour. On verrait quelquefois des « mers mortes »: en dessous du niveau de la mer! Plus aucune vie mais seulement des produits chimiques!...

Citons simplement quelques noms pour connaître le contexte philosophique actuel. Cela a commencé déjà depuis longtemps avec Descartes. Descartes ne sait plus du tout ce qu'est l'amour spirituel. L'amour, pour lui, se réduit à la passion parce que la volonté spirituelle n'existe plus. Il n'y a plus de véritable amour personnel. Aujourd'hui, regardez Jean-Paul Sartre. Qu'est-ce que l'amour pour lui? Le geste de gratuité. Ce n'est même pas l'amour, c'est la gratuité. Qu'est-ce que l'homme? Une « passion inutile ». Je sais bien qu'à la fin de sa vie, étant très angoissé, il essayait

de retrouver la nécessité de l'éthique, mais c'était difficile pour lui, après avoir eu pendant toute sa vie une position opposée conduisant à ne voir dans l'amour que l'acte gratuit. L'amour n'est pas l'acte gratuit, c'est un don personnel. Que l'amour implique la gratuité, c'est vrai, mais c'est une *modalité* de l'amour, ce n'est pas l'amour. Quand vous aimez quelqu'un, dites-vous à cette personne : « Regarde comme c'est gratuit ! » ? Non, quand on aime, on regarde *la personne qu'on aime*. La gratuité n'est qu'une modalité particulière. Il peut arriver qu'on soit obligé de faire quelque chose et le faire cependant très sérieusement, d'une façon extrêmement aimante, tout en disant : « Je le fais parce que c'est mon devoir de le faire, et je le fais avec le plus grand amour possible. » L'amour est au-dessus de cette distinction. On ne peut pas ramener l'amour à la gratuité.

Ramener l'amour à la gratuité, c'est tuer l'amour, c'est ramener l'amour à une position esthétique. Et je crois que c'est là le mal du monde d'aujourd'hui qui constamment nous empêche d'aller jusqu'au bout des exigences de l'amour. Cela me frappe énormément de voir comment, progressivement, tout est vu dans cette lumière esthétique. Regarder la modalité des choses et être impressionné par la modalité plutôt que par le contenu lui-même est une attitude esthétique. On regarde alors de l'extérieur. On ne s'engage plus. Bien sûr, il y a eu dans la philosophie contemporaine des moments où l'on a cherché à redécouvrir le sens du véritable amour. Je pense à Gabriel Marcel, puisque Gabriel Marcel et Sartre se regardaient comme deux chiens de faïence, pour ne pas dire autre chose... Gabriel Marcel revenant du Japon me disait : « L'année prochaine, ils ont invité Sartre ; alors tout ce que j'ai dit disparaîtra devant lui. » Gabriel Marcel, lui – et c'est là sa grandeur –, a essayé, à sa manière, de retrouver la fidélité, de retrouver l'amour. Quand on comparait le théâtre de

Sartre à celui de Gabriel Marcel, on voyait que l'un avait du succès et que l'autre n'en avait pas... La catégorie « succès » ne veut pas dire grand-chose, mais il faut bien reconnaître que le théâtre de Gabriel Marcel n'est pas drôle ! Sa philosophie touche certains points importants, mais au fond, elle est mise à l'ombre. Ce sont les idéologies modernes – celles de Sartre, Freud, Nietzsche et autres – que l'on voit avant tout. Et si vous essayez de comprendre ce qu'est l'amour chez eux, vous verrez que de la passion de Descartes on est tombé jusqu'à l'instinct, et qu'il n'y a plus d'amour : c'est le besoin. Utiliser l'autre pour sa jouissance, ce n'est plus l'aimer, c'est un amour égoïste, momentané, qui peut prendre certains modes esthétiques, à la manière épicurienne, mais ce n'est plus un véritable amour. Ce qu'il y a de plus terrible dans toutes ces idéologies, c'est qu'elles ne retiennent de l'amour que le mode artistique. Elles ne retiennent rien d'autre que ce mode artistique, esthétique, qui fait qu'en dernier lieu, il n'y a plus que la jouissance. On retrouve un épicurisme. Je crois que l'épicurisme est très présent dans les idéologies d'aujourd'hui, parce que l'aspect de la jouissance prédomine tout.

Dans ce climat actuel qui risque toujours de nous influencer, il faut que ceux qui sont chrétiens, qui fondent une famille chrétienne, comprennent que l'amour personnel, spirituel, assume les passions et l'instinct, et qu'en les assumant il leur donne une nouvelle signification, leur *vraie* signification. Les passions en elles-mêmes ne sont pas mauvaises : tout dépend de ce qu'on en fait. La vraie signification de l'amour, c'est le don personnel, et c'est le don personnel libre qui fait découvrir l'aspect substantiel de l'amour. Car l'amour a quelque chose de substantiel. Ce n'est pas quelque chose de secondaire, comme une modalité esthétique qui fait qu'on ne regarde l'amour que de l'extérieur ; si on fait cela, très vite on devient spectateur, et spectateur de son propre amour, ce qui est terrible et

provoque en nous une dualité, alors que l'amour réclame le don le plus profond de soi-même. On ne peut se donner vraiment, spirituellement, donner son cœur, donner sa confiance, donner sa sensibilité, donner tout ce qu'on est, qu'à quelqu'un qui est capable de le recevoir. On ne peut s'épanouir qu'auprès d'un être qui nous aime. On comprend à ce moment-là que l'amour demande d'être sans cesse renouvelé, de l'intérieur, et que ses contrefaçons ne sont pas l'amour dans son jaillissement premier; ce sont les retombées de l'amour. Il y a encore quelque chose de l'amour dans le mode esthétique et dans la jouissance, c'est bien évident, mais ce sont comme les derniers soubresauts, les derniers aspects de l'amour; ce n'est pas l'amour à sa source. Or, quand on aime, on cherche toujours l'amour à sa source, on cherche toujours ce premier jaillissement de l'amour – le symbolisme du feu le montre bien.

Il y a un autre aspect important à souligner dans les idéologies contemporaines, et qui peut-être fait le plus grand tort au monde d'aujourd'hui: c'est la confusion que l'on fait – à partir de cette gratuité – entre « l'amour libre » (comme on dit aujourd'hui) et le véritable amour, en prétendant que tout amour qui implique un engagement et, par le fait même, une communauté (qui peut avoir une valeur institutionnelle), n'est plus ce qu'il doit être. Combien de jeunes (qui s'aiment vraiment) ne veulent pas un mariage civil et ne veulent surtout pas le sacrement de mariage! On comprend qu'ils refusent le sacrement de mariage s'ils n'ont plus la foi, mais pourquoi refusent-ils de se marier du point de vue social? Soi-disant pour garder un amour plus pur, parce qu'en entrant dans l'aspect conventionnel et institutionnel, l'amour ne peut plus rester ce qu'il doit être, c'est-à-dire spontané, jaillissant. Alors tant qu'on s'aime on vit ensemble; des enfants viendront peut-être, mais on ne veut pas trop avoir de problèmes, alors on va

éviter d'en avoir autant qu'on le peut; mais si on s'aime vraiment on voudra quand même en avoir... L'aspect institutionnel est rejeté. Pourquoi cela? Il faut essayer de répondre. Il ne s'agit pas de dire simplement: « Je ne suis pas d'accord; l'amour doit créer une petite communauté unie aux autres communautés; cela s'est toujours fait, il faut donc le faire. » Des réponses comme celle-là irritent et aggravent la situation. Il faut essayer de comprendre pourquoi.

Je crois que c'est parce qu'on ne voit pas assez l'aspect personnel de l'amour. Il faut répondre au même niveau: ceux qui rejettent le mariage croient encore en un certain amour, un amour « libre ». Je dis amour « personnel » pour faire mieux saisir que, justement, la liberté ne constitue pas l'amour, exactement comme la gratuité ne constitue pas l'amour. La liberté naît à partir de l'amour et elle est au service de l'amour, pour l'amour. La liberté n'est pas quelque chose de premier. C'est toujours à l'intérieur d'un amour que s'épanouit un choix libre, et l'amour garde ce choix libre. Quand on confond amour et liberté, on ne sauvegarde pas l'amour, et un tel amour ne peut pas croître (de même si on confond amour et gratuité). Or quand on aime, on veut qu'il y ait une croissance de l'amour, et la croissance de l'amour implique un aspect personnel, substantiel, qui réclame de prendre l'homme dans tout ce qu'il est: esprit et corps. Nous ne sommes ni de purs esprits, ni des animaux, et donc ce n'est pas l'instinct qui domine dans l'amour, c'est l'amour spirituel. C'est ce caractère personnel de l'amour qui permet de comprendre comment l'esprit assume le corps et lui permet de s'épanouir pleinement. Il n'y a pas de rivalité entre les deux mais il y a un ordre, une harmonie, entre tout ce que représentent les instincts (au niveau sensible, au niveau corporel, au niveau charnel), ce que représente notre psychisme (au niveau passionnel, au niveau imaginatif), et ce que représente

la grande orientation, beaucoup plus profonde, de notre volonté d'aimer. C'est cette volonté d'aimer qui doit assumer tout le reste et s'épanouir dans une véritable liberté. Il est vrai qu'un amour parfaitement épanoui implique la liberté, mais c'est l'amour qui porte cette liberté et elle en est comme la fleur dernière, l'épanouissement dernier. Si je commence par la fleur sans voir l'enracinement, cela ne durera qu'un jour, il n'y aura pas de lendemain.

Il faut essayer de redécouvrir cet enracinement profond de l'amour qui saisit tout notre être et implique un don personnel. Quand il y a ce don personnel on n'a plus peur de ce que représente l'aspect institutionnel qui, tout en étant une détermination extérieure à l'amour, peut être assumé par lui. C'est la liberté prise comme un absolu qui n'accepte jamais une détermination extérieure à elle, alors que l'amour finalisé profondément par la personne qu'on aime nous donne une force intérieure, un élan qui est capable d'assumer des déterminations venant de l'extérieur parce qu'il a en lui une force qui dépasse toutes ces déterminations. La liberté est premièrement subjective, l'amour nous porte vers l'autre. La liberté est vécue d'abord en nous : je ne vis pas de la liberté de l'autre, mais je vis de l'amour de l'autre, et par l'amour je rejoins l'autre et je peux vivre de son amour. Il faut essayer de comprendre que l'amour ne peut pas se ramener à la liberté, comme il ne peut pas se ramener à la gratuité. Et donc, parce qu'il regarde le bien personnel de l'autre, il a en lui-même cette force de conquête à l'égard de toutes les déterminations extérieures. C'est très difficile, quand on est entièrement pris par des idéologies, d'arriver à se convertir à un réalisme, et à un réalisme dans l'ordre de l'amour ; mais c'est capital. Pour que l'amour puisse continuer et croître – et il ne peut continuer qu'en étant de plus en plus lui-même – il faut qu'il ait ce réalisme, qu'il regarde l'autre. L'amour est d'abord ce mouvement qui nous porte vers

l'autre avant d'être une jouissance qui ne regarde que nous-mêmes. Si nous sommes suffisamment lucides sur nous-mêmes, nous verrons que tout est là ! Et cela nous permet de comprendre que l'amour doit être victorieux des différents obstacles qui, dans le monde d'aujourd'hui, sont particulièrement forts parce que proclamés comme étant premiers. C'est de cela que la plupart des jeunes se nourrissent alors qu'en réalité c'est quelque chose qui vient briser l'amour.

Dans l'Église d'aujourd'hui, le foyer chrétien doit être vraiment le centre du renouveau – puisque c'est voulu par Dieu. Il ne s'agit pas de se donner un rôle qui n'est pas vrai, il s'agit de comprendre tout simplement ce que Dieu attend de nous. Le foyer doit être, dans l'Église d'aujourd'hui, le premier lieu de ce renouveau que le Saint-Père réclame avec tant de force. Et c'est en premier lieu par la prière, l'adoration et le désir de contemplation que le foyer chrétien sera le lieu du renouveau de l'Église. Les foyers doivent être le premier lieu où la prière s'épanouit, « l'atelier de prière » comme on dirait aujourd'hui, le laboratoire de la prière ! Les époux doivent comprendre la responsabilité qu'ils ont. Cette prière maintient en eux l'autonomie, le sens de la dépendance, de la relativité, et le sens de la communication avec les autres. La prière forme la personne humaine parce qu'elle développe ce qu'il y a de plus intime en elle. La prière d'adoration forme, détermine, fait croître ce qu'il y a de plus profond dans notre âme spirituelle : notre intelligence et notre volonté s'orientent vers Dieu. Et, s'orientant vers Dieu, elles peuvent acquérir à ce moment-là une véritable autonomie.

Un homme mutilé dans son sens religieux, donc un homme qui n'adore plus, qui ne sait plus ce que représente sa relation avec Dieu, peut momentanément apparaître comme une grande personnalité, mais tôt ou tard on verra

en lui des failles. En effet, la ressource première de notre affectivité volontaire, la ressource première de notre intelligence dans ce qu'elle a de plus profond, c'est la relation avec Dieu, avec notre Créateur. La personne humaine ne peut être une personne humaine que dans la mesure où elle se dépasse, en se reliant à Dieu. C'est déjà vrai d'un point de vue purement philosophique: la personne humaine ne peut être pleinement elle-même que lorsqu'elle est reliée à Dieu; du point de vue chrétien, c'est évidemment encore bien plus vrai. Si chaque fois qu'on se trouve en face de difficultés notre premier recours, quasi instinctif, est le cœur du Christ, le cœur de Marie, la prière d'adoration, après cette prière on est renouvelé et on peut « repartir », grâce au renouvellement qui s'est fait par la prière.

La personne humaine ne peut croître que dans un renouvellement constant. Ce n'est pas l'acquisition de choses extérieures qui fait la personne humaine. Il faut toujours bien discerner les informations, qui sont des accumulations venues de l'extérieur, et l'intelligence humaine dans son développement profond, qui est capable d'atteindre la réalité. La personne humaine n'est pas une « accumulation » de données, de qualités. Elle est un être spirituel, qui grandit en se renouvelant sans cesse. Et à l'intérieur du foyer il faut ce renouvellement constant pour éviter le phénomène du vieillissement: « On se connaît depuis cinquante ans. » Quand les gens disent cela, on voit tout ce que cela fait d'accumulations! Alors que s'ils s'aimaient vraiment ils diraient: « De plus en plus on se découvre, de plus en plus on s'aime. » Il faut constamment ce renouvellement de la personne, ce renouvellement de l'intelligence, ce renouvellement du cœur, pour aller toujours plus loin.

Table des matières

Préface 7
I. Amour personnel et liberté 11
II. Amour personnel, engagement et fidélité 31
III. Amour personnel et fécondité 53
IV. Amour personnel et éducation 73
V. La Sainte Famille (récollection) 93
VI. Croissance de l'amour personnel 151
VII. L'amour personnel dans l'épreuve 173
VIII. Autonomie et dépendance de l'amour personnel
dans le monde d'aujourd'hui 193

Du même auteur

Les trois sagesses. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris, 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Éditions universitaires, Paris, 1991.

Une Philosophie de l'être est-elle encore possible? 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique.* - II. *Significations de l'être.* - III. *Le problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas).* - IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty).* - V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains.* Téqui, Paris, 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Éditions universitaires, 2e éd., 1991 et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2 volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui, Paris, 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris, 1977. Un volume accompagné de 3 volumes de topique historique : I. Philosophie grecque et traditions religieuses, *Téqui, 1977.* - II. Philosophie et foi, *Téqui, 1978.* - III. Philosophie moderne et contemporaine *(à paraître).*

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Éditions universitaires, 2e éd., Paris, 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier, Mame/Éd. universitaires, Paris, 1993.

De l'amour, Mame, Paris, 1993.

Retour à la source. Pour une philosophie sapientiale, tome I, Fayard (Bibliothèque de culture religieuse), Paris, 2005.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris, 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris, 1958 (réimprimé).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, 2e éd., Fayard (collection « Aletheia »), Paris, 1999.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris, 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris, 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Église. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris, 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié, 2e éd., Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris, 1996.

« Abba, Père » (Αββά ὁ πατήρ). Éd. bilingue, Éphèse Éditions, 1994 (épuisé).

L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Sarment/Éditions du Jubilé, Paris, 1995.

Suivre l'Agneau, Tome I, 2e éd., Saint-Paul, Paris 1995. Tome II, Saint-Paul, Paris, 1999. Tome III, Médiaspaul, Paris, 2005.

« J'ai soif ». Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris, 1996.

Le mystère de Joseph, Saint-Paul, Paris, 1997.

L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse, Saint-Paul, Paris, 1997.

Le secret du Père, Saint-Paul, Paris, 2000.

Trois mystères de miséricorde, Parole et Silence, Paris, 2000.

Un feu sur la terre, Mame/Hommes de parole, 2001.

À l'âge de la lumière, avec Michel-Marie Zanotti Sorkine, Ad solem, Genève, 2006.

Les béatitudes évangéliques. Une lumière chrétienne sur l'athéisme contemporain, Parole et silence, Paris, 2009.

Ouvrages de pédagogie familiale

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Sarment/Éditions du Jubilé, Paris, 1987.

Liberté, vérité, amour, Sarment/Éditions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris, 1998 (nouvelle édition des *Questions disputées*, Beauchesne, Paris, 1972).

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par SAGIM en juin 2009
sur rotative Variquik
à Courtry (77181)

L'amour personnel des époux

Le père Marie-Dominique Philippe, dans ces pages, s'appuie sur quelques grands passages de l'Écriture afin de fonder une théologie du mariage et de la famille. Il apporte une lumière à la fois philosophique et théologique sur l'amour mutuel des époux, un amour réciproque qui implique le choix de la personne de l'autre, l'engagement, la fidélité. Un amour source d'une fécondité, à la fois naturelle et spirituelle. Un amour sanctifié par la grâce du sacrement de mariage. Se posent alors toutes les questions liées à la croissance de l'amour, à l'éducation, à la vie chrétienne des époux et de leurs enfants, à la fidélité au temps de l'épreuve...

Au cœur de cette recherche, le mystère de la Sainte Famille vient éclairer d'une manière particulièrement forte tout ce qui est vécu dans une famille humaine. « Dieu, en s'introduisant dans une famille, la transforme et lui donne ses dimensions plénières. » C'est pourquoi le mystère de la Sainte Famille aide à « comprendre la grandeur de la famille, et à comprendre combien la famille, dans la lumière de la sagesse de Dieu, touche un absolu. »

Le père Marie-Dominique Philippe (1912-2006), dominicain, est l'une des grandes figures spirituelles de notre temps. Longtemps professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse), et grand théologien, il a beaucoup prêché, auprès de publics très divers, et enseigné la philosophie et la théologie aux frères et sœurs de la Communauté Saint-Jean, dont il est le fondateur.

ISBN 978-2-84573-808-9
20 €